

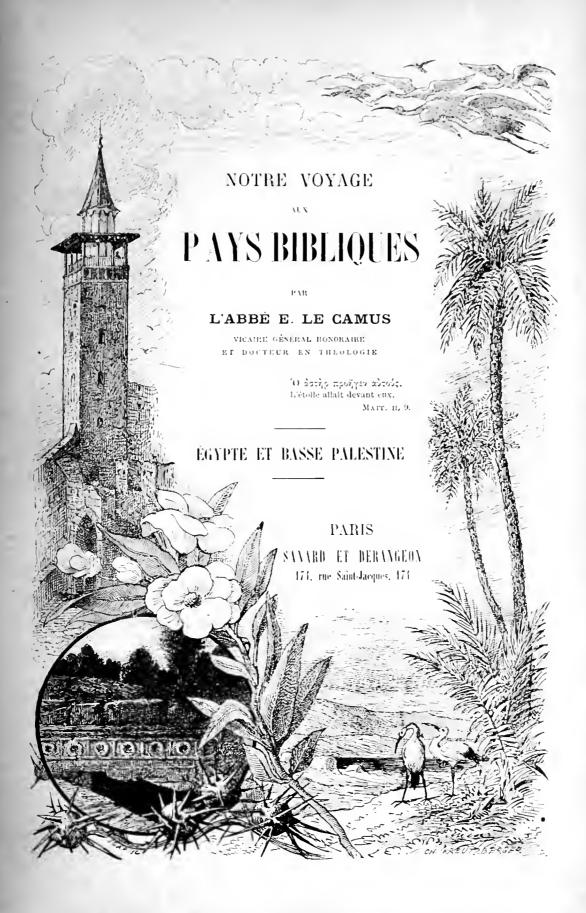


NOTRE VOYAGE

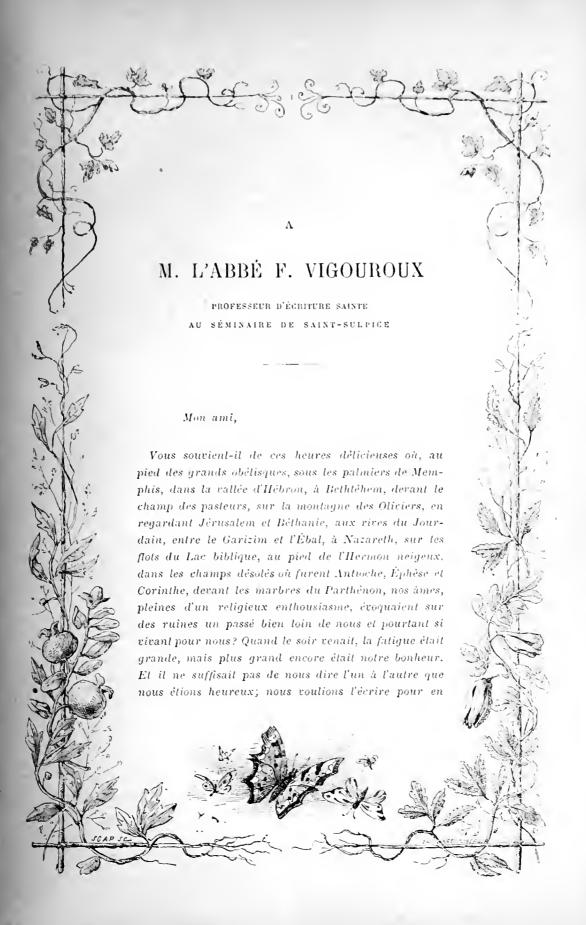
ALX

PAYS BIBLIQUES

Digitized by the Internet Archive in 2009 with funding from University of Ottawa

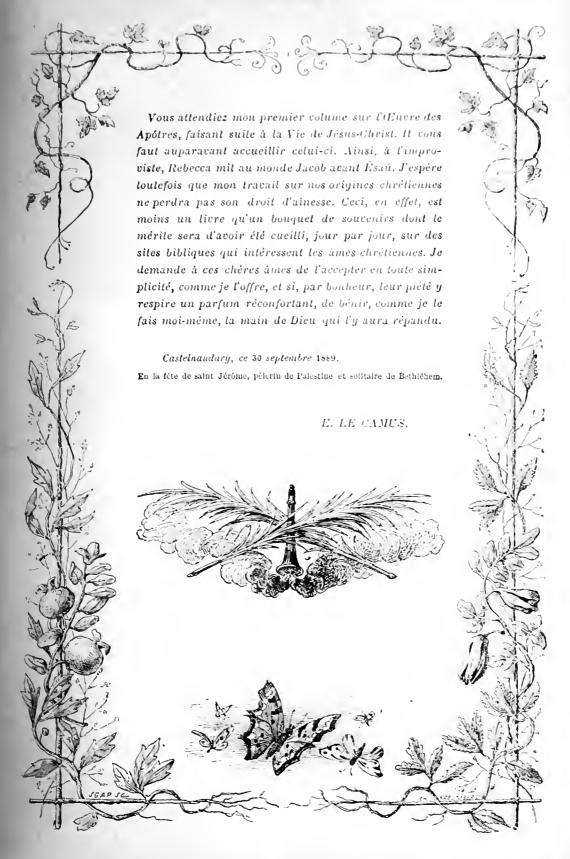


MAR 22 1955

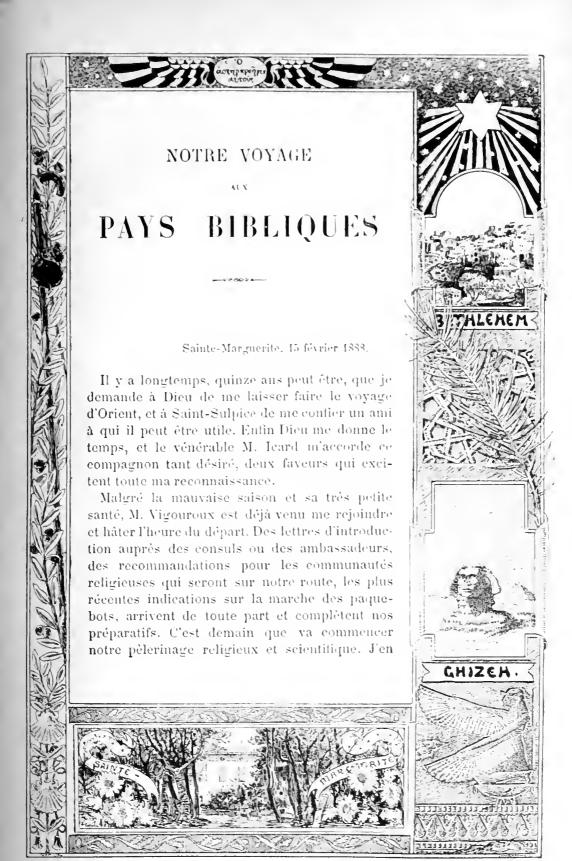


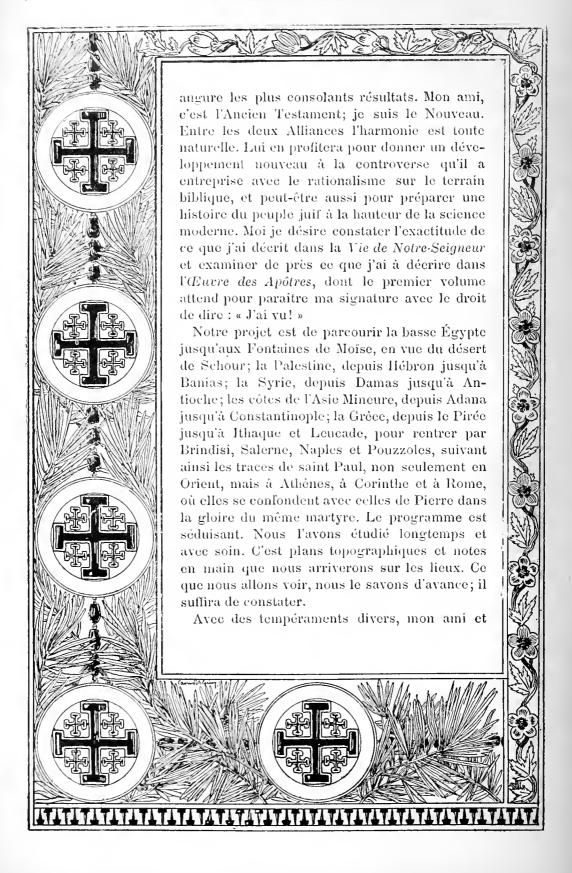


DEDICACE









mol avons la plupart des idées communes, et, en touteas, la même ardeur pour défendre la grande cause de l'Église, le même enthousiasme pour la vérité. Nous envisageons avec joie cette perspective de la vie à deux, et nous avons hâte de la commencer. Un deuil de famille et un violent refroidissement qui en a été la conséquence, nous ont empêchés de prendre la meilleure voie pour aller en Égypte, qui est Brindisi et le Lloyd autrichien. Il faut accepter cinq jours de mer et s'embarquer à Marseille. Nous nous mettrons en route demain. Ma névralgie me serre encore fortement, mais je la dissimule. Dieu y avisera.

Jeudi 16 février.

Ce matin, dans notre petite chapelle, au milieu de cœurs devoués, nous avons prié le Ciel de bénir notre voyage. Les larmes d'une vieille mère, dont j'ai été l'unique fils, ont peut-être coulé pendant que je montais à l'autel. Elle les a discrètement cachées. L'histoire de ces patriarches nomades, amis fidèles de Dieu et voyageurs infatigables, que la liturgie mettait sous nos yeux durant le saint sacritice, a quelque chose de réconfortant au moment du départ.

Par un temps affreux, vent, givre, tempête, nous quittons la chère maison de campagne où, après dix-sept ans de vie preoccupee et militante, je goûtais pour la première fois le charme du travail dans le calme et la solitude. On ne s'ar-











vrais croyants. Dieu a ses vues. Nous couchons chez l'archiprêtre, un vieil ami de Saint-Sulpice. Dernier malheur, ma cheminée fume; il faut éteindre le feu. Le froid est violent.

Vendredi 17 février,

Nous disons la messe au tombeau de sainte Marthe, Qu'il lui plaise de nous conduire là d'où elle est partie, pour nous ramener ensuite là où elle est venue. Selon la vieille tradition de Provence, elle fit la traversée de Palestine en Gaule, avec Lazare son frère et Marie sa sœur, mais moins vite et moins confortablement que nous. Nous trouvons, en effet, à Marseille, la Gironde, splendide paquebot qui, pour ses débuts dans la Méditerranée, va nous emporter dans ses flancs. Après une visite au directeur des Messageries, homme aimable et obligeant, nous allons déjeuner à l'hôtel de Noailles. Mon ami est dans les meilleures dispositions et tout au bonheur du départ. Je m'en fais une joie, car je l'aime tendrement, et je réponds de lui à ceux qui me l'ont contié. Après quelques courses obligées, nous achevons nos dernières emplettes et nous partons.

La cabine est vaste et commode. J'organise tout en vue du terrible mal de mer qui ne vient pas. Est-ce le résultat de la cocaïne consciencieusement avalée avant de nous mettre en marche? Est-ce en raison du calme de la mer et















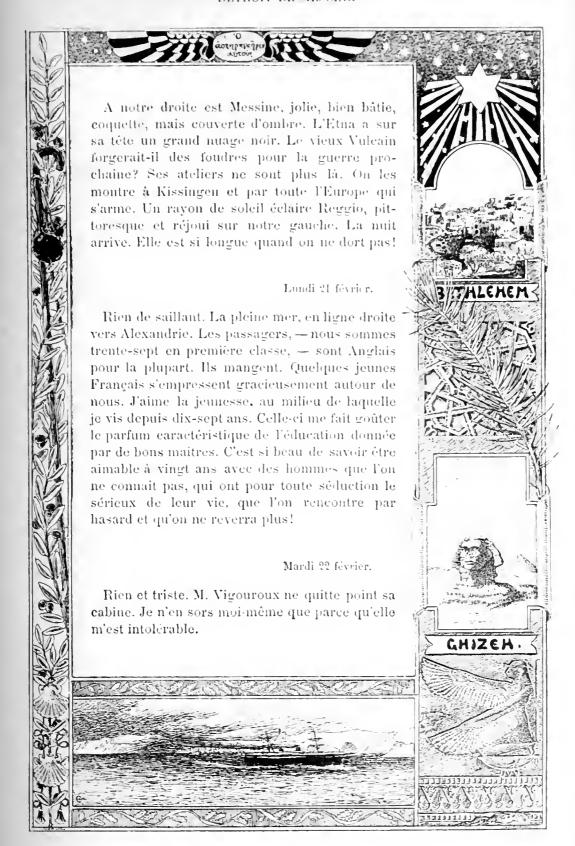
J'offre pour le triomphe de leur apostolat le silence que, contre mes habitudes, je garderai ectte année et les premières fatigues du voyage. Nous sommes au pied du Stromboli. lei se reneontrèrent avec leurs flottes Ruyter et Duquesne, en 4676. Le rocher conique, vomissant sans relâche des tourbillons de fumée, mêles d'éclairs, mesure 700 mètres de haut. Il est escarpé de tous côtés, sauf au nord-est, où quelques paysans, dans une petite plaine, cultivent la vigne et se livrent au commerce de la pierre ponce et du soufre. A l'arrière-plan, les Calabres sont couvertes de neige. Le détroit de Messine commence. Je songe à la description de Virgile : « Seylla menace à droite, l'implacable Charybde à gauche. Les deux monstres rejettent jusqu'au ciel les flots qu'ils avaient absorbés. »

Aujourd'hui, rien de semblable. Charybde, foudroyée par Jupiter pour avoir volé les bœufs d'Hereule, a-t-elle bravement relevé la tête et cessé d'être un gouffre? Scylla n'ouvre-t-elle plus ses six gueules horribles, triste don de Circé jalouse? Les loups et les chiens ont-ils cessé de hurler autour d'elle? C'est probable, car nous entrons dans le fameux passage aussi tranquilles que sur un lac. Les anciens avaient l'imagination vive et le péril facile. A vrai dire, leurs barques légères et gracieuses savaient mal se défendre des courants. Nos vaisseaux modernes passent graves et superbes, jetant des bouffées de fumée et de feu aux vieux monstres mythologiques qui n'ont plus de souffle.









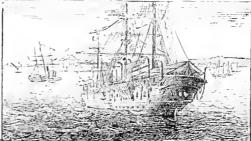


L'ÉGYPTE

Mercredi 23 février.

A onze heures du matin, nous sommes en vue d'Alexandrie. Volontiers je m'isole sur l'arrière du navire, pour goûter sans trouble le bonheur que j'éprouve à cette première apparition de l'Orient. Tant de fois je l'avais vue sur la carte, dans les livres, à travers mes rêves, cette terre d'Egypte étonnante par ee que l'on en disait! La voilà maintenant elle-même. Les contours s'en dessinent à l'horizon, mais à peine sensibles, car la plage est très basse. Le soleil y verse à torrents sa plus blanche lumière.

Est-il dans l'essence du mal physique de nous porter aux idées tristes? Peut-être. Les premiers souvenirs qu'éprouvent en moi ces rivages déserts et arides sont ceux des drames sanglants dont ils furent le théâtre. Ici arriva un jour, fuyant devant César, Pompée, le vaineu de Pharsale. Un ministre de Ptolémée, Achillas, si je ne me trompe, et deux centurions romains au service du roi, s'avancèrent pour l'accueillir dans leur barque avec des signes de paix. Du haut de sa galère, Cornélie inquiète le regardait voguant vers la terre. Tout à coup elle poussa



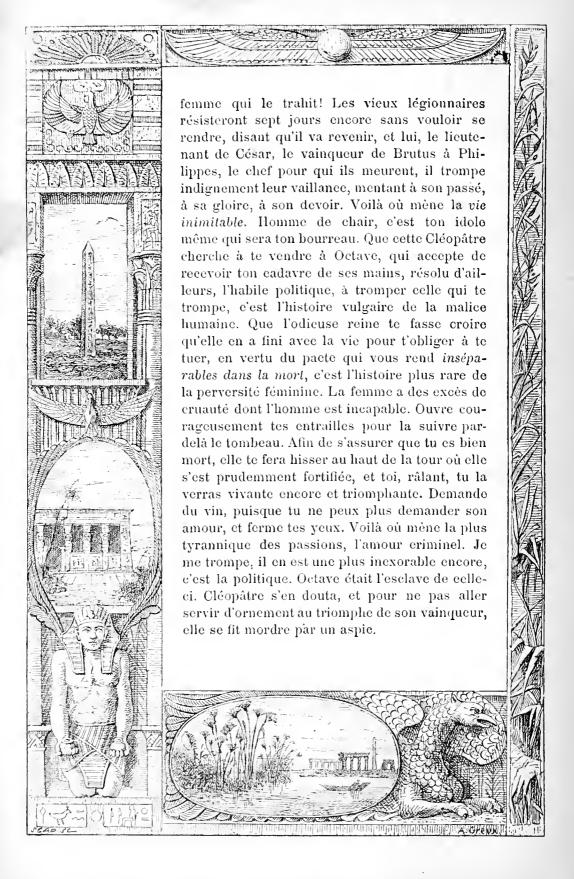


un grand eri. Les deux centurions venaient de poignarder son époux. Ils coupérent la tête de l'illustre Romain pour l'offrir au vainqueur, quand il se présenterait. Le cadavre resta abandonné sur la plage. Un affranchi et un vieillard le brûlèrent le lendemain sur un misérable bûcher formé de débris de barque. Un Romain, le voyant de la haute mer, s'écria : « Quel est donc le mortel qui a trouvé le repos sur cette plage dangereuse! » C'était Lentulus; il descendit à terre, et, comme l'ompée, il y fut massacré.

lci Jules César faillit périr dans une émeute populaire. L'histoire nous le représente se jetant à la mer pour sauver sa vie et ses Commentaires. D'une main il nageait vaillamment, et de l'autre il soulevait hors de l'eau les manuscrits qui devaient légitimer, devant la postérité, sa réputation de parfait littérateur et de grand capitaine.

En ce moment, nos jeunes Français se sont rapprochés de moi. Une coïncidence désagréable m'engage à leur redire l'histoire de Marc-Antoine, ce brave soldat devenu l'esclave de Cléopâtre. Je la reprends à l'origine, et ils l'écoutent volontiers. C'est par ici qu'il arriva à Alexandrie, quand on se battait encore à Actium. Comme il est bien l'image de l'homme vaineu par la passion, ce malheureux assis à la proue du navire qui porte son idole! Il cache sa tête dans ses mains, n'osant plus ni parler, ni pleurer, ni regarder le jour. Pauvre fou! derrière lui ses soldats luttent avec rage pour rétablir sa fortune, et il fuit la bataille pour ne pas se séparer de la



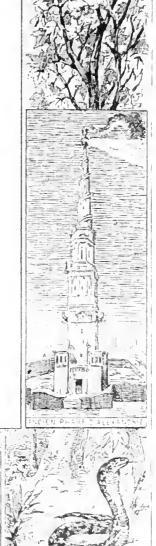


Nos jeunes gens déclarent que je sais encore mon histoire romaine. Une dame, qui les suit depuis quelques jours, trouve peut être que je la raconte trop à propos.

Mais nous avançons rapidement. Le palais de Ramleh à l'orient, et, plus près de nous, celui de Ras-et-Tin, se dessinent sous le ciel bleu. Notre ceil se rend assez bien compte de la langue de terre qui s'avance dans la mer. On dirait un vaste tronc d'arbre couché sur le sable, étendant à droite et à gauche ses deux branches principales pour former le nouveau et le vieux port. Le génie d'Alexandre ne fut pas mal inspiré, quand il entrevit que sur la petite ville de Rhacôtis il y avait place pour une grande cité, futur entrepôt des trésors de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Au premier plan devant nous se dressent les mâts d'innombrables vaisseaux, comme les bois nus d'une forêt aux jours d'hiver. Derrière eux est la ville, blanche, bleue, jaune, basse, sans cachet artistique, comme une ville de marchands et de bourgeois. Quelques rares arbres, des palmiers surtout, la protégent assez mal contre un soleil impitoyable. Sur les collines de droite nous saluons des moulins à vent, souvenir de Bonaparte. Il n'en reste pas tant d'Alexandre.

Entin nous sommes à quai. Des géants bronzes, blancs, noirs, aux pieds longs, aux museles solides, sont là debout contre les murs de la douane, ou accroupis au soleil sur les bords de l'eau. En les regardant, on se croirait déjà dans







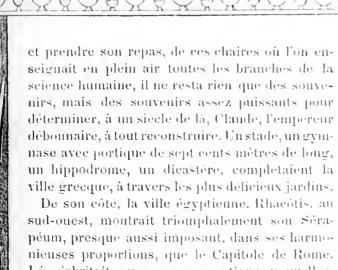
quand on se sent malade. Je me couche aus-itôt. Espérons que demain tout ira mieux.

Alexandrie, 21 feyes a.

Je n'ai pas dormi. A travers ma tièvreuse insomnie, je reconstituais par l'imagination la vieille Alexandrie, dont je comptais visiter aujourd'hui les ruines, le la voyais grande dans la pensée d'Alexandre, et plus grande encore dans la réalisation de cette pensée par ses successeurs. L'île de Pharos, reliée à la terre par l'Heptastade, éclairait, du haut de sa merveilleuse tour de marbre blanc, les navigateurs arrivant de tout pays. On y avait gravé d'abord ces mots : « Le roi Ptolémée Philadelphe aux dieux sauveurs, pour ceux qui naviguent. » Mais avec le temps le nom du roi, écrit sur le stuc, tomba, et celui de Sostrate de Cuide, fils de Dexiphanès. l'architecte du chef-d'œuvre, soigneusement ciselé dans la pierre, resta seul quand le stue trompeur eut disparu. Des temples de dieux grees et egyptiens sanctionnaient, dans l'île même, l'alliance solennelle des conquérants et des vaincus. Des docks immenses, ou apostases, sur les deux ports, servaient d'entrepôt général au commerce du monde entier. Puis le Bruchéion, ou la ville grecque proprement dite, étalait aux yeux des visiteurs ses palais éblouissants de marbre et de granit. Là, à côté du temple de Neptune et de César, étaient la de-

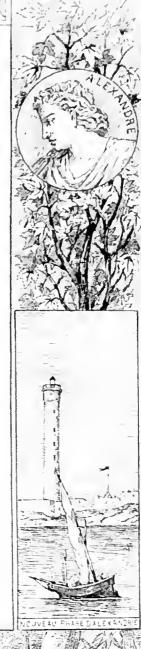






sud-ouest, montrait triomphalement son Sérapéum, presque aussi imposant, dans ses harmonieuses proportions, que le Capitole de Rome. Là s'abritait avec ses conceptions nouvelles, autour d'une divinité mal definie, mais acceptée comme la forme concrète de la plus récente théologie, la philosophie païenne. Toutefois la statue de Sérapis ne suffisait pas aux logiciens de cette époque, et dans une seconde bibliothèque, sœur et rivale de la première, ils avaient voulu dresser encore un temple à l'esprit humain. L'édifice entier était élevé sur d'immenses substructions en forme de voûtes. On y montait par cent degrés. Un portique quadrangulaire en faisant le tour, et les arts y avaient rivalisé de génie pour exhiber les plus admirables chefsd'œuvre.

A l'opposé de Rhacôtis, et par conséquent au nord-est, au-delà du Bruchéion, derrière un mur qui la protégeait, je croyais voir la ville juive avec sa vie toute à part, absolument indépendante et nationale. Un alabarque l'administrait.



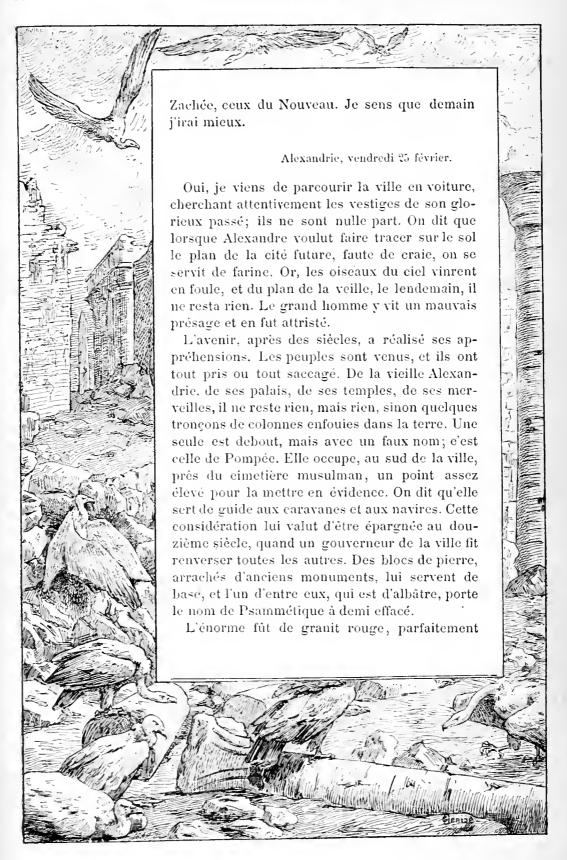












poli et d'un excellent style, repose sur un pièdestal détestable. Il est couronné par un chapiteau qui ne vaut guère plus. C'est une antique colonne mal radoubée par les deux bouts. La statue, qui en occupa jadis le sommet, dut être celle de Dioclétien, le vainqueur de la ville rèvoltée. L'inscription grecque, que nous déchiffrons, porte qu'un éparque d'Égypte, nomme Pompée, peut-être aussi Pompilius ou Pomponius, car les quatre lettres décisives manquent au milieu du nom, a dressé ce trophée à l'invincible Dioclétien. Ainsi nous nous heurtons déjà à un de ces monuments de servage et de basse flatterie qui, du nord au midi, couvrent cette pauvre terre d'Égypte.

L'antique pays de Khem, nul ne l'ignore, n'a pas été fécond en hommes indépendants, en grands caractères, en mâles vertus. Seuls les chrétiens, dans les luttes pour la vérité, ont montré ici quelque courage. Et encore, à côté des grands docteurs, que d'indignes défections et quelle lamentable histoire que celle des querelles religieuses où l'on trouve Arius et tant d'autres mauvais prêtres à côté d'Athanase et de Cyrille! Oublions les apostats pour saluer avec respect le souvenir des vrais lils de l'Église. Alexandrie a fourni d'illustres martyrs, surtout sous Dioclétien, à qui on a érigé cette colonne. C'est peut-être dans ce cirque dont nous retrouvons la trace à quelques pas d'ici, que plusieurs d'entre eux sont tombés.

Les catacombes, où l'on voit quelques pein-





ceaux de ruines, dort avec sa vieille ville sous les bourgeoises constructions de la moderne cité. Les portefaix le foulent aux pieds, et qu'il en frémisse ou non d'indignation et de douleur, la curiosité humaine ne le retrouvera plus.

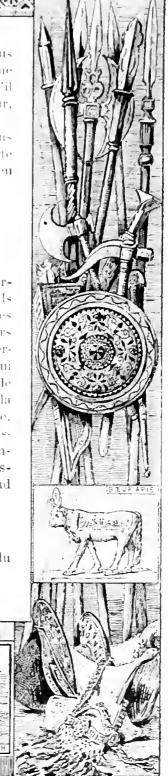
Une promenade à travers de frais jardinémaillés de fleurs, quand la France est couverte de neige, termine notre soirée. Je me sens à peu près guéri.

Samedi, 26 février, d'Alexandrie au Caire.

La nuit a été bonne. Il faut partir. Nous serrons chaleureusement la main de nos hôtes. Ils sont bons et simples comme leur père, ces braves fils de Saint-Vincent de Paul. Les sœurs de la Charité se sont montrées aussi bien maternelles. Un vénérable évêque. Mgr Touvier, qui m'avait jadis préparé au sacerdoce, achève de donner, par sa foi courageuse et son humilité, la note dominante des maisons de Saint-Lazare, On nous accompagne à la gare pour nous installer dans le train. Comment se faire comprendre au milieu de ces barbares, parmi lesquels notre ignorance de leur langue nous rend barbares nous-mêmes?

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor itlis,

disait autrefois Ovide parmi les peuplades du Pont-Euxin.

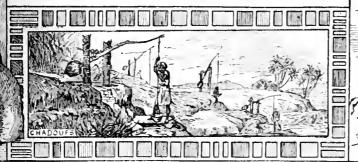


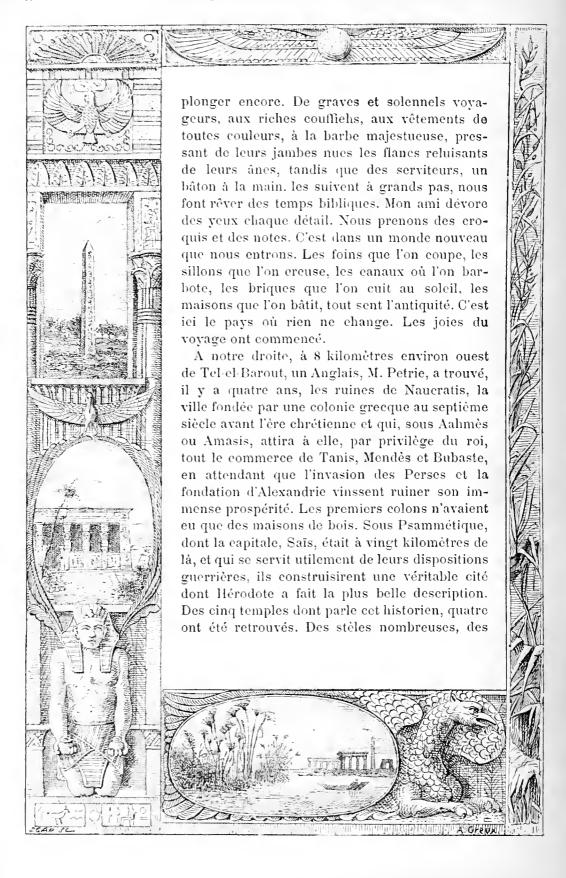


tlamants roses, qui semblent échafaudés les uns sur les autres et produisent le plus hel effet.

Damanhour est la première station importante que nous atteignons. C'est une ville de 20,000 habitants, la petite Hermopolis des Romains et Pi-Thout des Egyptiens. Quelques rares maisons, blanchies à la chaux, et de hardis minarets tranchent sur un amas de demeures bâties avec le noir limon du Nil. Notre guide nous rappelle qu'iei Bonaparte, ayant failli tomber aux mains des mameluks, dit ces étonnantes paroles : « Il n'est pas écrit là-haut que je doive jamais être prisonnier des mameluks; — prisonnier des Anglais, à la bonne heure! »

La plaine devient de plus en plus fertile et soigneusement cultivée. Tout nous intéresse dans ces travaux des champs, depuis le labour tantôt avec deux buffles hideux, tantôt avec un buffle et un chameau, assemblage plus hideux encore, où les deux animaux, séparés l'un de l'autre au moins par six pieds d'intervalle, creusent le sillon sous l'attelage le plus rudimentaire qu'on puisse réver, jusqu'aux fellahs fanchant, à peuprès nus, leurs belles prairies, ou se plongeant dans la boue pour arroser leurs terres au-dessus du Nil. Ils se servent pour cela soit de chadoufs, système fort connu dans le midi de la France, soit d'un panier de toile très large et peu profond qui, attaché à une double corde et lancé dans le réservoir inférieur par deux hommes éloignés l'un de l'autre, monte, descend, plonge et remonte plein d'eau, pour se déverser et re-

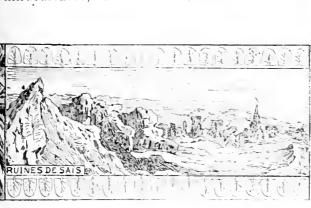




poteries grecques, des objets d'or et de bronze ont déjà constitué de riches collections. Les fouilles se continuent encore.

Voici le Nil, le fleuve sacré, le père de l'Egypte! C'est la branche de Rosette que nous traversons sur un pont de fer. Nous saluons en lui la Providence qui, par des crues régulières et périodiques, jette annuellement la fertilité au milieu du désert, nourrit des peuples entiers et fait germer la vie là où il semblait n'y avoir place que pour la mort. Que de souvenirs se rattachent à ses blanches ondes! Hélas! ils ne sont pas tous glorieux, et ce n'est pas sans une profonde pitié que nous songeons aux cultes idolátriques que le Nil a provoqués et entretenus, aux scènes criminelles dont il fut le théâtre. Nous voici dans le Delta. Des moissons partout. Quelle végétation! quelle activité dans le travail! quelles richesses!

A Tantah, la gare est envahie par une foule immense. Seraient-ce par hasard les grandes fêtes du santon célebre, Seyid-el-Bedawy, que tout le pays honore par des démonstrations, ou plutôt des bacchanales assez semblables à celles qui jadis rendirent Bubaste si celèbre? Trois fois par an, deux cent mille musulmans viennent ici avec une armée d'ânes, de chevaux et de dromadaires, honorer un être plus légendaire que réel, car ils groupent en ce nouvel Hercule les mérites et les pouvoirs les plus bizarres. Il est le type de la force physique, l'auteur infatigable d'œuvres miraculeuses, le secours nécessaire dans les



30 TANTAH



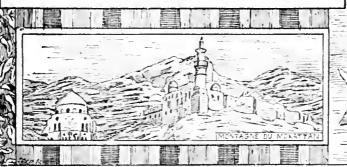
ATHRIBIS 3t

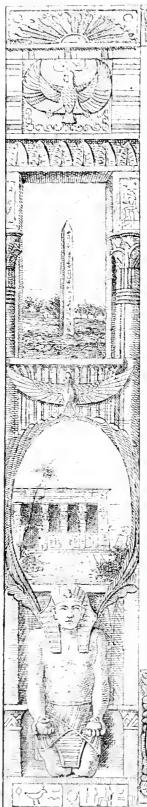




il y a de belles maisons bâties par nos architectes modernes; le quartier franc, dit le Mouski, où le commerce parisien étale ses produits dans de jolis magasins très fréquentés; le quartier juif, aux rues si étroites, que, d'une maison à l'autre, en ouvrant les fenêtres, on se touche la main, et si mal tenues qu'on ne sait où mettre le pied. Il n'y a pas longtemps encore que les divers quartiers de la ville étaient séparés les uns des autres par des portes se fermant pendant la nuit. Des moucharabielis, sorte de grilles très serrées en bois ou en fer soigneusement ciselé, gardent les rares et hautes fenêtres qui donnent sur les rues. Les femmes ne sortent que sévèrement voilées. Les hommes sont graves et taciturnes, les ânes fiers et bruyants, le ciel splendide, la chaleur de trente degrés à l'ombre, les marchands affairés, les chameliers solennels, le tout extraordinaire et comme fantasmagorique. Nous entrons de plus en plus dans l'inattendu. Comme nous allons nous coucher, un heureux incident nous fait eourir aux fenêtres de la rue. C'est une sérénade avec le zalághit, ce cri de femmes, perçant et trembloté, qui se mêle à

Comme nous allons nous coueher, un heureux incident nous fait eourir aux fenêtres de la rue. C'est une sérénade avec le zalághit, ce cri de femmes, perçant et trembloté, qui se mêle à toutes les manifestations tristes ou joyeuses de l'Orient. Évidemment, c'est de réjouissance qu'il s'agit ce soir. Un cortège triomphal défile devant nous; des jongleurs ouvrent la marche. Une musique, aussi discordante que tapageuse, en marque le pas. Des femmes, celles qui poussent leurs éris d'allégresse, la ferment tumultueusement. Quelques torches éclairent la cérémonie.



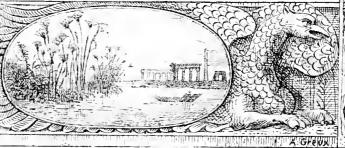


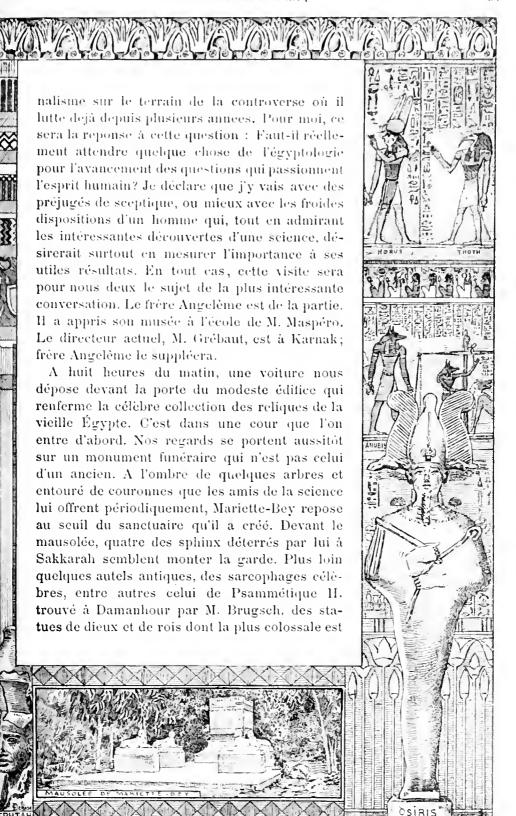
C'est la promenade traditionnelle qui prélude à la circoncision d'un enfant. Celui-ci a pris place au milieu du cortège sur un âne richement harnaché. Il peut avoir dix ans. Ses amis, en habits de fête, l'entourent et secouent sur son passage, ou même sur les spectateurs, le komkom, flacon d'eau de rose qui doit tout purifier. Devant le jeune cavalier, on porte une table à écrire soigneusement ornée. Derrière marchent le barbier qui va pratiquer la circoncision et une femme qui sème du sel sur le chemin pour conjurer les mauvais esprits. Toute la nuit se passera en fêtes, à boire du café, écouter la musique, danser, entendre des poésies, et savourer toutes les gourmandises les mieux appréciées des Arabes. Bon appetit. Nous allons dormir.

Le Caire, dimanche 27 février.

A Rome, avant tout, on veut voir le Pape; à Jérusalem, le Saint-Sépulcre; au Caire, Boulaq. Boulaq, c'est le résultat d'un demi-siècle de fouilles intelligentes dirigées par deux Français, M. Mariette surtout, et puis M. Maspéro; c'est la vieille Égypte étalant ses meilleures reliques en un riche écrin; c'est le livre où viennent étudier les savants; c'est la leçon d'histoire que les simples curieux eux-mêmes ne dédaignent pas d'écouter.

Pour M. Vigouroux, le musée de Boulaq, c'est une partie des arguments qu'il oppose au ratio-







STÉLES





STATUES

sphinx est-elle le portrait du roi bon et honnête qui accueillit en Égypte la famille de Jacob? C'est possible.

En revenant sur nos pas, nous passons à gauche sous une porte de granit rouge qui conduit à la salle centrale. Cette porte a vu circuler jadis de nombreux et fervents adorateurs, ear elle fit partie du temple d'Osiris à Abydos. Sur le linteau sont les cartouches de Séti I, qui couvrit l'Égypte de monuments magnifiques. Il avait sans doute participé à la construction du temple. Deux statues, peut-être les plus anciennes que l'on connaisse, attirent ici les regards des visiteurs. L'une est celle de Khéfrem, qui bâtit la seconde des grandes pyramides. Elle a été trouvée au pied de cette étonnante construction. L'autre est celle d'un gros bonhomme, bien pris des épaules et fort naturel de pose autant que d'expression. Faute d'autre indication on l'a appelée le Cheïk du village. Elle est de bois. Comme mouvement et vie, elle contraste visiblement avec tout ce que l'art égyptien nous a légué. Les sculpteurs et les peintres de ce pays semblent, en effet, avoir cherché l'idéal de la nature humaine dans l'homme au repos et momifié. Rien de plus raide, de plus froid et plus uniforme que leurs œuvres. Ils dessinent comme on écrit, avec un type qu'ils reproduisent sans cesse, comme on refait un signe alphabétique ou un hiéroglyphe. Pas de museles, pas d'expression, pas de mouvement, et par conséquent pas de vie, pas de ressemblance. Heureusement qu'il





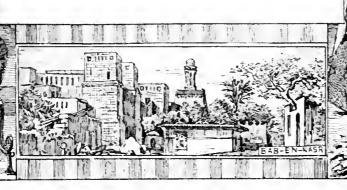


我保险保险保险保险保险保险

bien des gens ont cherché à voir ce qui n'y fut jamais.

La collection des ustensiles nécessaires à la vie domestique présente ce côté intéressant qu'une partie a été trouvée dans les ruines de Tel-el-Yaoudéh, la métropole juive fondée par Onias sous Ptolémée Philométor, sur les restes d'une ville remontant à une haute antiquité. Ceux qui sont des réductions d'objets ordinairement plus considérables proviennent des tombeaux où on avait l'habitude de les déposer pour le service du mort. Il y a dans le groupe de jolies pieces d'émail et de bronze.

Autrement attravantes pour les dames, qui cette fois écartent leurs voiles et collent leurs yeux sur la glace pour mieux examiner, sont les parures des princesses du temps passé. L'orfévrerie a été un art précoce chez presque tous les peuples, et ce qui a été fabrique depuis trois mille ans, en Égypte, ne déparerait pas les écrins du premier bijoutier de Paris. Des bracelets finement travaillés où des figures sont gravées sur verre bleu, une chaine d'or supportant un délicieux scarabée, un riche diadème, des bagues, des épingles et tous les petits objets qui servent à la toilette des femmes, toujours d'or. d'ivoire et de pierres fines, excitent l'admiration universelle. La reine Ahotpou, au temps des rois pasteurs, peut-être sous les yeux de Joseph et des tils de Jacob, porta la plupart des bijoux qui sont ici. On les a presque tous trouvés dans son sarcophage. Une hache au manche de cèdre,



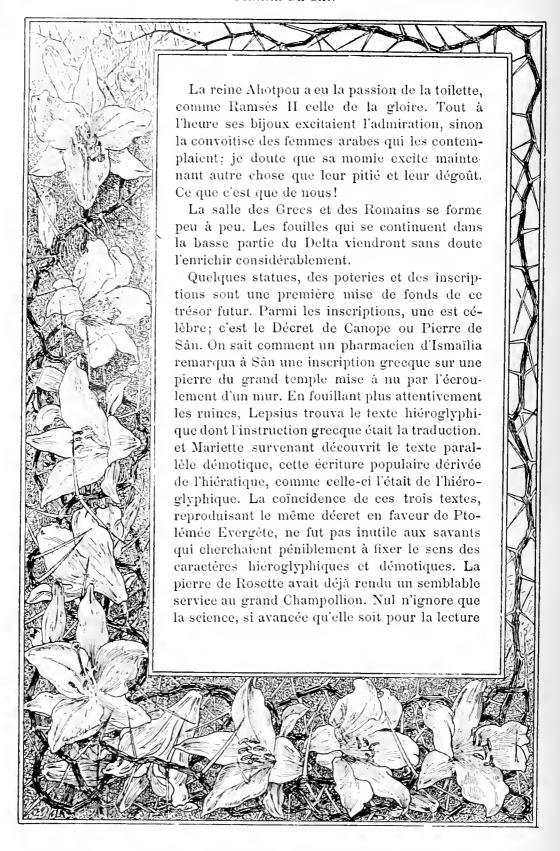


SÉTI

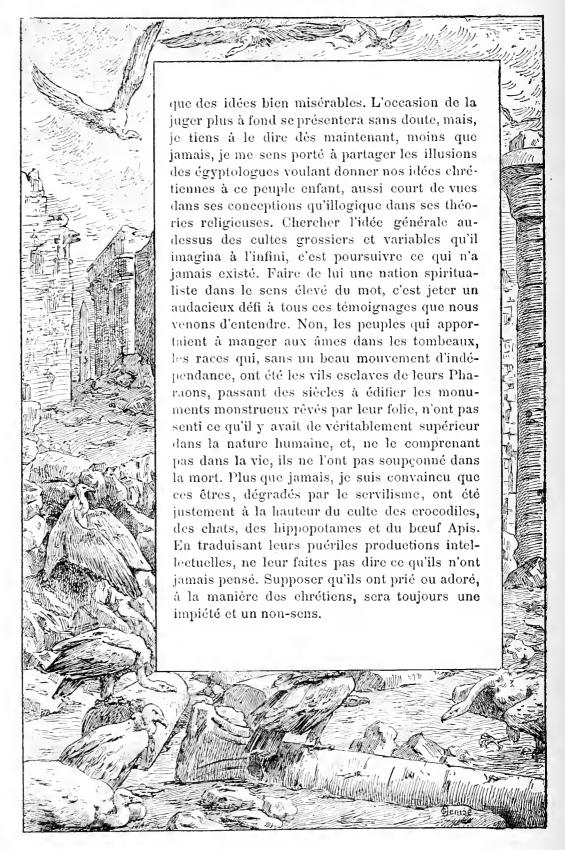














Dimanche soir.

Les juifs sont nombreux au Caire. Ils célebrent aujourd'hui la fête de Purim ou d'Esther. Leur enfants nous en ont avertis. Nous sommes presque dans leur quartier. Pourquoi ne pas étudier de près ce qui reste du vieux judaïsme, comme nous avons vu ce matin ee qui reste de l'ancienne Égypte. Ici encore, il y aura des observations utiles à formuler.

Et d'abord, dans ce vieux souvenir national, il s'agit d'un homme, Mardochée, qui refusa de flèchir le genou devant Aman, l'orgueilleux parvenu. Je ne sache pas que ce sentiment de la dignité personnelle se soit trouvé une seule fois au cœur d'un Égyptien. Le reste de cette belle histoire est une grande leçon de patriotisme, de confiance en Dieu, de justice providentielle dans le jeu des choses humaines. Cela fait du bien à l'âme. Esther qui se dévoue pour sauver son peuple; Mardochée, indomptable quand tout semble perdu,

 $Et \ {\rm son} \ {\rm ceil},$ Conservant sous la cendre encor le même orgueil;

Aman, humilié et mis à mort; Israël sauvé et

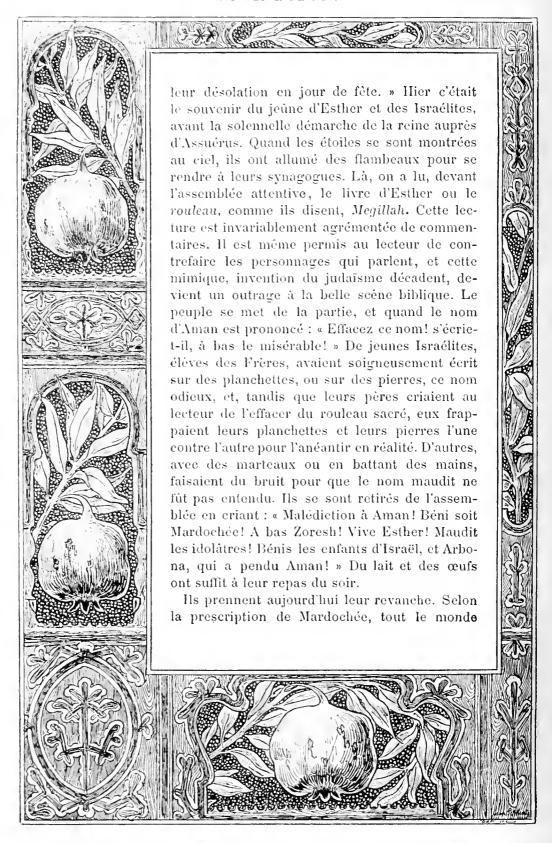
Consacrant de ce jour le triomphe et la gloire,

comme l'a dit Racine, voilà ce que rappelle la fête de Purim.

« Le treizième et quatorzième jour d'adar ils célébreront leur tristesse changée en joie et

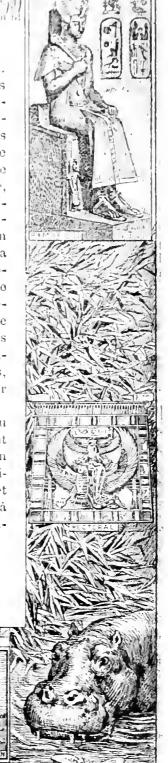






doit se réjouir. On ne néglige rien pour cela. Nous traversons, escortés par leurs propres enfants, leurs bruyantes mascarades. La tradition rabbinique porte qu'à pareil jour le précepte du Deutéronome n'existe plus, et les hommes prennent volontiers des vêtements de femme pour honorer le courage d'Esther contre Aman devant Assuérus. On chante, on danse, on se promène ainsi masqué, à ane ou en voiture, avec accompagnement de flûtes, de tambourins et d'autres instruments de musique. Un festin réunit ensuite, dans chaque maison, la famille et les amis. « Ce jour-là, disent les rabbins, il faut boire et s'enivrer jusqu'à confondre les malédictions à l'adresse d'Aman et les bénédictions à l'adresse de Mardochée. » Si j'en juge par ee que nous voyons déjà, à quatre heures du soir, devant les maisons juives et les synagogues où nous introduisent nos jeunes guides, la plupart des Israélites aura peu à faire pour réaliser le vœu de la Ghemara.

Demain ils exécuterent la troisième partie du programme, tracé il y a deux mille trois cent soixante ans par Mardochée. Entre familles, on s'adressera des cadeaux réciproques et on distribuera des aumônes aux malheureux. Le beau et le grotesque se touchent chez les juifs. Celui-là est de Dieu, celui-ci des hommes. Or, ceci travaille à tuer cela.





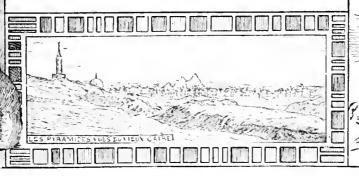




grande galerie qui cette fois mène à la sépulture royale. Elle se compose d'un vestibule, jadis fermé par quatre portes à coulisse qui glissaient dans des rainures de granit. La chambre est encore bâtie en magnifiques bloes de granit admirablement appareillés. Elle est moins haute que celle de la reine, mais plus longue et aussi large. Un sarcophage de porphyre de un mêtre sur deux et demi occupe cet appartement d'honneur. C'est pour lui que la pyramide a été faite. Il a perdu non seulement la momie qu'il contenait, mais même son couvercle. Un Arabe, en le frappant, lui imprime les vibrations d'une forte eloche.

Cinq chambres, à qui cinq Anglais ont donné leurs noms, ont été ménagées au-dessus de celle du roi, sans autre but peut-être que celui d'amoindrir la masse de maçonnerie qui pèse sur la voûte. C'est dans l'une d'elles que se trouve le cartouche avec un disque, deux cailles et un céraste, ce qui, en hiéroglyphes, se lit Koufou, le nom du roi qui s'est éditié un si prétentieux sépulere.

Enfin les visiteurs reparaissent à l'entrée de la pyramide. Ils sont couverts de sueur, essoufflés, épuisés, mais fiers d'avoir fait résonner l'écho qui, dans ces galeries profondes, répète dix fois le son. Vont-ils s'en tenir là? Non; M. Vigouroux est de ceux qui gagnent plus d'une bataille en un jour. Il entend faire l'ascension de la pyramide. J'ai beau le supplier d'imiter ma prudence et mon admiration plus paisible; il n'aurait pas









vu l'Égypte s'il ne montait sur le monument de Khéops. Après l'avoir réconforté par un café bien chaud, nous le livrons à trois Arabes, anges gardiens qui n'ont guère d'à peu près blanc que leur chemise, unique et très sommaire vêtement. Je le suis du regard, non sans inquiétude, et le vois faire halte deux fois. Enfin, à travers deux cent trois escaliers gigantesques, formés par les blocs de pierre dont les inférieurs font régulièrement saillie sous les supérieurs, le voilà làhaut, à cent trente-sept mètres au-dessus des misérables mortels. Il nous contemple fièrement, comme les quarante siècles qui virent l'armée de Napoléon, et que tout Arabe se croit en devoir de vous rappeler ici.

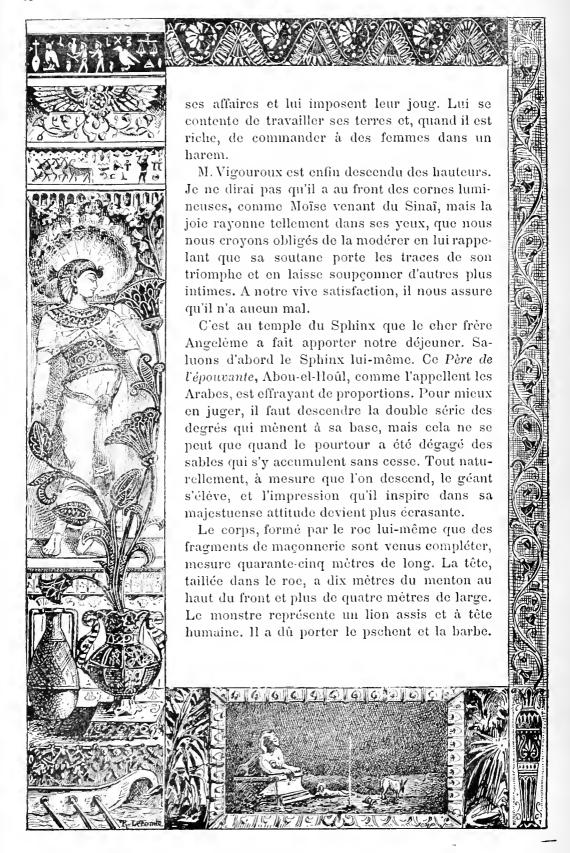
Pendant ce temps j'admire l'intelligence des architectes, l'habileté des ouvriers, la patience des peuples qui ont élevé ces incomparables monuments. L'emplacement qu'ils ont choisi a été habilement pris sur un vaste rocher qui s'avance, comme un promontoire, en dehors de la chaîne des montagnes libyques et domine de trente-cinq mètres environ toute la vallée. Il peut avoir quatre kilomètres carrés. Après avoir aplani le roc, les ingénieurs de l'époque durent se préoccuper de faire arriver les matériaux nécessaires à la prodigieuse construction. Des chaussées en pente douce furent solidement édifiées pour aller dans la direction du Nil recevoir les bloes qui venaient des carrières de Tourah et de Masarah, dans la chaine des montagnes arabiques. La trace de tous ces travaux est encore visible au





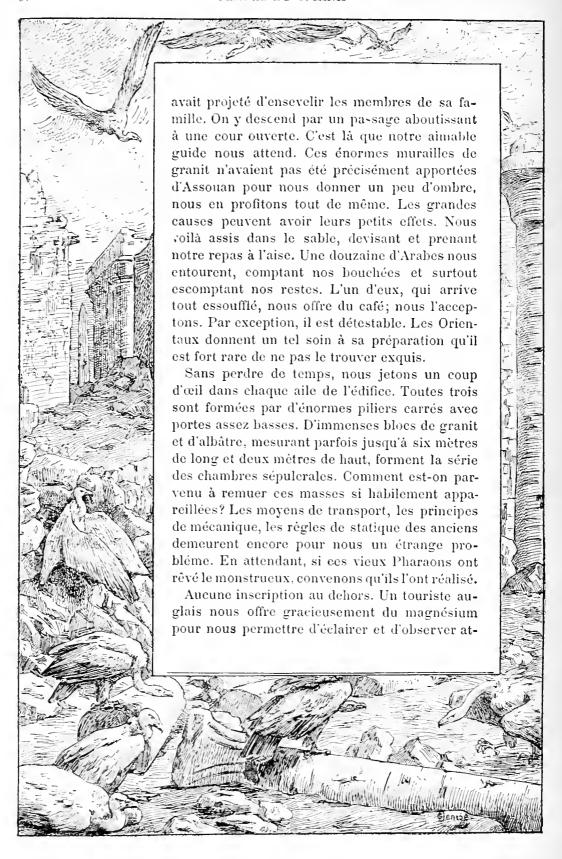






LE SPIHNX 5°

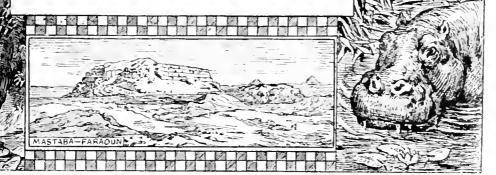


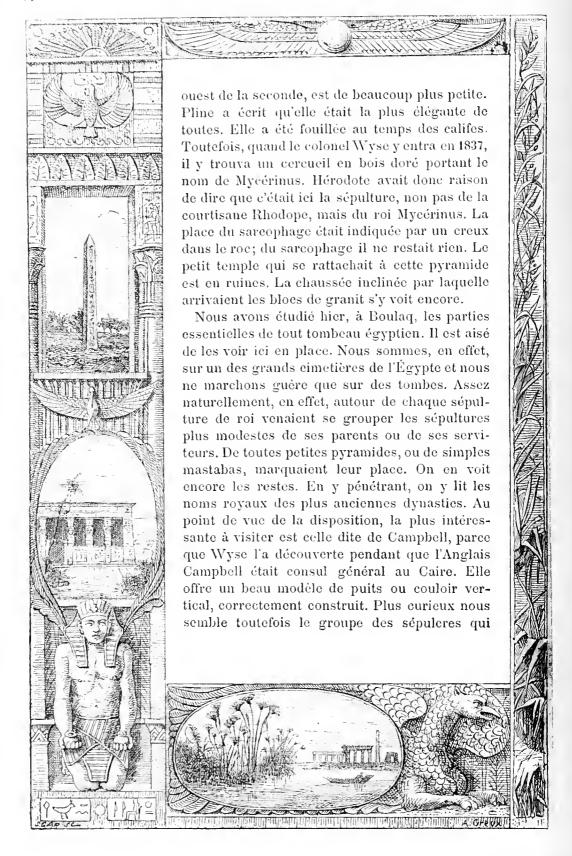


tentivement l'intérieur. On n'y voit aucune indication. Sculement au fond d'un puits on découvrit, il y a longtemps, quelques statues, entre autres celle de Khéfrem, que nous admirions hier à Boulaq. Remontons vers la pyramide de ce roi. Nous sommes ici dans une de ses dépendances. La chaussée taillée dans le roc semble l'indiquer.

Cette seconde pyramide, un peu moins grande que la première, se présente quand même dans de fort belles proportions. Comme Hérodote l'avait observé, l'assise inférieure est en blocs de granit. A sa partie supérieure, elle garde encore son revêtement. On peut y entrer par deux ouvertures, une à la base et l'autre à dix-huit mêtres au dessus. La chambre mortuaire, à laquelle elles aboutissent par un double couloir, est plus vaste que celle de la grande pyramide. Lorsque Belzoni y pénétra, en 1816, il y trouva un sarcophage en granit rouge sans sculptures ni hiéroglyphes. Il contenait les restes d'un bœuf. Un sultan, au treizième siècle, avait violé cette sépulture. A l'est de la pyramide, on peut voir les ruines du temple de Khéfrem. Les blocs de granit et d'albâtre employés à cette construction rappellent exactement ceux que nous venons de visiter au temple du Sphiux. N'est-ce pas le même homme qui, après avoir édifié son tombeau dans la pyramide et celui des siens un peu plus loin, a voulu mettre ici son propre temple, comme un trait d'union entre lui et ceux qu'il avait aimés?

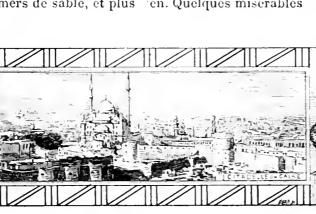
La troisième pyramide, à deux cents pas sud-





sont à l'ouest de la grande pyramide. Là se trouvent des scènes pittoresques de la vie domestique ou champêtre : la représentation d'une ferme, d'un pressoir à vin, d'animaux divers, de corps de métiers, qui nous reportent au temps de l'humanité encore jeune et naîve. Dès cette époque, il est évident qu'on connaissait déjà l'acier, car des bouchers, qui égorgent un bœuf, aiguisent leurs couteaux rouges de sang à une baguette bleue. Les chapiteaux des colonnes ont des fleurs de lotus sculptées. Tandis que M. Vigouroux relève en notes tant de détails intéressants, je jette un dernier coup d'œil sur le vaste paysage qui se déroule à nos pieds. Le soleil baisse. La grande ombre de la pyramide se projette au loin sur les vastes campagnes. Tout porte à rêver.

Quel contraste entre la plaine féconde à ma gauche, quand je regarde vers Sakkarah, et le désert aride à ma droite! Les pyramides semblent avoir été élevées ici pour dire à la vie : « Tu n'iras pas plus loin. » A l'orient, le Nil se promène majestueux au milieu des riches moissons qu'il fait germer; de noirs villages se cachent dans des bois de palmiers, cet arbre sacré dont les branches symbolisent le triomphe et dont les fruits, groupés en régimes dorés, raniment le voyageur anéanti; enfin le Caire, à l'arrière-plan du panorama, dresse ses fiers minarets jusqu'au ciel et nous fait admirer sa citadelle. Au couchant des montagnes, des vallées, des mers de sable, et plus 'en. Quelques misérables





moment la cité entière, reveillée depuis peu, descend dans les rues, se montre, s'agite avec ses préoccupations de toute sorte. Il est intéressant de l'observer dans ce mouvement inconscient de la vie ordinaire. Chaque vendeur ambulant s'annonce de sa plus belle voix. Les magasins du Mouski sont déjà ouverts. Les ânes, pour se preparer aux courses de la journée, mangent du bareim, trèfle vert très hygiénique en cette saison, C'est, au reste, le régal que l'intendant de Joseph ménagea autrefois aux ânes des fils de Jacob, quand ils arriverent de Chanaan. Les porteurs d'eau plient sous leurs peaux de bouc largement gonflées. Les chameliers se balancent au haut de paisibles dromadaires qui partent ou qui arrivent. Les cafés se peuplent. L'agitation s'accroit. Nous sommes au point le plus fréquenté de la ville. Les grands hôtels, l'opéra, la poste, les tribunaux internationaux se trouvent groupés ici. Sortons du tumulte et entrons dans le frais jardin qui est sur nos pas, pour y respirer à l'aise. L'Esbekich est un bosquet délicieux, sorti de terre en moins de vingt ans. Il a été plante sur les alluvions du Nil qui, périodiquement, venait créer ici un détestable marais. Les arbres des pays les plus chauds y croissent avec une force de végétation étonnante. Des baobales de l'Indev développent leurs barbes touffues jusqu'à ce que celles-ci, touchant la terre, puissent prendre racine et se constituer ainsi en une série d'arbres verticalement paralleles, produisant à leur tour



m'y conforme qu'avec une vive répugnance pour n'être pas désagréable à mes compagnons. Renoncer à parcourir cette série d'édifices dont les plus architectoniques tombent en ruines et les plus neufs, avec leur coquetterie, tenant beaucoup plus du harem que du temple, ne disent rien au sentiment religieux, serait pour moi un mince sacrifice. Sur quatre cents mosquées, j'accepte d'en visiter quatre.

La plus ancienne est celle de Touloun. Deux inscriptions en coufique, ancienne écriture arabe, sur les murailles de la cour, attestent qu'elle a été bâtie en 879. Son plan rappelle, dit-on, la mosquée de la Mecque. Ce qui est plus étonnant pour nous, c'est qu'on y trouve l'ogive dans ses harmonieuses proportions. Chacun sait qu'elle ne fit son apparition en Europe que trois siècles plus tard. De ce côté, les Arabes marquèrent donc la voie à nos architectes du moyen âge.

S'il en fallait une autre preuve, on la trouverait dans le portique qui orne la cour de la mosquée du sultan Hakem. Ce prince, si tristement célèbre par son orgueil, ses bizarreries de caractère et ses crimes, tit bâtir le gracieux monument vers le commencement du onzième siècle. Aujourd'hui il menace ruine. Deux jolis minarets semblent protester contre ce prochain anéantissement.

La plus grande des mosquées de la ville est celle de El-Hassan, à un angle de la place El-Roumeïleh. Elle mesure cent quarante mètres de long sur son grand axe. Nous la visitons, conduits par deux fillettes de quatre ans qui









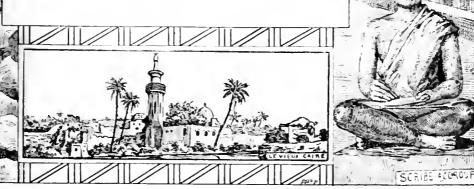
inutile. Ce beau travail n'eu est pas moins digne de figurer à côté des prodigieuses entreprises de l'ancienne Egypte.

En rentrant, nous nous arrêtons devant un conteur arabe, sorte de rhapsode qui débite quelqu'une de ses compositions. Elle est assaisonnée de gros sel, à en juger par ce que nous dit le bon frère Angelème et par les éclats de rire qu'elle provoque. Le geste du poète est animé. Son œil brille. Il parle autant qu'il chante, et, ce qui est assez ordinaire aux gens de son métier, il est content de ce qu'il dit. L'auditoire demeure suspendu à ses lèvres. Plus d'un Arabe, pour mieux entendre, renonce à son narguileh, qui est pourtant la jouissance suprême des fils de l'Islam. Ce peuple tout entier est poète, et, plus que tout, il aime la poésie.

Mercredi, 29 février.

Jadis les Romains, pour défendre la tête du Delta, construisirent au pied du Mokattan une forteresse sur une ville bâtie peut-être ou habitée par des Assyriens venus en Égypte avec Cambyse, et appelée Babylone. La forteresse subsista jusqu'au septième siècle. Quand les Arabes, après un siège de sept mois, l'eurent renversée, ils élevèrent à sa place une nouvelle ville appelée El-Fostat, la Tente, en souvenir de la tente qu'Amrou avait dressée là. C'est aujour-d'hui le vieux Caire.

Je fais ees observations pour rendre plus ac-

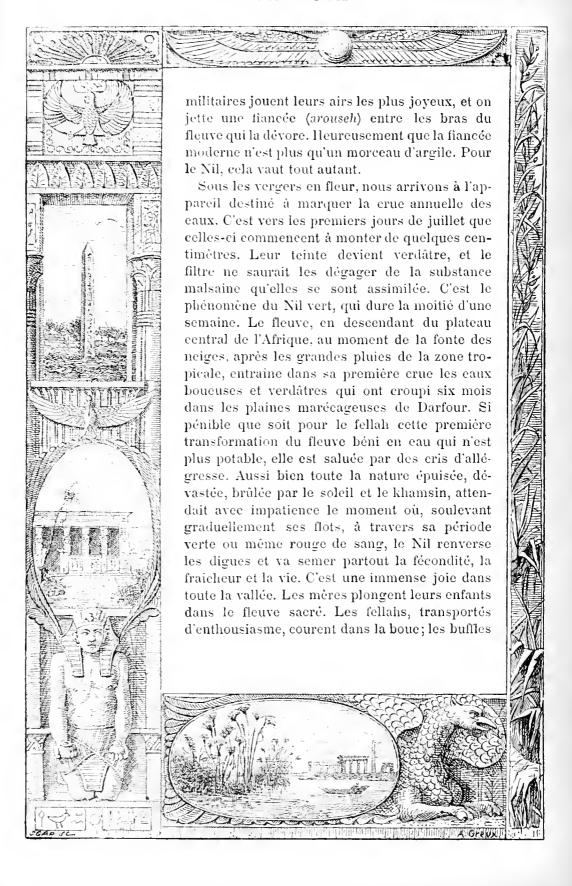




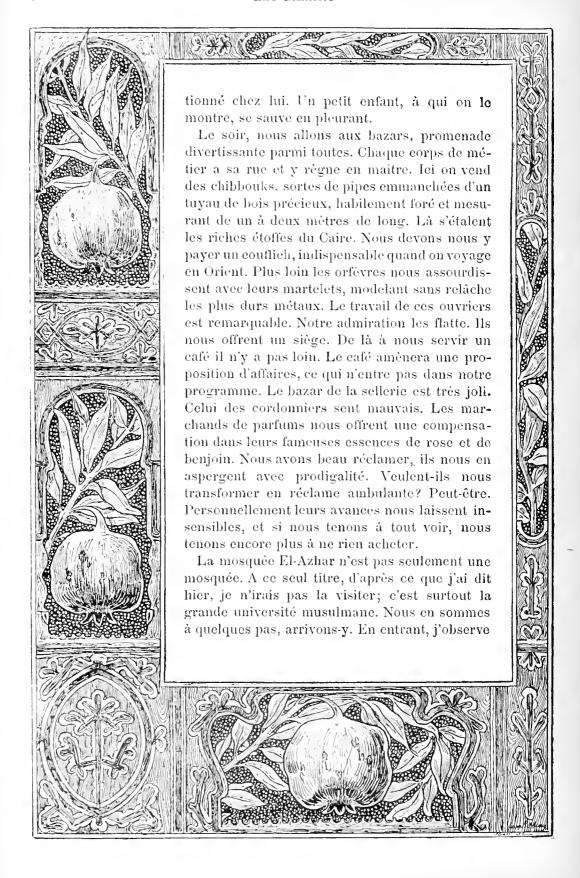
on nous montre les sièges respectifs de la sainte Vierge, de saint Joseph et de l'enfant Jèsus. S'ils étaient authentiques, il faudrait en conclure que les membres de la sainte l'amille vivaient à distance les uns des autres et dans des rapports plus officiels qu'affectueux. Mais c'est ici la fioriture de cette imagination orientale que nous devons nous résigner à retrouver un peu partout dans ces pays où la crédulité supprime la science et la légende supplante l'histoire. Grâce de ces détails puérils! Dites simplement : « L'enfant Jésus a vécu là ». Nous répondrons : « C'est possible », et nous tomberons à genoux pour prier.

L'ile de Roudah n'est pas loin. En longeant une rue où les charpentiers abondent, — ce corps de métier se serait-il perpétué ici depuis Joseph? - nous allons la visiter. Ses grands arbres en font un parc délicieux. Vis-à-vis de l'hôpital Kars-el-Ain, on nous montre le vieux palmier qui, aux yeux des Arabes, marque la place où Moïse fut exposé. Plus au sud est l'embranchement d'un canal fort ancien, recreusé et restauré par Amrou. El-Kalig divise la ville du sud au nord en deux parties à peu près égales, avec cette différence que la partie du couchant est la plus moderne et la plus belle. C'est ici que jadis, chaque année, une jeune vierge, parée comme pour l'hymen, était précipitée dans les eaux du Nil, au moment où la forte erue d'août faisait tomber la grande digue. Aujourd'hui encore, la même digue s'ouvre avec quelque solennité. Au moment venu, le canon tonne, les musiques

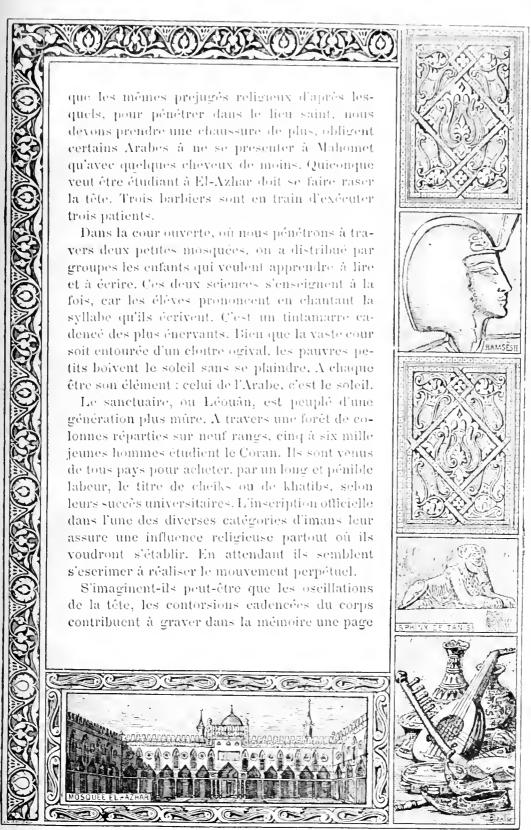








EL AZHAR



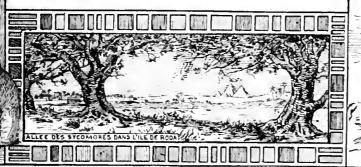


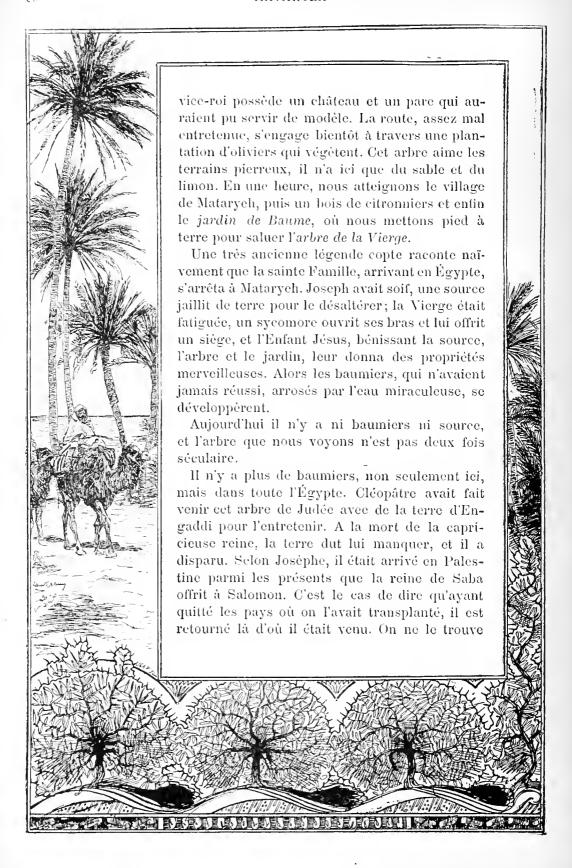
de finir, de cet islamisme toujours triomphant et invulnérable là où il s'est une fois installé!

La journée se termine par une promenade dans les allées de Choubra. Les fameux sycomores y sont en mauvais état, et les lebbaks acacias vertse, dont l'effet est très beau, quand ils sont en fleur, tendent à les supplanter. Nous donnons un coup d'œil au superbe palais et au jardin qui sont sur notre passage. La maison des dames du Bon-Pasteur d'Angers nous retient un peu plus longtemps. L'œuvre des Madeleines est si helle! Parmi ces repentantes, surprise agréable, il en est une qui m'a entendu dans mes débuts de prédicateur à Avignon. Il y a quelque vingt ans de cela. Le bon grain, jeté au pied du palais des papes, est venu éclore à l'ombre des jardins du pacha.

Héliopolis, jeudi 1et mars.

Deux aimables compagnons de route, M. le due d'Harcourt et un prélat romain, se joignent à nous. Le frère Directeur et le frère Angelème sont aussi de la partie. Nos voitures nous emportent vers les ruines d'Héliopolis. En quittant la ville, nous lisons sur une planche noire clouée au coin d'un mur : Hôpital européen. L'hôpital doit être cette modeste maison et ce petit enclos qui rivalise avec ce qui l'entoure de désolante stérilité. Est-ce une dérision, et les consuls de l'Europe n'ont-ils pu élever aux pauvres malades d'autres palais que celui-ci? A El-Koubbeh, le



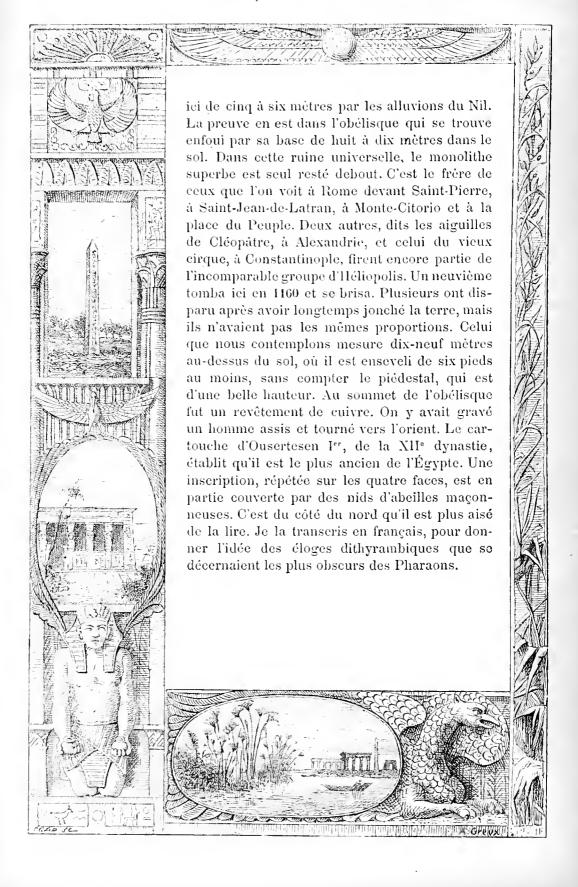


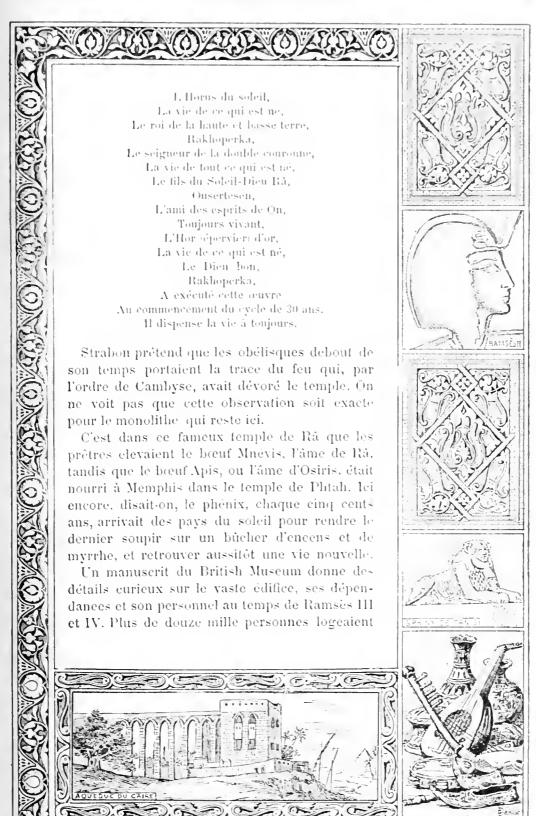
MATARYEH 81



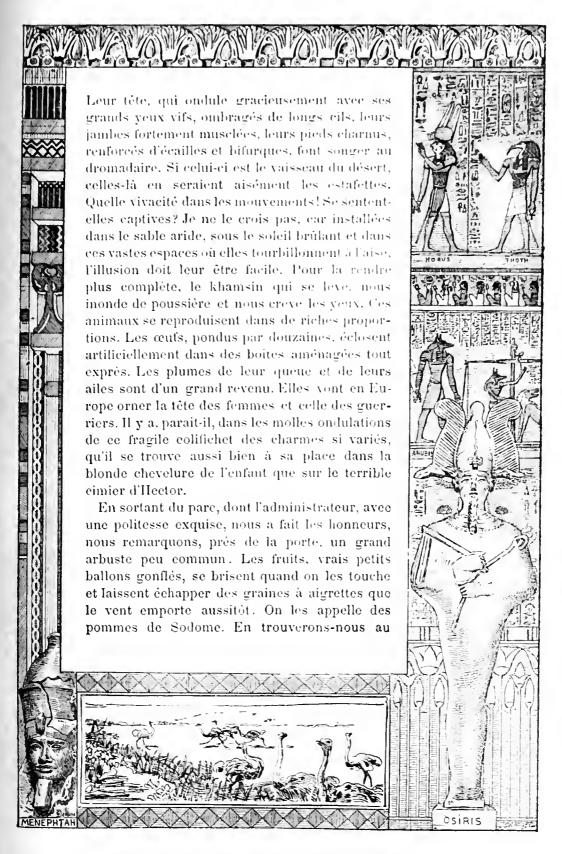


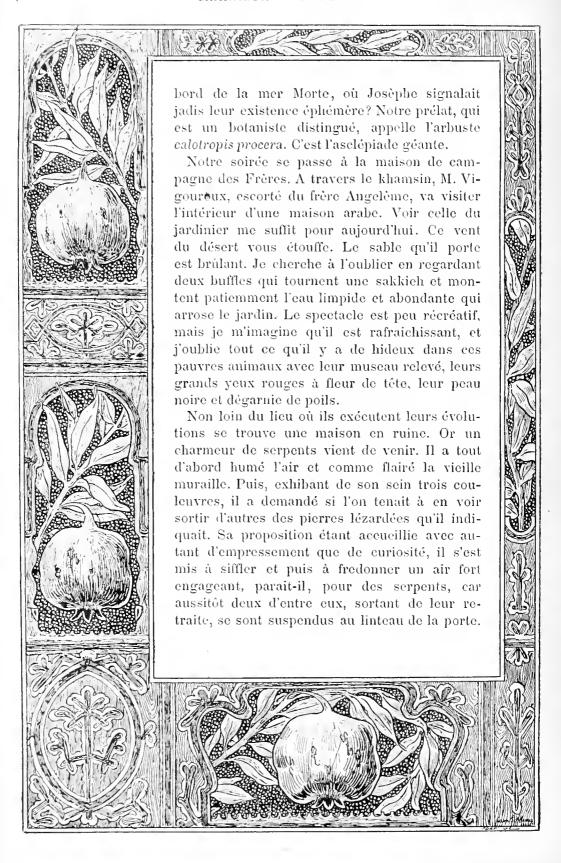


















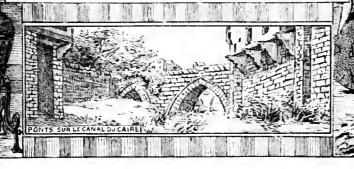
Porrum et cope nefas violare et frangere morsu.

Et, à travers un soupir, nous ajoutons, en y changeant un mot, l'autre vers de Juvénal :

O sanctas gentes, quibus hac nascuntur in hortis Numina!...

Arrivés au pont du Nil, nous descendons sur la berge pour y louer une barque, ce qui, au premier moment, semble assez difficile. Il n'y en a pas de disponible. Nous allons et nous venons, fort embarrassés, à travers des femmes qui lavent. Un groupe d'étudiants d'El-Azhar procède aussi à sa lessive hebdomadaire. Ils sont dans le costume de l'humanité à son berceau. Plus loin on débarque des amphores et des gargoulettes qui viennent de la haute Égypte, du fourrage et de la paille de blé que l'on dresse en tas au hasard et sans précautions, l'hypothèse de la pluie n'étant pas admise ici. Soudain une voix toute française nous interpelle. C'est M. Longue, un très aimable Savoisien, qui veut mettre son dahabyeh, son yacht à vapeur et ses barques à notre disposition. Il est de ceux qui, élevés par le prêtre, aiment de le revoir et de lui faire accueil. Pour le yacht et le dahabyeh, il faut attendre qu'ils rentrent demain d'Asyout. Il voudrait absolument nous en faire honneur, mais nos jours et nos heures sont comptés. Remettre la partie ne serait pas notre affaire. Nous voici dispos, acceptons tout simplement sa barque. Elle est ornée de beaux tapis rouges. Sur un







tifiquement explorés. Les moments passent vite. Il faut s'arracher à cette contemplation, où nul ne parle et où pourtant on entend des voix de partout qui pénètrent l'âme et qui l'enlèvent. Le pont va bientôt pivoter sur lui-même pour ouvrir un passage aux bateaux qui, arrêtés en grand nombre le long du fleuve, attendent l'heure réglementaire où ils pourront aller plus loin. Abordons avant qu'ils ne s'ébranlent. O merveille! nos rameurs ne veulent pas de baghehich, et nos instances ne les font pas capituler. M. Longue doit leur avoir donné des ordres sévères. Ce brave enfant de la Savoie nous a fait préparer une voiture qui nous rapporte à Korounfich. Il est midi passé.

Les derviches sont nombreux au Caire. Un les a définis les moines et les francs-maçons de l'Orient. Je crois qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre. Divisés en plusieurs sectes, ils se distinguent par la couleur de leurs turbans. Le plus grand nombre vivent dans leur famille, vaquant à leur travail quotidien et ne se réunissant que pour les cérémonies religieuses. Quelques-uns se groupent en communauté, ou, partisans de la vie errante, se mettent à rôder un peu partout, misérablement vétus, le bâton à la main et des rubans d'étoffes diverses au bout du bâton. On les nomment fakirs, et ils vivent d'aumônes. Nous allons les voir tous d'assez près, car aujourd'hui vendredi il y a séance chez les derviches tourneurs et chez les hurleurs.

A une heure, la voiture nous emporte du côté

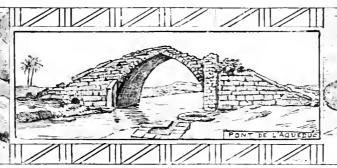


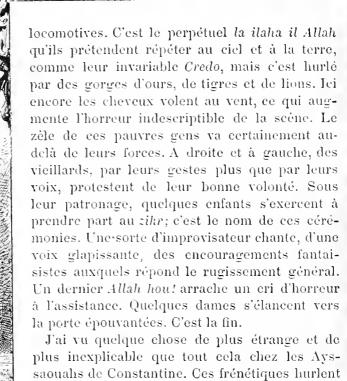


cheik, puis leur voisin, en s'arrétant un instant pour reprendre bientôt après leur ronde toujours muette. Enfin ils se dégagent de leurs manteaux, et font les dernières et plus profondes révérences; après quoi, tenant les bras en l'air, tournant la palme de la main droite en haut et celle de la gauche vers la terre, le corps porté sur le pied gauche, les yeux fermés, les cheveux au vent, les vêtements soulevés à toutes voiles, ils s'élancent dans une valse presque sur place et une pirouette sans fin. Il parait que cela honore singulièrement Allah et Mahomet. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce spectacle nous donne le vertige. Sans en attendre la fin, nous courons à notre voiture, pour aller, à travers des rues poudreuses comme le désert, sur les bords du Nil, près de l'hôpital Kasr-el-Aïn, entendre les derviches hurleurs.

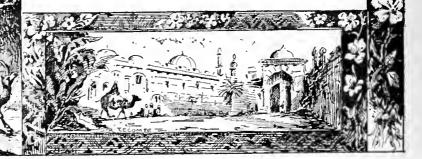
Le frère Angelème connaît le portier; il le salue de la formule ordinaire : Salam alaîh! « la paix sur toi! » qui nous rappelle la vieille salutation de l'intendant de Joseph aux enfants de Jacob.

Les derviches ont déjà fini leurs prières préliminaires. Debout, ils commencent à répeter : « Allah! Allah! » en faisant un mouvement saccadé de la tête en arrière et en avant. La musique, une flûte, une trompe et un jeu de timbales, contribue largement à accentuer l'ardeur des énergumènes et l'intensité de leurs eris. Les voix deviennent bientôt rauques, effrayantes, sauvages : on dirait le ronflement cadencé de la locomotive ou d'une collection de





J'ai vu quelque chose de plus étrange et de plus inexplicable que tout cela chez les Ayssaoualis de Constantine. Ces frénétiques hurlent et valsent comme ceux-ci, mais en tenant une torche allumée sous leur vêtement et sur leur poitrine. Ils mangent du verre, de gros clous, de hideux scorpions que le marabout leur sert, d'après cux, avec trop de parcimonic. Ils passent leur langue sur un fer incandescent, nagent le ventre nu sur le tranchant d'un sabre, se traversent la figure et les bras avec des brochettes très effilées sans effusion de sang. Quand ils poussent leurs dernières clameurs en grimpant les colonnes de la mosquée, on se croirait dans



SAIS 97

une ménagerie de hêtes fauves. A un signe du marabout, assis dans sa mehe, tout rentre dans l'ordre et personne n'a de mal. Nous allons au consulat prendre des nouvelles

Nous allons au consulat prendre des nouvelles de France. Elles sont vieilles quand elles y arrivent. Je m'étonne que le télégraphe ne transmette pas aux représentants de notre pays un résumé quotidien de ce qui se passe à la capitale. M. Wilson est condamné; c'est un soulagement pour la conscience publique. La voiture nous conduit ensuite à la poste. Il y aura des lettres à notre adresse, les premières qui nous arrivent dans l'exil.

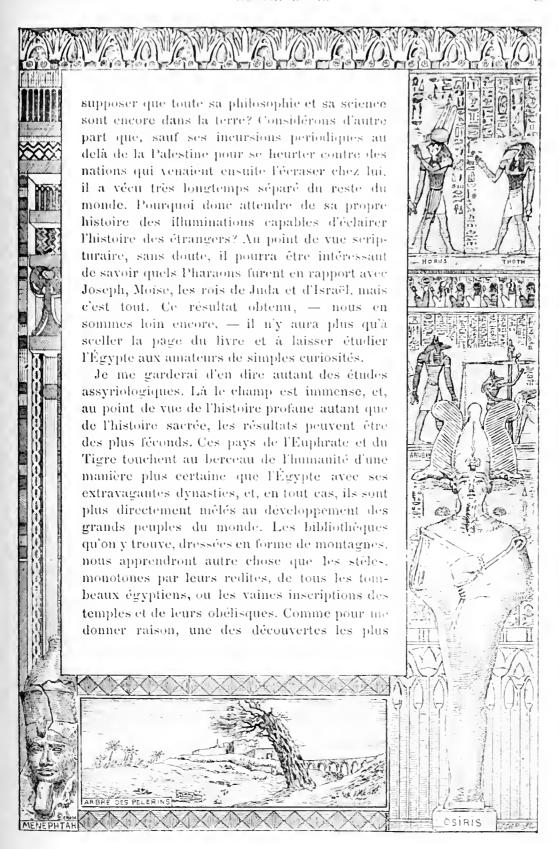
Le fils du cocher, pour gagner son baghehich, est descendu du siège et s'est transformé en saïs. Il court devant notre landau, écartant de ses eris et menaçant de sa bagnette les paresseux ou les affairés qui sont sur la route. Les saïs des grands seigneurs, mieux costumés que lui, portent des vestes brodées d'argent et d'or. Leurs manches larges et leur jupe volumineuse flottent au vent, tandis qu'ils crient, qu'ils volent, qu'ils frappent. Soyons justes pour notre jeune coureur. De tous ceux que nous avons vus, nul n'avait ni les jambes plus nerveuses, ni la voix plus stridente, ni l'allure plus dégagée. Il a mérité son pourboire.

Samedi, 3 mars.

Nous refournons au musée de Boulaq. L'étude de ses antiquités prendra toute cette journée.





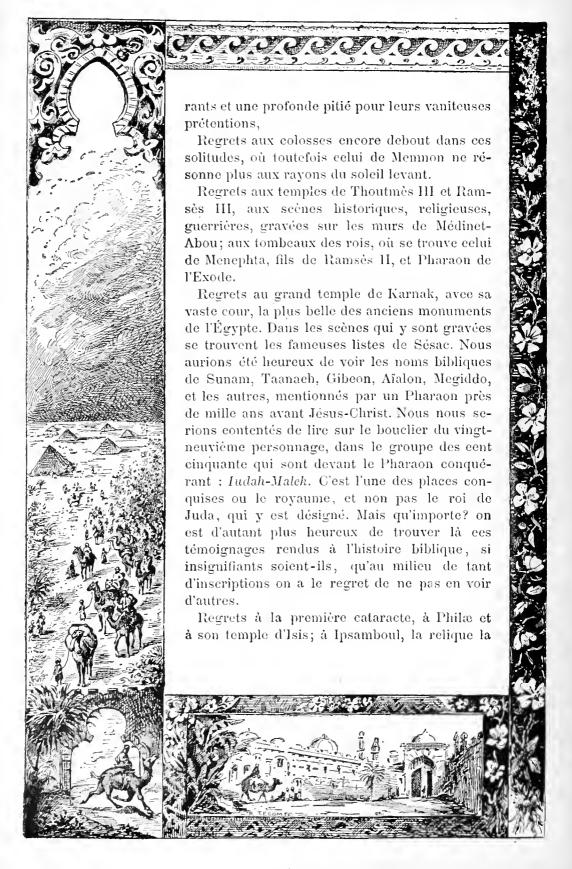


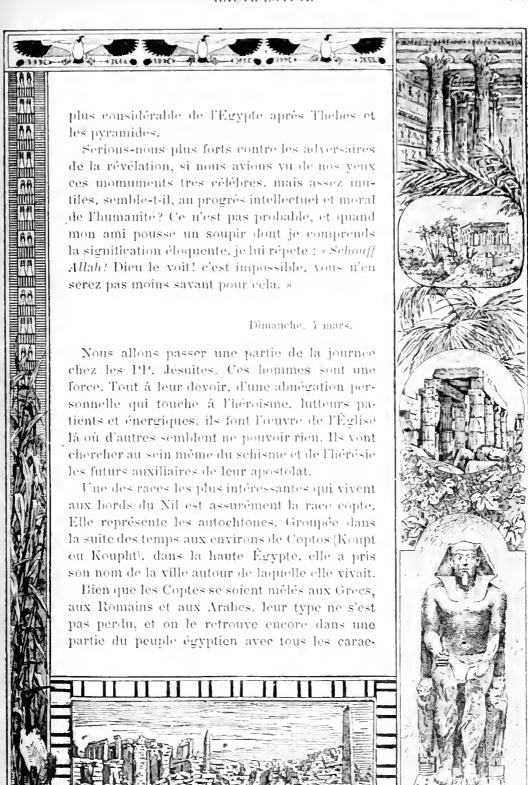
100 ABYDOS





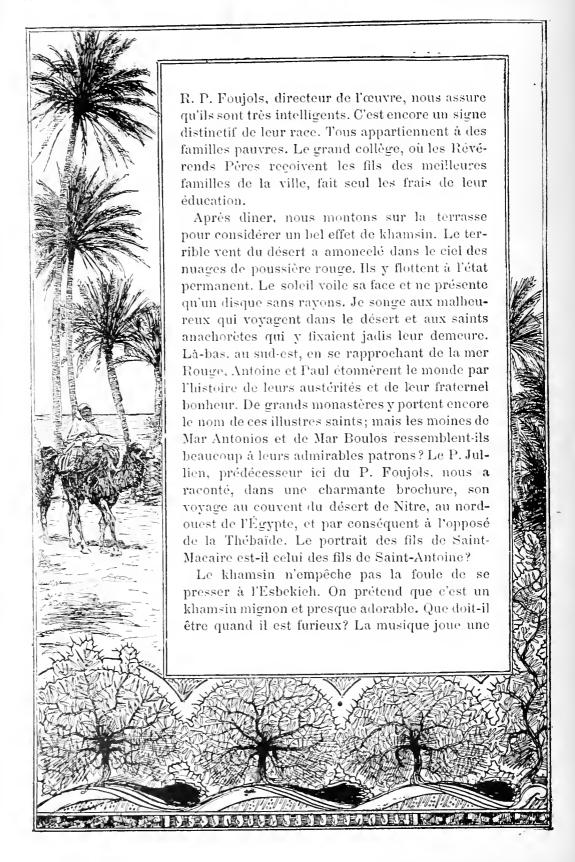
102 KARNAK











marche turque. On s'en douterait, même sans avoir lu le programme. Elle passe ensuite à un air connu de l'assistance, et qui obtient un grand succès. L'air rappelle des paroles, et les paroles disent des plaisanteries grivoises, les scules que les Arabes goûtent pleinement. Quelques masques, hommes transformés en almées, amusent la foule et offrent de monstrueux narquilels aux moins désireux de les fumer. A ce titre, nous aurions droit à leurs préférences. Mais on ne plaisante pas avec les Européens. C'est le carnaval des Grees. Ce détail à part, le spectacle qu'offre la foule est des plus intéressants. Les races et les costumes les plus disparates se donnent rendezvous ici. Comme coiffures d'hommes nous voyons beaucoup de tarbouchs, quelques turbans, peu de couflichs. Quant aux vêtements, ceux qui portent des abbayahs, les unes en loques, les autres brodées d'or, sont invariablement des Arabes appartenant aux deux extrêmes de la société. Ceux qui posent majestueusement sous leurs manteaux de laine rayée sont des Bédouins. La figure bronzée, la mine triste, la démarche fière, caractérisent cette race à part. Des Levantins au large pantalon flottant, au gilet richement brodé, à la courte veste de velours bleu, noir ou rouge; quelques Grees à la fustanelle remarquable par sa correcte plissure et sa vaste circonférence, aux guêtres rappelant l'ancienne, sinon la brillante cnémide, à la ceinture gonflée de pistolets et de poignards; beau-

coup de femmes du premier et du dernier monde, aux robes voyantes ou sordides avec leur double voile, dont l'un, couvrant la tête, retombe en arrière, et dont l'autre, fixé au-dessous des yeux par le cylindre d'or ou de cuivre nommé bourou qui suit la verticale du nez, couvre la face et la poitrine : tel est l'aperçu général de la foule qui erre dans les bosquets, à la cascade, au bord du lae, et se rapproche quand la musique se fait entendre. Brochant sur le tout, fort agréablement pour nous, quelques rares chapeaux rappellent d'autres pays. A la bonne tenue de ceux qui les portent, à l'air de liberté digne qui distingue surtout les dames, nous reconnaissons les enfants de la France. Non, ils ne sont pas comme les autres, d'où qu'ils viennent. Instinctivement notre orgueil national fait la comparaison entre ces trois chapeaux noirs qui se montrent ici, ces quelques coiffures directoire ou mousquetaire, élégamment dressées, qui leur font parallèle, et le reste du monde. C'est bien décidé, quels que soient nos travers, la France vaut mieux que tout.

Memphis, lundi 5 mars.

Il y a plus de trente ans que je ne suis pas allé à cheval. Il faut pourtant s'exécuter et monter aujourd'hui à âne. C'est ici le meilleur moyen de locomotion et le plus usité. Au Caire, les consuls, les dames élégantes, le pacha, vont sur des baudets. Mais quelle brave et belle bête que l'âne

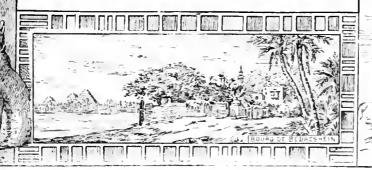


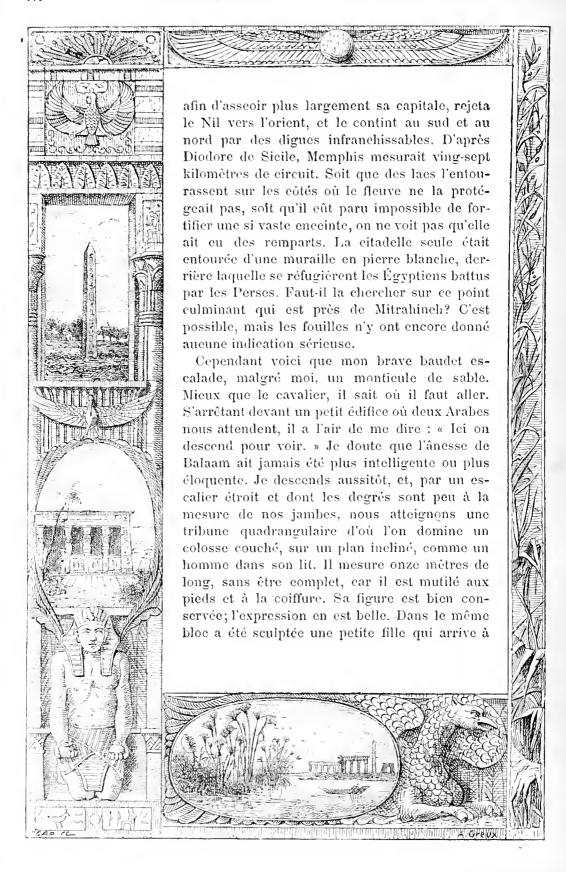


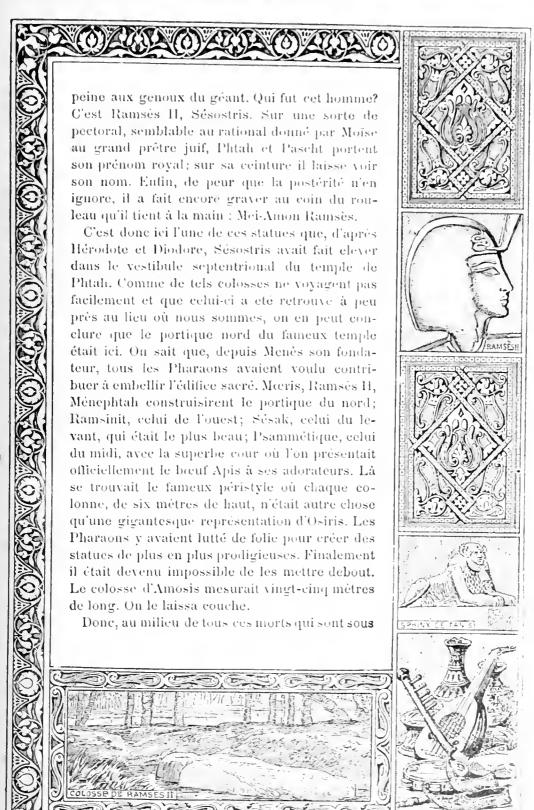


conquête arabe qui marqua la fin d'une des plus grandes cités du monde, mais des avant l'ère chretienne sa décadence s'était accentuée. Strabon raconte que si, de son temps, par sa population et son importance, Memphis ne le cédait qu'à Alexandrie, ses vieux palais, situés sur le point le plus élevé de son enceinte et descendant jusqu'à la partie basse de la ville, n'en demeuraient pas moins ruinés et déserts.

Quoi qu'il en soit, le spectacle que nous avons sons les yeux est désolant. Difficilement on parvient à s'orienter ici et à prendre un point de repére pour édifier en imagination la fameuse ville qui, selon Hérodote, fut le plus vaste centre litteraire, artistique et savant de l'Égypte. Des champs ensemencés, des buttes de sable, des marais presque secs, c'est tout ce que nous découvrons. Cependant, comme on peut tenir pour certain que la ville n'était pas sur la nécropole qui commence à Sakkarah, nous avons à l'occident une limite qui s'impose, Le grand fleuve en constitue une autre à l'orient. On sait que Ménès, voulant avoir sa capitale en dehors des villes religieuses de la haute Égypte, où il venait d'écraser la classe sacerdotale, choisit un point qui commandât tout à la fois le nord et le midi de ses États, Ce point se trouvait naturellement indiqué à l'endroit le plus resserré de la vallée du Nil et à la tête du Delta. Le nom de Mennefer, bonne place, fut donné à cet heureux site. Il se transforma ensuite en Membê ou Memphis. Le roi,





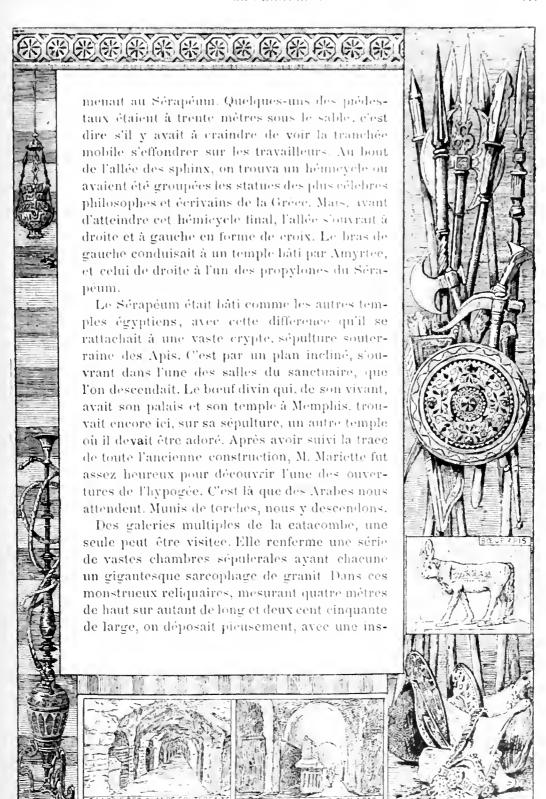


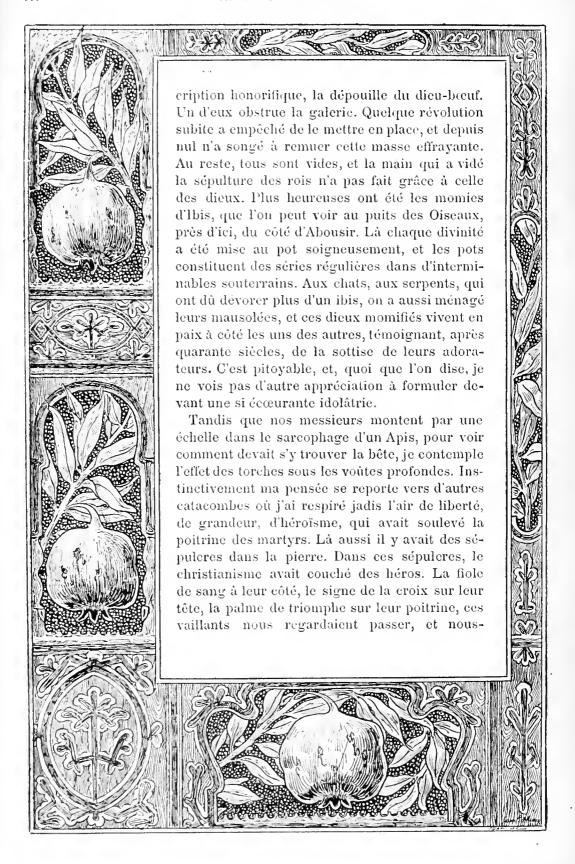
114 MEMPHIS

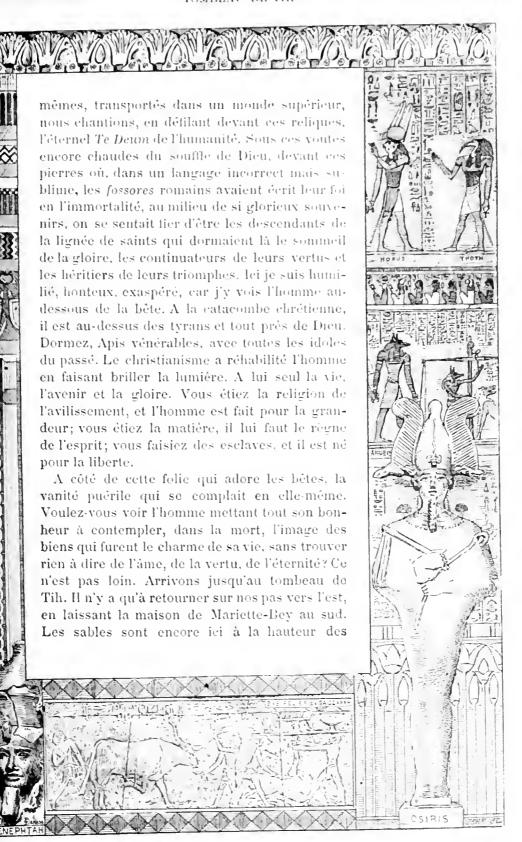












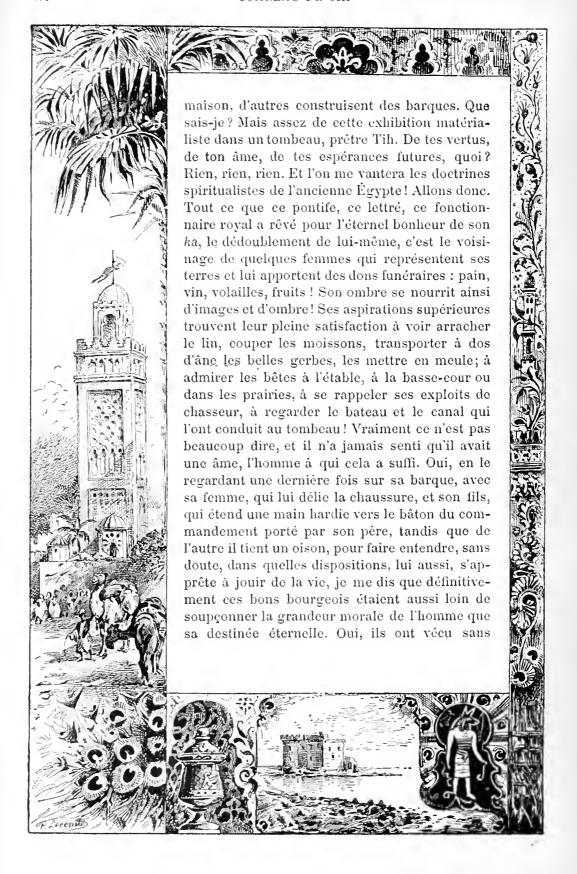


Les détails d'une maison de campagne avec toitures soutenues par de jolies colonnettes sculptées, étang où des oiseaux se baignent, prairies où paissent des bestiaux, sont très curieux. Sur le Nil, des barques portent les revenus de sa ferme. A gauche, ce sont ses propres statues que d'autres barques acheminent vers le desert, pour aller orner le mastaba où nous sommes. Des bœufs font partie du cortège. Ils serviront aux sacritices des funérailles.

Enfin la porte est ouverte, et nous pénétrons

Enfin la porte est ouverte, et nous pénétrons dans un passage étroit où des représentations analogues se continuent. Des femmes portent des fruits, de l'huile et des parfums. Des hommes trainent des statues enfermées dans de petits temples de bois. La chambre qui s'ouvre à droite fut, sans doute, celle de Nefer-Hotep, Elle est ornée de scènes d'offrande. Mais c'est à décorer le bel appartement de Tih que les artistes ont déployé tout leur talent. On y arrive en allant droit devant soi. Il y a là une vraie profusion d'incidents de tout genre, et il faudrait de longues heures pour les étudier tous. Tih fait la chasse aux oiseaux. Des hippopotames se battent avec des crocodiles. Les serviteurs veulent les prendre, et l'hippopotame est déjà atteint par une sorte de harpon. Tih surveille ses hommes à la pêche. Des vaches traversent un gué, des brebis paissent dans la prairie, des bœufs labourent, et tous les détails des semailles ou de la moisson s'ensuivent, très exactement représentés. Des charpentiers préparent les bois d'une





mérite pour l'en degà et sans vues sérienses sur l'au delà. Plaignons-les et ne les louons plus. Et cette théorie, il faudrait la refaire sur chaque tombe. Au linteau de la porte ou sur la stèle propitiatoire, on lit invariablement l'invocation à Anubis, le dieu-chacal, gardien des tombeaux : « Qu'il accorde à celui qui occupera cette sépulture les rites funèbres après une longue vie; qu'il lui soit favorable dans son voyage au-delà de la tombe; qu'il lui assure à jamais les offrandes usitées : pain, viandes, vin, huile, etc., aux anniversaires de sa mort. » Le Livre des Morts est plus spiritualiste que tout cela, mais il ne faut pas oublier qu'il a été largement revu et augmenté au temps des Ptolémées, en sorte que, sur cent soixante-cinq chapitres que renferme la copie de Turin, il est difficile de discerner ce qui appartient à la vieille Égypte de ce qui demeure tout simplement l'œuvre de la philosophie grecque. Lorsque l'engouement pour les vieux Égyptiens et leurs sottes théories religieuses sera passé, quelqu'un pourra faire ce triage. Le lot de l'Égypte, en fait de spiritualisme et d'idées saines sur la divinité, demeurera fort mince. Tout ce que je vois ici m'en donne la certitude. Quoi qu'en disent nos égyptologues enthousiastes, j'aime mieux en croire mes yeux que les traductions fantaisistes des hiéroglyphes où ils trouvent autant de spiritualisme que dans Platon, et autant de belle morale que dans l'Évangile. Il est une heure. Notre thermomètre marque trente-deux









128 ONIAS



ONIAS 129



ZAGAZIG



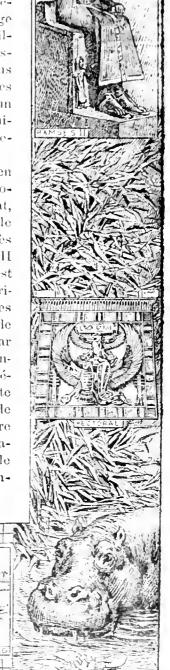
BUBASTE

The state of the s

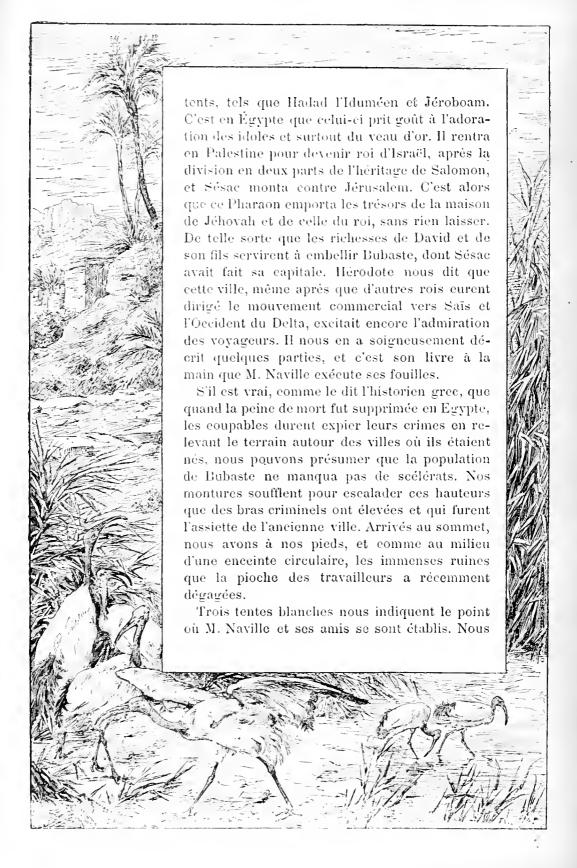
Zagazig, mereredi 7 mars.

Nous sommes ici à deux kilometres des celèbres ruines de Bubaste, où M. Naville dirige actuellement des fouilles intéressantes. Ce vaillant pionnier de la science sait que nous passons, et il a la bonté de nous attendre pour nous faire les honneurs de ses découvertes. Nos ânes sont déjà prêts. L'excellent P. Wellinger, un élève de M. Vigouroux, veut nous conduire luimême aux buttes de Tell-el-Bastah. Là est ensevelie une des vieilles villes de l'Égypte.

Buhaste, Pibéseth de la Bible, Poubaste en copte, tirait son nom de la déesse qu'elle honorait plus spécialement, Bast, à la tête de chat, portant le sistre dans la main droite et l'égide dans la gauche. Sa fondation remonte à une très haute date, et, des la XIXº dynastie, Ramsès II écrivait son nom sur ses monuments. Mais c'est à l'un de ses citoyens, Shesonk, le Sésac de l'Écriture, qu'elle dut sa plus haute prospérité. Les aïeux de celui-ci, Sémites établis aux environs de Bubaste depuis la XXVe dynastie, préparèrent par leur travail, leur intelligence et des alliances princières l'avenement au trône de leur petit-fils. Shésonk était audacieux et vaillant, il réunit l'Égypte entière sous son sceptre. Si la puissance de Salomon l'empêcha de rien entreprendre contre la Palestine, du moins se ménagea-t-il une occasion d'intervenir plus tard dans les affaires de ce pays, en offrant chez lui un asile aux mécon-



132 BUBASTE

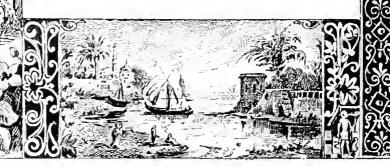




aummunu

pieds, et Hérodote avait raison de dire que, de la ville, on le dominait pleinement. Nous y descendons avec précaution, car les éboulements sont à craindre. Les fouilles sont bien à huit mètres de profondeur.

Deux cents Arabes, des enfants pour la plupart, travaillent ici activement. Les petites filles sont surtout nombreuses. Une dizaine de Bédouins, un bâton à la main, comme on le voit dans la tombe de Tih, surveillent les travailleurs. Ceux-ci, pour s'encourager, ehantent des airs aussi tristes que leurs mines hâves et flétries. Tout est encore dans le pêle-mêle du chaos, et rien ne peut être scientifiquement reconstitué. D'immenses blocs de granit, brisés par quelque effroyable secousse, gisent amoneelés les uns sur les autres. Il semble impossible d'en rapprocher deux ou trois qui s'ajustent convenablement. Cette vaste confusion est pour moi un mystère. Les innombrables et gigantesques fragments de colonnes rappellent les édifices de Karnak, sauf qu'ici tout est de granit. Des statues colossales, probablement celles qui étaient au propylône, sont affreusement morcelées. Bien qu'on n'en retrouve pas toutes les parties, il est facile de voir qu'elles avaient les neuf pieds de haut dont parle Hérodote. Une statue de roi vient d'être découverte sous nos yeux. Il faut la mettre à l'abri avant ce soir, autrement des Arabes superstitieux viendraient cette nuit lui couper le nez ou les oreilles, comme ils ont fait à la déesse elle-même, sans





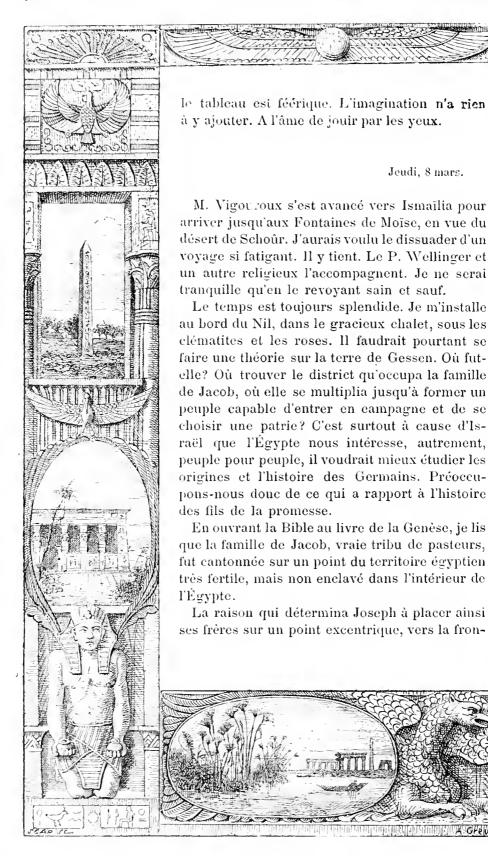
136 LA BARBE



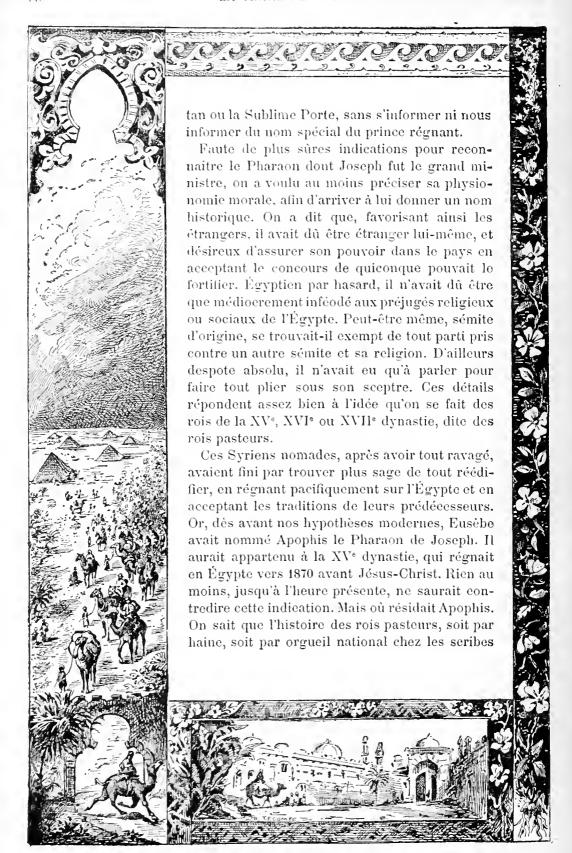
dans ses mosquées. Nous n'en valons pas davantage à ses yeux et nous lui donnons une fausse idée de ce qu'elle peut valoir elle-même. Quand ces gens-là nous auraient vus dix, vingt, einquante, cent, mille, sans barbe, ils comprendraient que ce n'est pas là ce qui fait l'homme. Les Romains, les Grecs, les anciens Égyptiens eux-mêmes n'en portaient pas, comme on peut en juger par leurs statues et leurs momies. Dans la Genèse, nous lisons que Joseph, mandé par Pharaon, commença par se raser. Je pense que la vieille Égypte n'en trouva pas moins que Joseph, Ramsès II, Jules César, Alexandre, étaient des hommes. Ils la dominérent même sans barbe. Au reste, tout en me prenant pour une femme, c'est avec moi que les Arabes comptent touiours.

Les Pères ont un joli kiosque sur la branche du Nil qui va à Tanis. Est-ce celle où Moïse fut exposé? Il y a de grands roseaux le long du fleuve. Au coucher du soleil, des centaines d'Arabes descendent dans ses caux pour se purifier et prier. Les tilles de l'Égypte y viennent aussi remplir leurs cruches. A vrai dire, ni leur beauté ni leur toilette ne rappellent la fille de Pharaon. Cependant, il faut reconnaître que, l'amphore sur la tête ou sur l'épaule, malgré leurs misérables haillons, elles conservent dans leur attitude une grâce parfaite, et dans leur démarche quelque chose de royal. Le ciel est devenu tout de feu derrière les bouquets d'arbres qui sont à l'occident. Au milieu du calme des éléments,









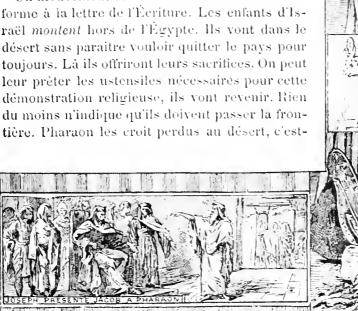


égyptiens, est demeurée enveloppee des plus épaisses ténébres.

Cependant le fait que ce Pharaon marie Joseph, son grand intendant, avec Aseneth, la fille de Poti-Phera, prêtre ou prince de On, semble indiquer que le siège de sa royauté etait dans les environs de On ou Heliopolis. Donc Gessen aurait été entre On et le désert, sur la ligne qui va du Caire à Ismailia, le centre de ce pays se trouvant à Bubaste.

Cette hypothèse demande qu'un point s'offre dans le Wadi-Toumilet pour y reconnaître Ramsès. Ce point pourrait être Tell-Yaoûdeh, que nous avons vu hier. De là les Israélites se seraient repliés vers le nord-est, ramassant leurs familles dans les villes et les campagnes où, sous la verge des chefs de corvées, elles pétrissaient la boue mélée de paille et de roseaux pour les constructions pharaoniennes. Le mouvement de concentration se serait terminé à Succoth près de Pithom, une des villes où les Israélites travaillérent aussi à bâtir des greniers, ou des docks de réserve, pour toute éventualité belliqueuse.

Un mouvement dans ce sens est tout à fait conforme à la lettre de l'Écriture. Les enfants d'Israël montent hors de l'Égypte. Ils vont dans le désert sans paraître vouloir quitter le pays pour

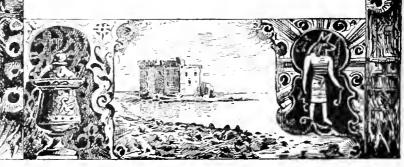


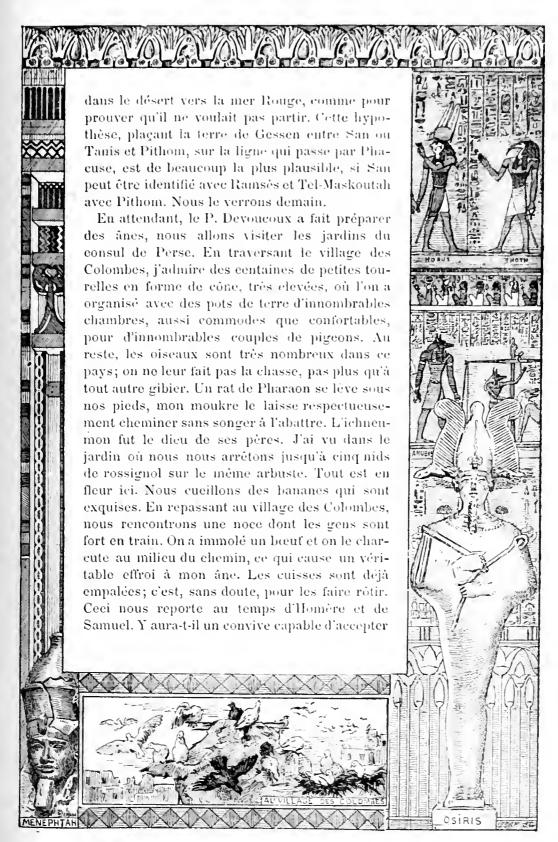
à-dire dans l'espace qui s'étend entre Memphis ou Héliopolis et la mer Rouge.

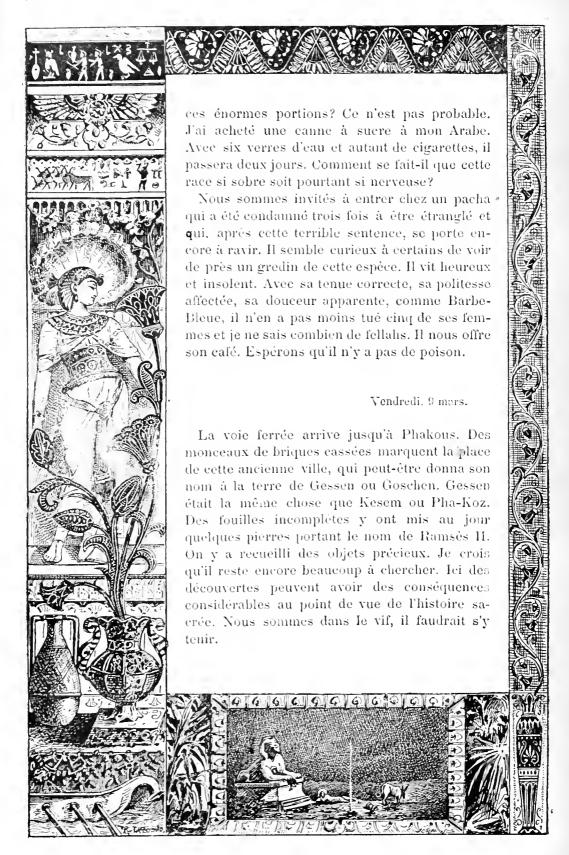
La difficulté de cette hypothèse est que Ramsès, au lieu d'être une ville frontière, propice pour avoir des magasins d'approvisionnement, se serait trouvée en un point trop central. Cette même observation peut aussi être faite à propos du district où Joseph aurait cantonné ses frères. Il leur donna la terre de Gessen pour les séparer des Égyptiens; or, ici même, dès l'époque de leur prise de possession, ils se seraient trouvés à peu près au milieu d'eux, car Héliopolis, Memphis, Bubaste même, existaient déjà. Renonçant donc à cette hypothèse, ne trouverait-on pas une indication plus sûre et deux fois répétée au psaume LVII:

Devant leurs pères, il fit des prodiges, Dans la terre d'Égypte, aux champs de Tanis?

Si les œuvres miraculeuses qui amenèrent le départ à main levée, dit l'Écriture, des enfants d'Israël, eurent lieu à Tanis et dans les environs, pourquoi ne pas placer là le point d'où le peuple commença à se mettre en marche pour ramasser sur sa route tout ce qui était à lui? Il passa par Gessen, en égyptien Kesem ou Pha-Kos, Phacuse des Grees, qui avait donné son nom au district et que nous retrouvons à Tell-Phakous, sur la rive droite de la branche du Nil dite Pelusiaque. De là il arriva à Tel-Maskoutah, l'ancienne Pithom, où, recueillant ses derniers travailleurs opprimés, il acheva sa concentration et s'enfonça





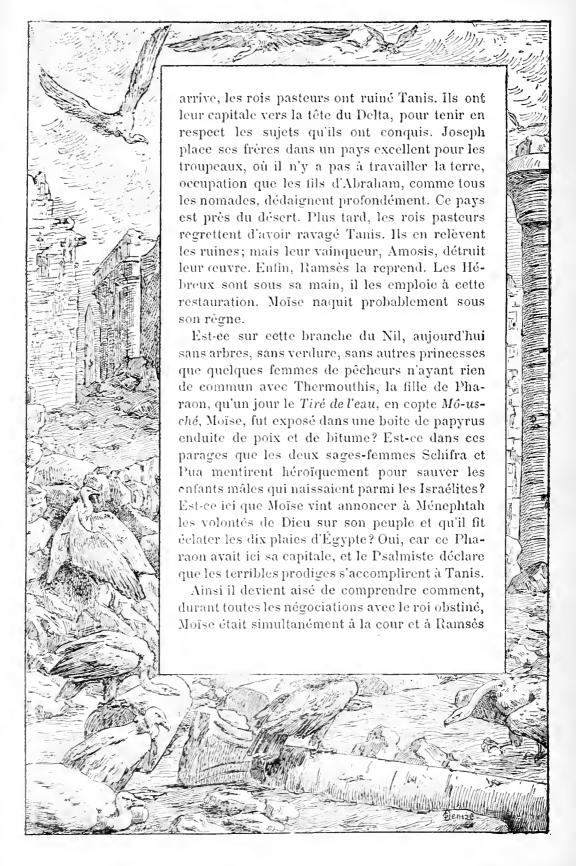


PHAROUS 445



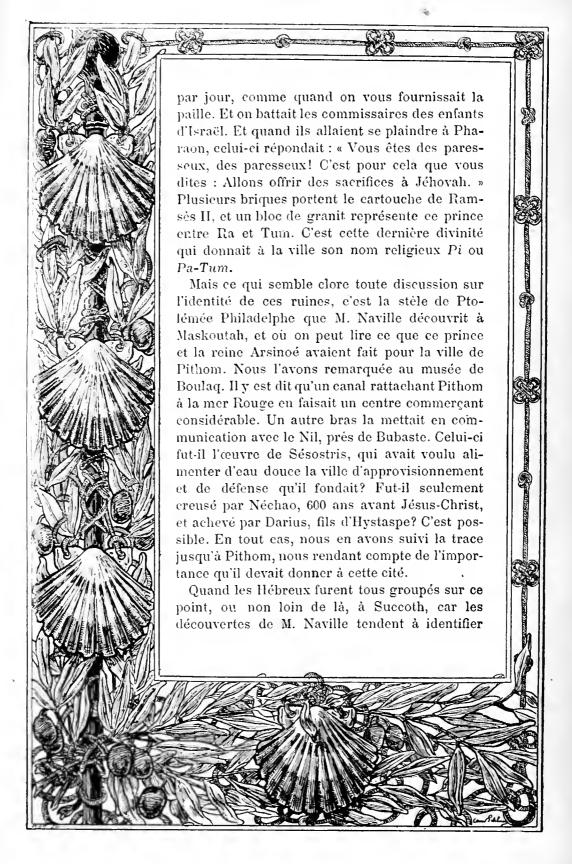








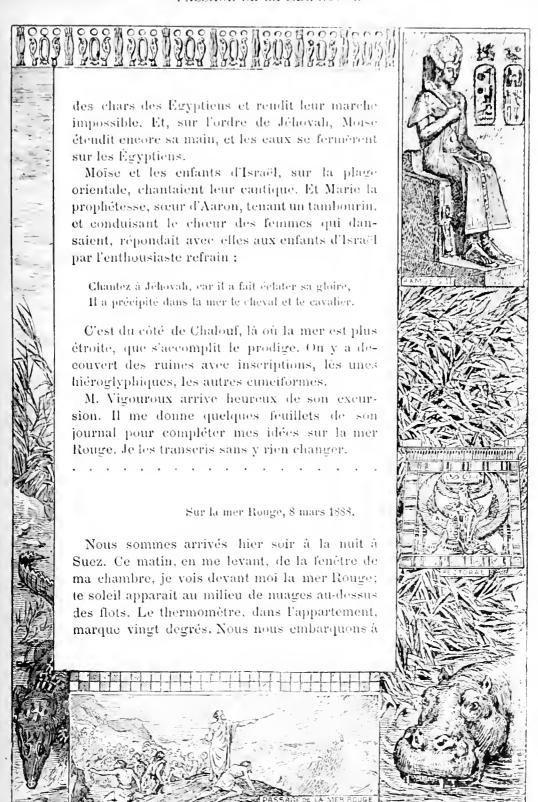
150 PITHOM

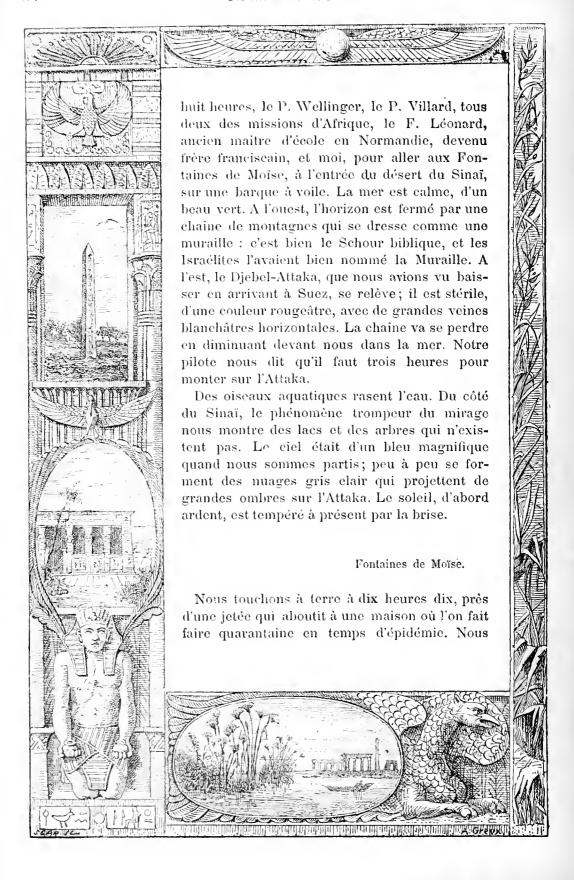


P1THOM (9)











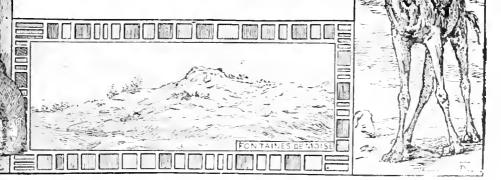


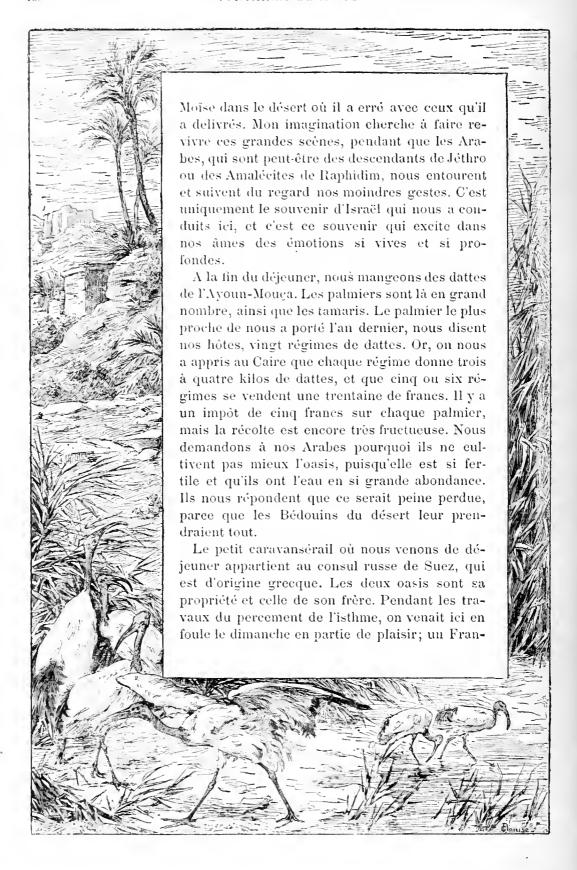
moulius à bras, et c'est avec cela qu'ils ont acheté du blé. »

Toutes les caravanes qui traversent le désert s'arrêtent dans le voisinage d'Ayoun-Mouça, et la tradition, en donnant à ces sources le nom de Fontaines de Moïse, a bien pu marquer exactement un des campements d'Israël quittant la terre de la servitude.

De retour à la plus grande des oasis, les Arabes qui campent en cet endroit nous préparent à déjeuner. Ils allument du feu devant leurs tentes de roseaux, à côté d'un jeune chameau qu'ils nous disent être très doux, et qui broute des rameaux de tamaris. Au milieu du feu ils placent trois cailloux et au dessus un petit vase en métal rempli d'eau, où ils font cuire des œufs à la coque. Puis ils font cuire des côtelettes passées dans une broche de fer: un Arabe les tient à la main au-dessus des charbons retenus par les cailloux. Le frère Léonard nous dit qu'ils font rôtir des moutons entiers d'une manière analogue. Une femme sort d'une tente et vient les aider à faire la cuisine. Elle sale les côtelettes avec du sel ramassé tel quel dans le désert.

Pendant le dejeuner, fait en un lieu où avaient probablement campé les Israélites qui venaient d'être délivrés miraculeusement de la poursuite des Pharaons, je ne puis cesser de penser à ce grand événement qui a eu de si grandes conséquences, non sculement pour le peuple hébreu, mais pour tout le monde chrétien et pour nous, pèlerins, qui recherchons la trace des pas de





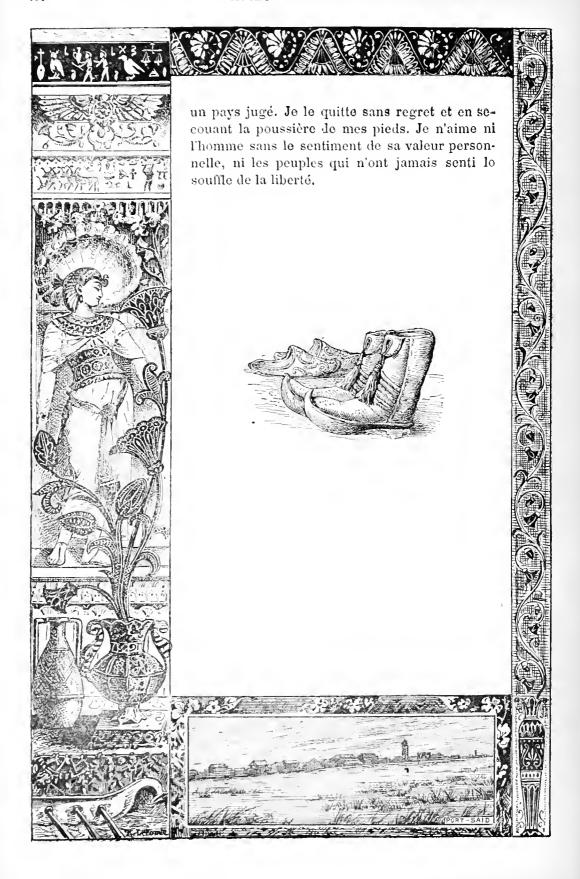
SUEZ * 159





PORT-SAID 161







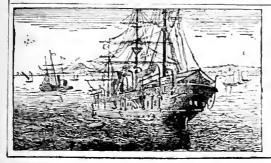


tour tendre et terrible à travers la lutte, puissant comme Dieu, faible comme l'homme. J'ai tressailli sous sa parole, j'ai pleuré devant sa douleur, j'ai incliné ma tête au pied de sa eroix, levé mes bras et ma voix au ciel devant son sépulcre vide. Oui, ce pays est le pays de mon âme. Ne dites pas c'est la terre de l'islam; l'islam l'occupe et la souille, comme la vermine déshonore la relique d'un héros. Cette terre n'est pas à lui, et le jour viendra où, sans tirer le glaive, arme malvenue dans les mains de l'Église, au nom des peuples civilisés, nous lui dirons : « Va-t'en d'iei, c'est notre place. Ne sais-tu pas que ce lieu où tu marches est une terre doublement sainte, la patrie de notre Dieu et la patrie de nos âmes? A nous seuls de la garder pour sa réhabilitation suprême, à toi de la fuir. De ton père il fut dit : Ismaël est un âne saurage, sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui. Ne provoque pas les luttes sanglantes, ton sang est trop pauvre pour en verser encore. Retourne au désert, c'est là ta place, et laisse à la civilisation chrétienne le pays de l'Évangile. »

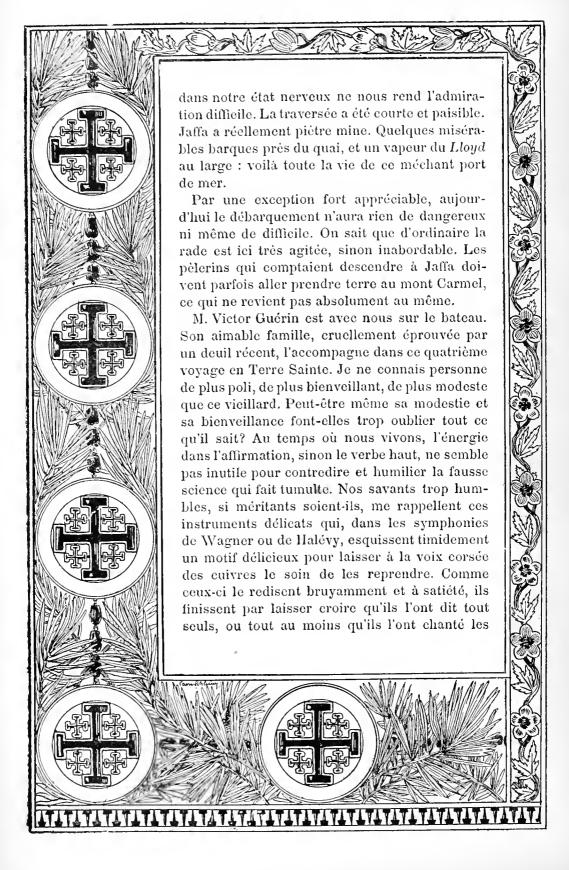
Mais nous voici en rade et presque sous les murs de Jaffa. Cet amalgame de maisons groupées sans symétrie, carrées comme des ailes de fortins, moitié neuves moitié antiques, produisent un effet singulier. Le nom de Belle, Yafô, donné à la ville, lui vient-il des jardins qui l'entourent, ou de la mer qui la baigne? Je ne sais, mais, appliquée à la cité même, l'épithète semblerait une véritable dérision. Rien cependant



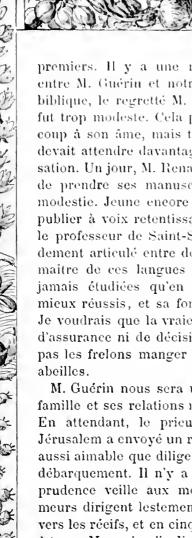








JAFFA



premiers. Il y a une ressemblance frappante entre M. Guérin et notre initiateur à l'exégèse biblique, le regretté M. Le Ilir. Encore un qui fut trop modeste. Cela profita sans doute beaucoup à son âme, mais trop peu à l'Église, qui devait attendre davantage d'une si riche organisation. Un jour, M. Renan, son élève, trouva bon de prendre ses manuscrits, en lui laissant sa modestie. Jeune eneore et inconnu, il se mit à publier à voix retentissante et cadencée ce que le professeur de Saint-Sulpice n'avait que timidement articulé entre deux hoquets. Il parla en maître de ces langues sémitiques qu'il n'avait jamais étudiées qu'en écolier. L'effet fut des mieux réussis, et sa fortune littéraire fut faite. Je voudrais que la vraie science ne manquât ni d'assurance ni de décision, et qu'elle ne laissât pas les frelons manger le miel préparé par les

M. Guérin nous sera utile en Palestine, si sa famille et ses relations ne l'absorbent pas trop. En attendant, le prieur des Dominicains de Jérusalem a envoyé un religieux, le P. Séjourné, aussi aimable que diligent, pour nous faciliter le débarquement. Il n'y a qu'à le laisser faire, sa prudence veille aux moindres détails. Six rameurs dirigent lestement notre chaloupe à travers les récifs, et en cinq minutes, nous sommes à terre. Ma main s'incline vers ce sol sacré pour le toucher, et instinctivement elle se reporte à mes lèvres dans l'attitude du respect. Salut à la terre de Dieu!





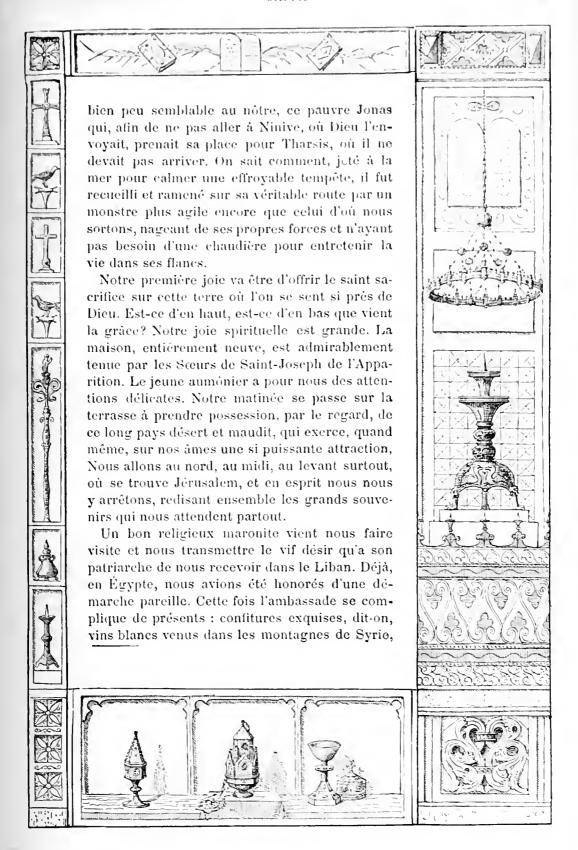
FLEURS ALMIER





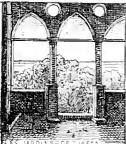
168 JAFFA















où le nom français est eneore tant respecté. Décidément nous sommes des personnages. Je pense bien que c'est à mon ami que ces attentions s'adressent. Il est le père spirituel et le protecteur-né des rares Maronites qui vont à Saint-Sulpice se former à la science et aux vertus sacerdotales.

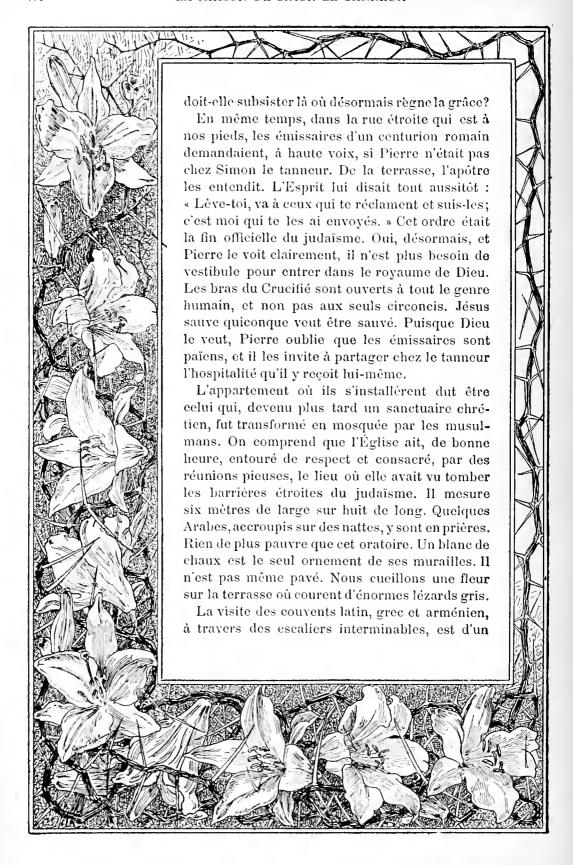
La soirée est consacrée à visiter les souvenirs bibliques de la cité. A travers des rues que nous avons parcourues ce matin, nous arrivons à la petite mosquée dite el-Thabich ou du Bastion. C'est là qu'une très ancienne tradition place la demeure de Simon le corroyeur. Les maisons avoisinantes ont toutes un cachet de haute vétusté. On entre dans celle de Simon par un premier appartement voûté, qui s'ouvre sur un second de même architecture et sur une cour. Dans celle-ei un puits fournit en abondance de l'eau excellente. Il a pu être utilisé jadis par un tanneur. La pierre dure, qui en eirconserit l'orifice, est usée par les cordes qui y glissent dans de séculaires rainures. Un figuier abrite la cour et grimpe sur la terrasse de la maison. C'est là que nous montons, nous aussi, pour juger si le site correspond aux indications des Actes des apôtres.

Il y est dit que la demeure du corroyeur était près de la mer. Le bastion qui donne son nom à la petite mosquée s'appelle lui-même Bordj-el-Bahar, le Bastion de la mer. L'anse ensablée que nous voyons à nos pieds, vers le sud, fut autrefois un petit port. On comprend que le quartier









médiocre intérêt. Chez les Arméniens, nous observons curieusement ces fameuses salles où moururent les pestiférés français, en 1799. Elles sont encombrées par des pèlerins qui font là leur ménage et couchent pêle-mêle. Bonaparte, pour épargner les suprêmes douleurs aux malades enfermés ici et qui allaient tomber aux mains de l'ennemi, les fit-il empoisonner? Quelques historiens l'assurent.

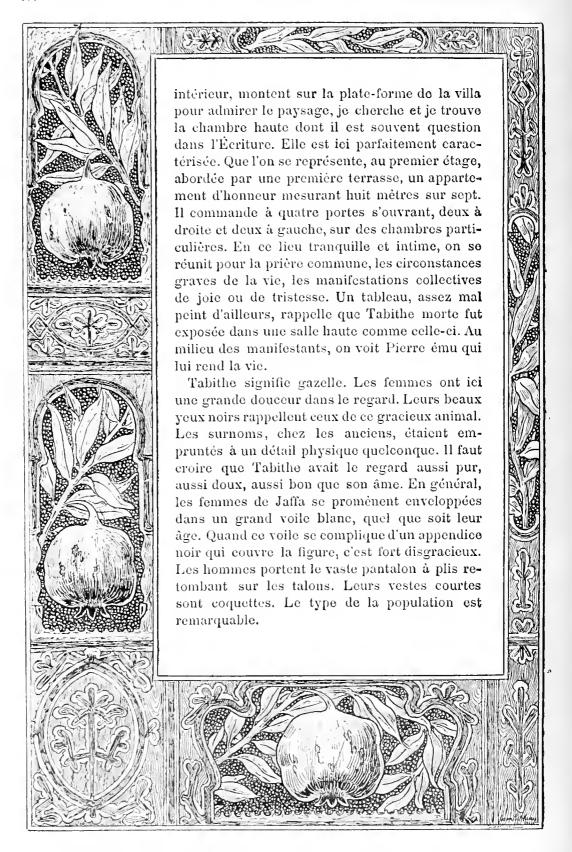
Sans perdre de temps, une voiture nous emporte, à travers des bosquets d'orangers, à la villa d'un archimandrite grec où la tradition croit retrouver le souvenir de Tabithe. La famille qui gère cette propriété nous fait le plus aimable accueil et veut nous être présentée tout entière, depuis le vieil aïeul jusqu'au plus jeune enfant. Après les compliments d'usage, nous traversons un vaste enclos planté d'orangers, de vignes et d'amandiers, pour arriver à la caverne que la tradition vénère comme la sépulture de la charitable Tabithe. Nous y pénétrons aisément. Six fosses sépulcrales, à peu près pareilles, y ont été creusées. Est-ce là le tombeau où fut un jour ensevelie, au milieu de sa famille et de ses serviteurs, cette providence des pauvres que Pierre avait ressuscitée? Ce n'est pas impossible. Glanons sur cette terre, où elles s'étalent radieuses, quelques fleurs pour nos amies de France, Tabithes généreuses, secours des pauvres, mères des orphelins, dont le souvenir nous suit même audelà des mers.

Tandis que mes compagnons, par un escalier





COSTUMES



Enfin, la soirée se passe en agréables conversations avec des prêtres qui viennent nous faire visite. A neuf heures, nous nous retirons dans nos chambres où tout est engageant de confortable et de propreté. La brise de mer nous arrive délicieuse. De la terrasse intérieure, où je me promène, je la respire tout à l'aise. Il y a quelque chose de lugubre dans les longs mugissements des flots pendant la nuit. Je ne crois pas que le monstre, auquel jadis Andromède fut ici exposée, ait jamais eu rien de plus terrible dans la voix. Nous sommes près des rochers où Persée vint la délivrer. Saint Jérôme a mentionné cette légende de la princesse éthiopienne. On nous pardonnera d'aller dormir après y avoir fait allusion.

Lundi, t2 mars.

Je dois noter iei une agréable rencontre. C'est celle de l'abbé Vialet, que j'avais connu à Rome économe de Saint-Louis-des-Français. Il est aujourd'hui ermite à Amouas, l'ancienne Emmaüs-Nicopolis. Il avait commencé par vivre à Saint-Jean du Désert, dans une grotte où il a laissé soixante-dix kilos d'embonpoint. On prétend qu'un homme ne saurait perdre la moitié de son poids sans mourir. Celui-ci a fait ce sacrifice et se porte fort bien. Sous son habit de moine il garde toute l'allure d'un soldat. Son ceil est plein de vie et sa parole ardente. C'est un grand cœur et un vaillant chrétien.









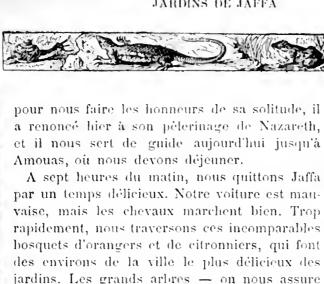


Touché par la grâce, il brisa son épée et se fit prêtre. Cela n'a pas suffi à cette nature loyale et généreuse. Le monde lui a fait pitié, et il est venu ressusciter ici les traditions des Pères du désert. A mon avis, il n'y réussit pas mal. Le général Boulanger, son camarade de promotion à Saint-Cyr, lui écrit de temps à autre : « Que fais-tu done là-bas? Je n'y comprends plus rien. » Le P. Cléophas, — il a pris ce nom en souvenir de l'un des disciples d'Emmaüs, - ne répond pas et consacre sa vie à louer Dieu. A huit heures du soir, il se couche; à minuit, il se lève et chante l'office, faisant à lui seul les deux parties du chœur; à deux heures, il essaye de reprendre le sommeil; à cinq heures, il fait oraison, et la journée se passe entre le travail manuel et la prière. Il vit absolument seul. Un nègre, logé à distance, va à la ville vendre les primeurs de son jardin et acheter le pain de chaque jour. Au reste, comme nourriture, il s'est plus particulièrement voué au cresson, aux caroubes, et aux racines d'herbes sauvages. Les jours de fête, il s'accorde des légumes et de l'huile rance. Le vin ne figure sur sa table que pour recevoir les visiteurs. Il les accueille avec l'entrain et l'ouverture de cœur qui distinguent le soldat français, sous quelque habit qu'on le retrouve. Tout ce qu'il se réserve, en retour de sa gracieuse hospitalité, c'est de plaider énergiquement l'identité de son Emmaüs avec celui de l'Évangile. Autant pour me convaincre sur ce point, - ce qui ne lui sera pas facile, - que



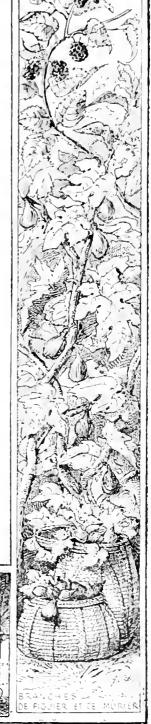






par un temps délicieux. Notre voiture est mauvaise, mais les chevaux marchent bien. Trop rapidement, nous traversons ces incomparables bosquets d'orangers et de citronniers, qui font des environs de la ville le plus délicieux des jardins. Les grands arbres - on nous assure qu'il y en a huit cent mille - plient sous les fruits et les fleurs, car à cette époque de l'année les uns et les autres se touchent sur les branches, eomme si le passé et l'avenir y voulaient vivre ensemble. L'eau est partout dans le sous-sol, et d'innombrables norias la font courir à travers mille rigoles, répandant partout la fraicheur et la fécondité. Il est regrettable que la propriété privée soit de moins en moins sauvegardée à mesure qu'elle s'éloigne de la ville. Avec l'arrosage, ce paradis s'élargirait peu à peu et envahirait toute la plaine de Saron. Mais les bachibouzouks, installés de loin en loin dans leurs petites tours de garde, ne suffisent pas à écarter les maraudeurs. Au troisième kilomètre, les jardins s'arrêtent et font place à des champs ordinaires pas trop mal cultivés.

Une ferme-école juive nous prouve que les idées d'Europe arrivent ici et y prennent pied. Il est d'ailleurs évident que la population est plus laborieuse dans ee district que dans le reste de la

















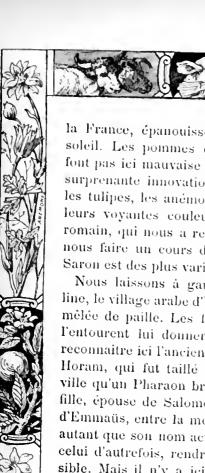
Palestine. La terre, pour y être rouge et sablonneuse, n'en demeure pas moins fertile, et tout est bon à la remuer. Les bœufs sont de petite taille; on les emploie quand même au labour. Parfois, un chameau seul forme tout l'attelage. Le plus détestable est de voir labourer ensemble un âne et un bœuf. L'allure de ces deux bêtes n'étant pas la même, le baudet devient le souffredouleur. Je n'ai jamais mieux compris que maintenant le précepte de Moïse : Tu n'accoupleras pas le bœuf et l'âne pour labourer; et je regrette qu'on ne l'observe plus ici. Le paysan, pour stimuler l'attelage, tient toujours dans sa main le dorban ou bâton armé d'une pointe de fer, dont il est souvent question dans l'Écriture. Rien de plus élémentaire que la charrue. Elle se résume en une forte branche d'arbre recourbée à son extrémité inférieure, et recevant là, dans un trou foré exprès, le manche sur lequel s'appuie le laboureur. Le soc est une simple pointe de fer. Une barre transversale, attachée à l'extrémité supérieure de la charrue, porte de longues et fortes ehevilles, entre lesquelles le bœuf passe le cou, et qui, reliées en dessous par une corde, constituent comme un double collier pour l'attelage.

De grandes haies de cactus bordent la route et délimitent les propriétés. Le coton et le lin poussent dans les sillons. On sait le rôle important qu'avec la laine ces matières textiles ont joué, de tout temps, dans l'histoire du luxe oriental. Des vignes, plantées comme dans le midi de









la France, épanouissent déjà leurs feuilles au soleil. Les pommes de terre, elles-mêmes, ne font pas ici mauvaise figure, tout en restant une surprenante innovation. Partout, sous nos pas, les tulipes, les anémones, les narcisses, étalent leurs voyantes couleurs. Notre aimable prélat romain, qui nous a retrouvés à Jaffa, veut bien nous faire un cours de botanique. La flore de Saron est des plus variées.

Nous laissons à gauche, sur une petite colline, le village arabe d'Yazour. Il est bati en terre mêlée de paille. Les figuiers et les oliviers qui l'entourent lui donnent un joli aspect. Faut-il reconnaître ici l'ancienne Gazer du roi cananéen Horam, qui fut taillé en pièces par Josué? La ville qu'un Pharaon brûla et donna en dot à sa fille, épouse de Salomon? Sa situation vis-à-vis d'Emmaüs, entre la mer et Béthoron inférieure, autant que son nom actuel, rappelant assez bien celui d'autrefois, rendraient l'identification possible. Mais il n'y a ici aucune ruine rappelant une cité reconstruite par Salomon. Quelques pierres taillées, restes d'une ancienne église, attirent seules notre attention, et nous savons d'ailleurs que Gazer a été trouvée un peu plus Ioin, sur cette route, par M. Clermont-Ganneau.

Voici la maréchaussée du pays : deux bachibouzouks, coiffés d'un tarbouch rouge, vêtus de vieilles tuniques, jadis peut-être noires, aujourd'hui de la couleur qu'on voudra, s'avancent vers nous. Ils ont tout l'air de forçats en rupture de ban. Un vieux fusil, un grand sabre, un bon



















coursier, leur suffisent pour paraître assurer la police de la route. Sans nous regarder, ils tournent à gauche et vont s'enfermer dans la tour de garde qui est leur logement officiel. Deux chevaux, dont on a lié les jambes, paissent et hennissent sur le gazon. Ce sont leurs bêtes de rechange, à moins qu'il n'y ait dans la tour un supplément de bachi-bouzouks.

Des femmes vont au marché de Jaffa vendre du lait et du beurre. Sur le sein de quelques-unes s'épanouissent des têtes de poulets, avec leurs crêtes rouges, comme de vivantes et mobiles anémones. Les bonnes bêtes ont été remisées dans ce pli de chemise, que tout paysan se fait un devoir de ménager entre le sein et la ceinture. Faut-il expliquer, par ce détail de la vie réelle, cette expression métaphorique de l'Écriture : Être dans le sein de quelqu'un, pour dire qu'on est de ses amis, de sa famille, de son bien? Pourquoi pas, s'il est acquis que les Orientaux ont toujours, entre leur vêtement et leur poitrine, une sorte de poche où ils abritent ce qu'ils possèdent de plus précieux. Une caravane de chameaux se dirige gravement vers nous. Au fond du tableau se dressent les montagnes de Juda.

Laissant à gauche, avec sa mosquée ombragée de palmiers et de sycomores, Beith-Dedjan, peutêtre l'ancienne maison de Dagon, où les Philistins avaient érigé un temple à leur dieu-poisson, nous suivons la route qui va directement à Ramleh. Elle est convenablement réparée, et nous marchons vite. Lydda, où Pierre guérit







Enée le paralytique, élève à notre gauche son blane minaret au-dessus de ses jardins et parmi les palmiers. Le paysage est franchement oriental. Lydda fut appelée, sous Adrien, Diospolis, la ville de Jupiter, mais le christianisme effaça ce souvenir païen et lui rendit son nom biblique. Elle a joué un rôle au point de vue religieux et militaire durant les Croisades. Le culte de saint Georges, sur son beau coursier, terrassant le dragon et délivrant une jeune fille, fut particulièrement cher aux chevaliers du moyen âge. C'est à Lydda, disait-on, que ce saint était né et qu'il avait son tombeau. Un bois d'oliviers que nous traversons est plein de souvenirs historiques. Bonaparte y a campé, et Colbert les avait fait planter, ignorant peut-être qu'avant lui un autre intendant du grand roi, Baal-Hanan, ministre de David, avait eu là ses occupations prin cipales. Après la cinquième tour de garde, nous sommes à Ramleh.

Ramlch veut dire le sable. Le nom est bien donné. La plaine devient ici très sablonneuse. En allant du nord au sud, Saron se terminait à peu près vers le point où nous sommes, et Séphéla commençait, se déroulant jusqu'à Azot et Gaza. Tandis qu'on laisse nos chevaux respirer un moment, nous allons voir, au couvent des Franciscains, la maison dite de Joseph d'Arimathie et l'atelier de Nicodème. Rien de tout cela n'est historiquement fondé. Ramleh a une origine toute musulmane, et ce que l'on nous y montre n'est pas plus vieux que les Croisades. Le pre-













182 RAMLEH

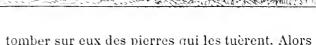












tomber sur eux des pierres qui les tuèrent. Alors Josué parla à l'Éternel et dit :

Soleil, à Gabaon arrête! Et toi, tune, sur la vallée d'Aïalon Et te soleit s'arrêta et la tune aussi, Jusqu'à ce que la nation cût mis en pièces ses ennemis.

Le massacre fut épouvantable. Josué ayant fait saisir dans la eaverne de Makkéda, où ils s'étaient cachés, les cinq rois amorrhéens, les égorgea de sa propre main. Il fit pendre leurs cadavres aux arbres de la route tout un jour. On ne les descendit qu'à la nuit pour les jeter, pêle-mêle, dans la eaverne même où les malheureux avaient été surpris. La porte en fut obstruée par des rochers que l'on y roula. Leurs squelettes y sont peut-être encore.

Nous approchons des montagnes de Juda. El-Athroun, une ancienne forteresse, en marque les premiers contreforts. Ces restes de tour, que nous voyons au sommet de la colline, et les murs qui protégeaient la citadelle sont de l'époque des Croisades, aussi bien que les ruines d'une vieille église eachée sous les ronces. De vastes salles ogivales ont été transformées en une série d'habitations misérables, où des familles arabes sont logées. Le rapport fortuit entre El-Athroun et le mot latin latro a peut être donné naissance à la légende qui place ici la patrie du Bon Larron. Dans ces questions-là, nos braves pères les Croisés n'y regardaient pas de si près, et un mot, fût-il latin, dans un pays





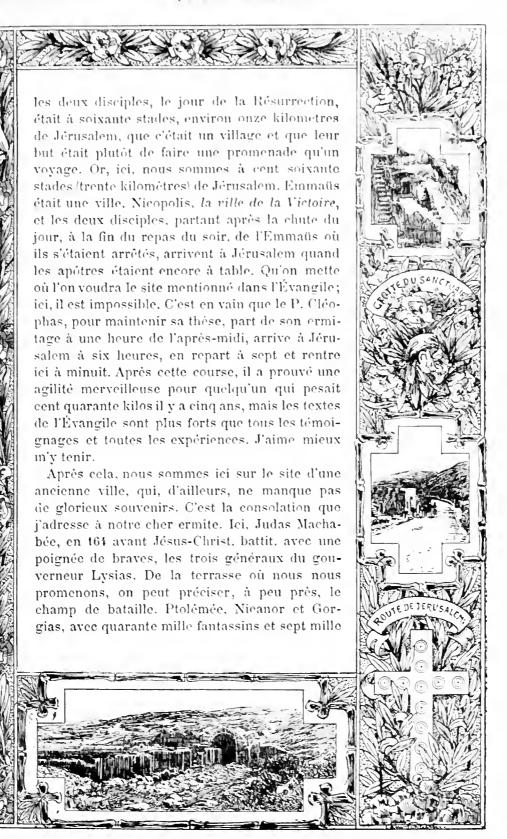
où il devait être araméen ou arabe, leur semblait aussi concluant que la plus scientifique des démonstrations. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à ces sommets couronnés de ruines se rattachent les souvenirs d'un brigand célèbre, mais qui ne fut pas celui de l'Évangile.

Joséphe nous a conservé l'histoire d'Athronge, ee berger audacieux qui, exploitant courageusement sa force physique, et appuyé par quatre frères aussi vaillants que lui, se transforma en roi des montagnes à la fin du règne d'Hérode. C'est ici qu'il avait son quartier général. Juifs et Romains devaient subir ses exactions et ses violenees. Un jour, ses soldats osèrent s'en prendre à un convoi de vivres et d'armes qui passait à Emmaüs, en allant ravitailler une légion romaine. Le centurion Arius et quarante de ses meilleurs soldats furent tués. Les autres n'échapperent à la mort que parce que Gratus vint à leur secours. Or, il n'était pas dans les traditions impériales de laisser impunément massacrer des légionnaires. Varus accourut pour les venger, mettant tout à feu et à sang sur son passage. Les habitants d'Emmaüs s'enfuirent à son approche, mais leur ville n'en fut pas moins incendiée. Ainsi fut punie l'audace d'Athronge et de ses partisans. Les gens du pays n'en perdirent pas le souvenir et attachérent peut-être le nom du brigand aux ruines qu'il avait provoquées. Il n'est pas douteux que Athrong et El-Athroun se ressemblent fort. La ville fut rebâtie, mais transportée vers le nord. C'est là que, contournant les restes d'un

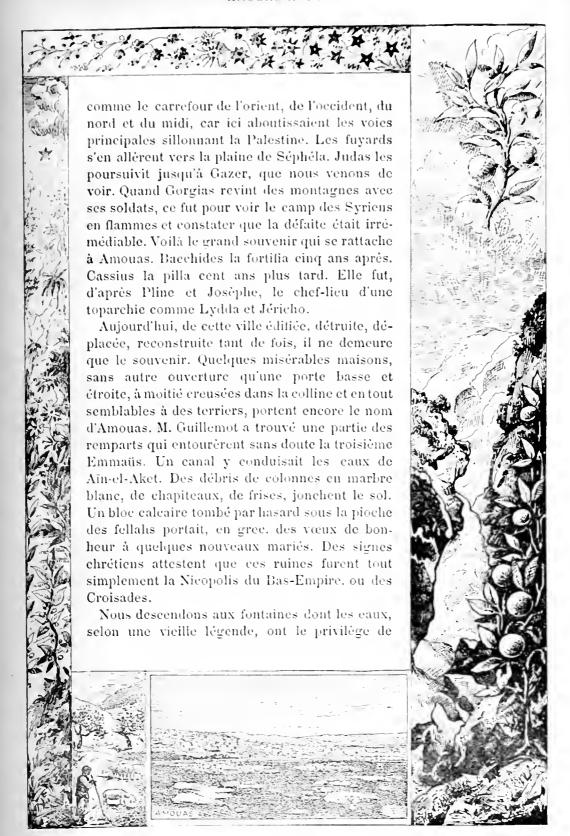












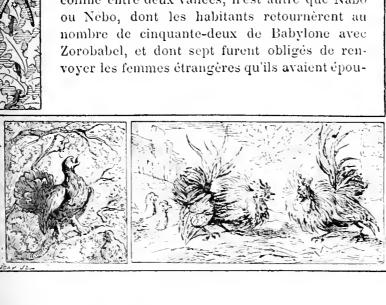




montant dans sa partie la plus ancienne au sixième siècle, ne peut d'ailleurs ni ne veut rendre un témoignage autorisé dans le debat du P. Cléophas.

Embrassons fraternellement notre hôte et partons. J'ai peine à le voir rester seul. Il agite son mouchoir aussi longtemps que son œil peut nous suivre. Bientôt nous disparaissons dans les montagnes de Juda. Ce terrain pierreux et sillonné de ravins, que nous abordons, ressemble tout à fait à celui de la Provence, et des côtes méditerranéennes aux environs de Narbonne. A notre gauche, derrière les sommets et sur une hauteur, est le village d'Aïalon. Il commande à la vallée fameuse dont nous avons déjà parlé. Les restes d'un vieux château et une vingtaine de maisons marquent sa place. Chacune d'elles a son silo. De nombreuses grottes funéraires ont été ereusées dans la montagne. Elles servent aujourd'hui d'étable aux troupeaux.

Un peu plus loin, au nord, est Beit-Nouba, que quelques-uns identifient avec l'ancienne Nobé où David, fuyant la colère du roi, s'arrêta pour demander au grand prêtre Achimèlec un glaive et du pain. Nous verrons qu'il faut chercher ailleurs la ville sacerdotale si cruellement traitée par Saül. Peut-être ee village, mal bâti sur sa colline entre deux vallées, n'est autre que Nabo ou Nèbo, dont les habitants retournèrent au nombre de cinquante-deux de Babylone avec Zorobabel, et dont sept furent obligés de renvoyer les femmes étrangères qu'ils avaient épou-







religieux. Mais la crypte qui est au-dessous rend cette opinion peu probable. Quelques restes de peintures rurales, encore visibles çà et là, nous reportent au douzième siècle. L'édifice fut dédie sous le tifre de Saint-Jérémie. Pourquoi voulut-on honorer ici le souvenir de ce prophète? Il ne serait pas aisé de le dire, à moins que l'on n'ait pris ce lieu pour Anathoth, sa patrie. De telles erreurs étaient faciles en ce temps-là.

Communément on admet aujourd'hui que

Communément on admet aujourd'hui que Kiriet-el-Anab, la Ville des raisins, doit être identifié avec Kiriet-Iearim, la Ville des forêts, très connue dans l'histoire du peuple de Dieu. L'inspection des terrains environnants ne semble pas légitimer ce changement de noms, car il y a encore ici plus de forêts que de vignes, ou mieux il n'y a plus beaucoup ni des unes ni des autres. Mais on sait que rien n'est plus capricieux que ces substitutions de noms dans l'histoire d'un pays. Ici done arriva un jour l'Arche de Jéhovah, qu'on était allé prendre à Bethsames, au bout de l'Ouady-Gourab, qui se trouve un peu plus au sud. C'est dans la maison d'Abinadab, sur la colline, qu'on la conduisit, et qu'on la fit garder par Éléazar. Le château, El-Bordj, bâti sur le roc, correspond peut-être à cette maison du vertueux Israélite. Là aurait donc habité Celui qui, résidant entre les chérubins au-dessus de l'Arche, s'était montré si redoutable aux Philistins et même aux Bethsamites. Ironie du sort et des événements, à l'honnête Abinadab a succédé la famille d'Abou-Goch, le brigand corrigé par





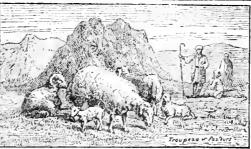


le bagne. Comme les jours, les hommes se succèdent et ne se ressemblent pas.

De Kiriet-Icarim, et à peu près par la route que nous allons suivre, se déroula vers Jérusalem cette procession de trente mille hommes, l'élite de la nation, qui emmenait triomphalement, sur un char neuf l'Arche d'alliance, tandis que David et toute la maison d'Israël précédaient Jéhovah au son des harpes, des luths, des tambours, des sistres et des cymbales. On sait comment la mort foudroyante d'Oza, un des deux fils d'Abinadab, arrêta le cortège et amena l'arche à Gath, chez Obédédom, jusqu'à ce que David, revenu de sa frayeur, et dansant de toutes ses forces, ceint d'un éphod de lin, la conduisit enfin au son des trompettes à Jérusalem, sous la tente qu'il avait dressée pour la recevoir. Nous aurions nous-même besoin, sinon de danser, comme le roi prophète, au moins de marcher un peu. Le soleil baisse et l'atmosphère s'est tout à coup refroidie. Il faut nous envelopper dans nos manteaux.

Si les pressentiments ou les intuitions étaient pour quelque chose dans les questions de topologie, en regardant le village qui couronne un pie conique à notre droite, je dirais : « Voilà Modin! » Il me semble tout indiqué que, dans ce nid d'aigles, les Machabées aient pu fourbir leurs armes et exciter leurs courages pour les guerres de l'indépendance. Nous ouvrons nos guides. Ce bourg, qui domine la contrée et que l'on voit de partout, se nomme Souba. Justement la tradition



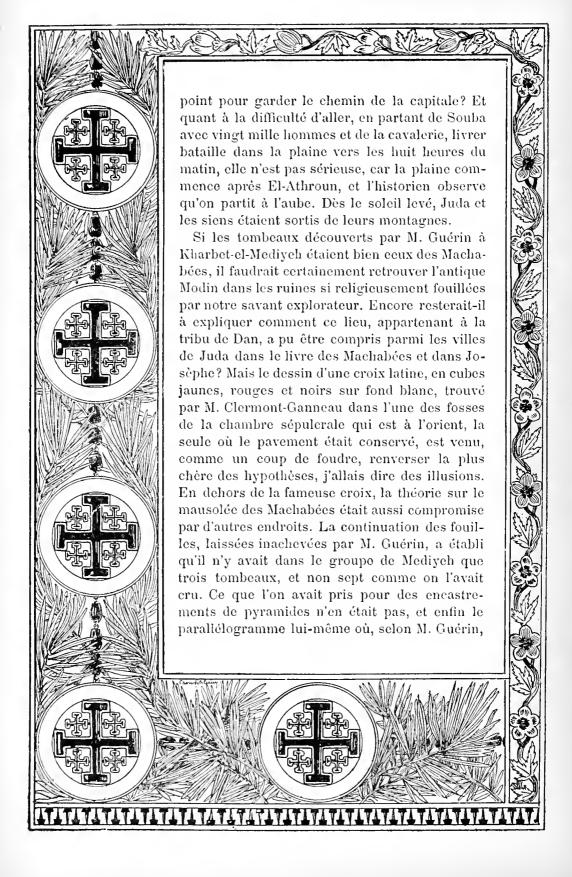




SOUBA 195



196 MODIN













stupéfaite, poignarde le misérable renégat. Puis, se retournant vers l'officier d'Antiochus, il le tue encore, et l'autel il le renverse. Brandissant alors son glaive ensanglanté, l'héroïque centenaire crie par la ville : « Que celui qui veut observer la loi et garder l'alliance du Seigneur se lève et me suive! » Et il s'en va dans les montagnes, où ses fils, luttant comme des lions, priant comme des saints, organisent les guerres de l'indépendance et le salut de la patrie. Mais la moindre pierre touchée par ces héros a plus de prix pour moi que la masse monstrueuse des pyramides. Devant ces braves on est fier d'être homme; devant Chéops, Tih et leurs valets, on en est humilié.

A travers ees digressions historiques nous parcourons un pays assez agréablement accidenté. Mais cette terre cultivée en terrasses, comme elle dut l'être partout aux beaux jours d'Israël; un pont, phénomène rare en Palestine; un café arabe, c'est plus commun sur les routes fréquentées; le village de Beit-Nakoub, la fertile vallée de Aïn-Nâa, un autre pont, Deïr-el-Benat, le Couvent des jeunes filles et Kastoul, château fort ruiné, bâtis tous deux au temps des Croisades, nous laissent successivement indifférents. Nous sommes tout à la discussion de Modin après celle d'Emmaüs. Quel vent de controverse souffle done sur nous? Sans qu'il en soit besoin, Ain-Karim à droite et Nébi-Samouil à gauche, deux nouvelles apparitions de villages, risquent de l'entretenir, sans parler de Kolonieh à nos pieds qui va nous ramener à Emmaüs. Voyons, un



AIN-KARIM 19





peu de modération, et circonscrivons le champ de bataille.

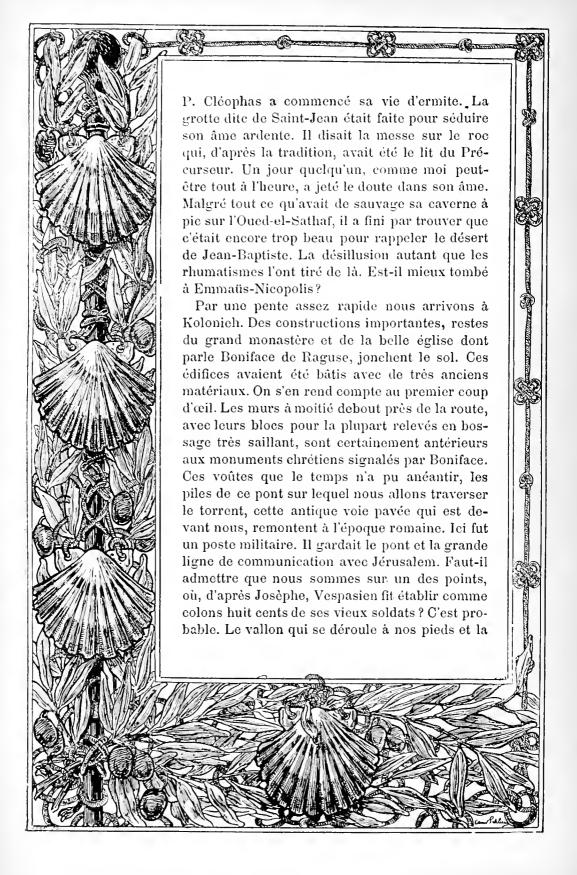
Laissons Nébi-Samouil à plus tard et parlons de Saint-Jean du désert, Ain-Karim, où nous ne reviendrons pas. J'ai dit dans ma Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ que c'était peut-être ici la ville de Juda, où Marie vint visiter sa cousine et où naqait Jean-Baptiste. Je reconnais que rien de sérieux n'appuie cette hypothèse, pas plus que celles en faveur de Machérus, d'Hébron ou de Jutha. Une fort belle mosaïque, découverte à trois mêtres au-dessous du niveau de l'église actuelle d'Aîn-Karim, prouve qu'il y a eu là précédemment un sanctuaire en l'honneur de martyrs inconnus, mais non de Jean-Baptiste. Pourquoi demander à la tradition du douzième siècle ce que l'Évangile n'a pas dit? Est-il sage de supposer que le vénérable guide de l'Igoumène russe en a su plus long que saint Luc? Celui-ci se contentant de dire : « Marie s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda », n'a pas voulu mettre un nom là où ses notes n'en avaient pas, et il nous a laissés dans l'incertitude comme il y était lui-même. Il n'a pas marqué davantage le désert où vécut le jeune fils de Zacharie. Évidenment il n'était pas au lieu même où se trouvait la ville de son père, ear communément les villes ne sont pas dans les déserts. A ce point de vue il ne faudrait pas s'offusquer de trouver Aïn-Karim heureusement située dans la verdure, au flanc de la montagne. Un peu plus loin il y a le désert, où notre cher





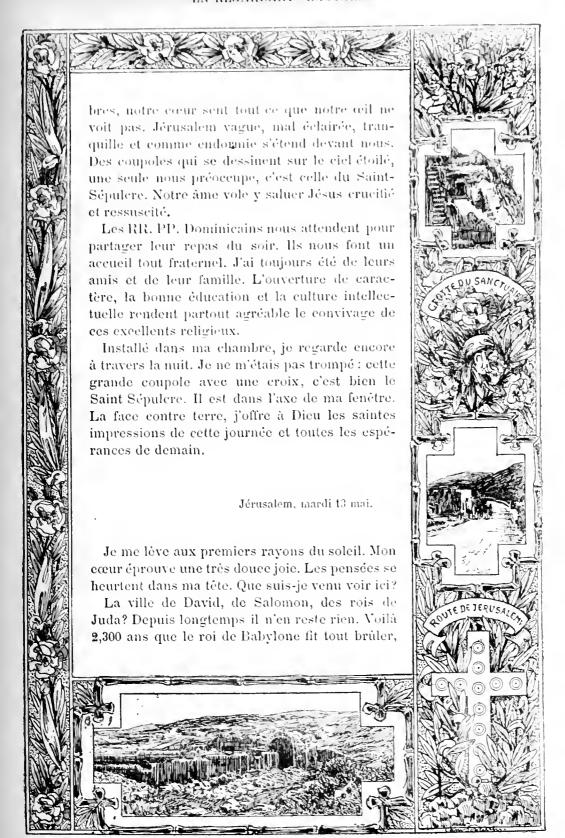


200













temple, palais, maisons des simples bourgeois. Les murs furent complètement rasés.

Le temple de Zorobabel et l'enceinte de Néhémie? Les forteresses édifiées, détruites et rebâties par des conquérants syriens, les Machabées ou les Romains du temps de Pompée? La Jérusalem d'Hérode le Grand, qui fut celle de Notre-Seigneur et que j'ai décrite ailleurs d'après Josephe, avec les développements d'Agrippa, ses murs de trente-trois stades de circuit, la forêt de tours qui les hérissaient, son temple restauré, ses édifices publics embellis, sa prospérité matérielle complète? Mais, depuis dix-huit siècles, Titus a renversé tout cela, le feu a consumé le temple; et si, de la cité, il resta trois tours : Phasaël, Hippicos et Mariamne, pour abriter les vétérans qui montaient la garde sur des ruines, Adrien, un siècle après, se chargea de les raser définitivement. Il fit passer la charrue sur l'enceinte sacrée et mit à la place de Jérusalem Ælia-Capitolina, une nouvelle ville, un nouveau nom, une nouvelle population. Nul juif ne put y entrer sans s'exposer à être puni de mort. La partie méridionale de l'antique Sion, où les grands rois avaient eu leurs palais et leur sépulture, en fut exclue et devint un champ désolé. Les noms de l'empereur et du grand dieu de l'empire s'unirent pour désigner désormais la cité de Jéhovah et de David.

Est-ce au moins la Jérusalem de Constantin que nous allons trouver ici? La ville où Hélène fit chercher la vraie Croix, nettoya l'aire du

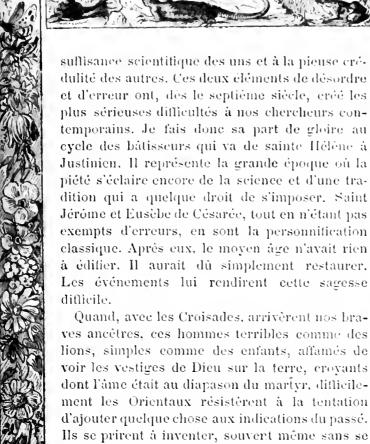












suffisance scientifique des uns et à la pieuse crédulité des autres. Ces deux éléments de désordre et d'erreur ont, des le septième siècle, créé les plus sérieuses difficultés à nos chercheurs contemporains. Je fais donc sa part de gloire au cycle des bâtisseurs qui va de sainte Hélène à Justinien. Il représente la grande époque où la piété s'éclaire encore de la science et d'une tradition qui a quelque droit de s'imposer. Saint Jérôme et Eusèbe de Césarée, tout en n'étant pas exempts d'erreurs, en sont la personnification classique. Après eux, le moyen âge n'avait rien à édifier. Il aurait dû simplement restaurer. Les événements lui rendirent cette sagesse

ves ancêtres, ces hommes terribles comme des lions, simples comme des enfants, affamés de voir les vestiges de Dieu sur la terre, croyants dont l'âme était au diapason du martyr, difficilement les Orientaux résistèrent à la tentation d'ajouter quelque chose aux indications du passé. Ils se prirent à inventer, souvert même sans se préoccuper des données scripturaires les plus élémentaires, peut-être même avec une partielle bonne foi. Une foule d'incidents, choisis surtout dans les seènes émouvantes de la Passion, parurent plus spécialement dignes d'être honorés. On imagina les lieux où ils s'étaient produits. Les Croisés luttèrent alors d'ardeur avec Constantin et Justinien, leurs femmes avec llélène et Eudoxie pour édifier de nouveaux sanctuaires.



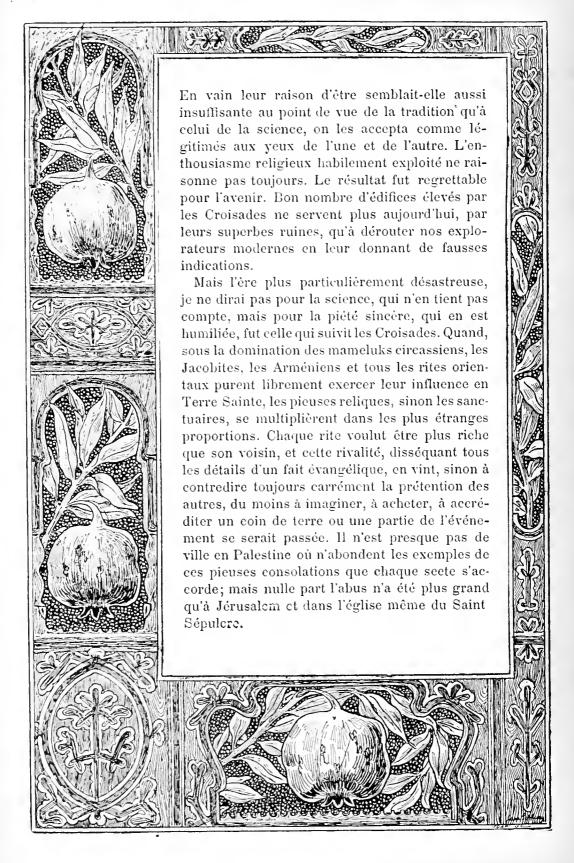












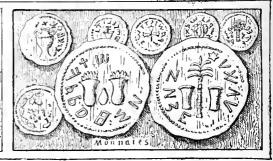




Galilée, chemin que le Maitre et les disciples ont suivi plus d'une fois. Par cette route encore, Paul s'en alla plein de haine et de menaces contre les chrétiens, qu'il voulait poursuivre et exterminer jusqu'à Damas. Par elle il revint, doux et humble comme un néophyte, pour s'entretenir avec Pierre, passant, non sans être ému, devant ce champ où il avait vu lapider Étienne, le prédicateur dont il allait continuer le rôle et faire prévaloir les idées.

A mesure qu'on approche du rempart, le chemin s'encaisse rapidement. Il devait autrefois être plus bas encore, si nous en jugeons par les traces d'une ancienne porte depuis longtemps fermée, mais dont la partie supérieure demeure visible dans la muraille. Un petit marché de bestiaux est installé sur la hauteur, à notre gauche. On peut y suivre, à travers des cris et des gestes fort démonstratifs, la perpétuelle tactique des vendeurs et des acheteurs, dénoncée au livre des Proverbes. Aujourd'hui comme autrefois, les uns font valoir leur marchandise, tandis que les autres crient : « Mauvais! mauvais! » mais, quand l'affaire est faite, ceux-ci se réjouissent aux dépens de ceux-là. A notre droite une citerne est fort entourée. Des Arabes, hommes et femmes, viennent y remplir leurs outres en peau de bouc. Deux bachi-bouzoueks nonchalamment assis eausent avec les passants, les exploitent à l'oceasion, et sont censés monter la garde. C'est à travers des chameaux chargés de bois, des ânes portant des pierres et des conducteurs en hail-



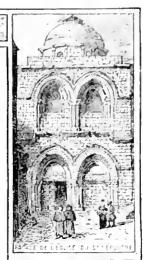


lons que nous faisons notre entrée triomphale dans la cité sainte.

Sitôt qu'en a franchi la porte de Damas, on se trouve sur une sorte de rond-point que je n'oserai pas appeler une place, mais qui en tient lieu. Trois rues, dont deux principales, y prennent naissance ou y débouchent. Quelques cafés malpropres, des chevaux tout sellés, des dromadaires au repos, des Arabes jouant aux échees ou conversant très intimement avec leurs narguilehs dégoùtants, y constituent une sorte de campement en permanence.

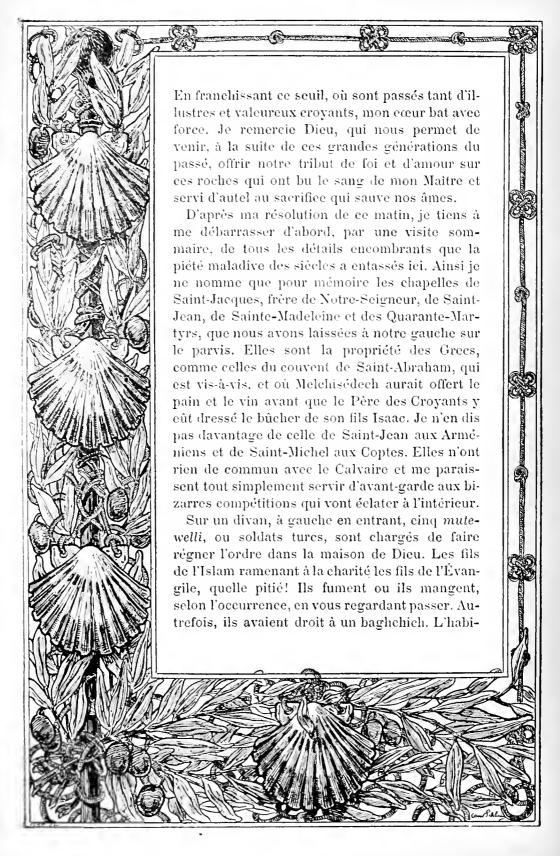
Nous prenons la rue qui est à droite, dite de Bàb-el-Amoud par les Arabes et de Damas par les Européens, et nous nous engageons dans la demi-obscurité d'un bazar fort mélangé. Puis nous tournons encore à droite, et, en longeant d'une part le couvent grec de Saint-Abraham, où des fouilles amèneront peut-être d'utiles découvertes, et de l'autre le Moristan, ancienne maison des chevaliers de Saint-Jean, nous arrivons au parvis sur lequel s'ouvre l'église du Saint-Sépulere.

Des vendeurs d'objets pieux, crucifix, chapelets, statuettes, portraits de saints et surtout du czar de toutes les Russies, encombrent la petite place, assez convenablement pavée. Le dallage repose sur une crypte dont les arceaux remontent à une haute antiquité. La façade, mal conque dès l'origine, inachevée, embrouillée, malgré des détails d'architecture très soignés, prélude dignement à l'incohérence du reste de l'édifice.





212 L'ENTRÉE











crois que nous nous trouvons au niveau de la ville ancienne et de ses alentours, le saint Sépulcre, aussi bien que le Calvaire, etant jadis sur une éminence. Sauf le rapprochement violent qui semble associer ici les voleurs et les rois, je suis heureux qu'à côté de l'autel du Lon Larron on en ait consacré un à Hélène, cette sainte reine qui donna Constantin à l'Église et dota la Palestine de ses plus glorieux monuments. Trois mètres environ plus bas est la chapelle de l'Invention de la vraie Croix, aux Latins. C'est une ancienne citerne que l'on a dû recreuser pour y établir un sanctuaire. Comme la précédente, elle est dans un délabrement complet.

Remontés dans l'église du Saint-Sépulcre, nous poursuivons notre inspection par la chapelle du Partage des vêtements et celle de Saint-Longin. le soldat qui entr'ouvrit le côté de Jésus déjà mort. On croit que, repentant de son crime, il serait venu ici, dans une grotte, faire pénitence, comme s'il n'avait pas obéi à un bon s'entiment en voulant, par un coup de lance, hâter ou constater la mort de Jésus, lui épargnant ainsi l'injure suprême du brisement des membres. Tout cela été inventé, comme on le voit, par des esprits peu réfléchis.

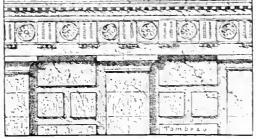
Couronnant la série de leurs imaginations fantaisistes, ces pauvres Grecs honorent ici même la prison de Jésus-Christ, comme s'il avait fallu enfermer et mettre en lieu sûr, tandis qu'on creusait le trou de la croix, l'Agneau qui se laissait conduire à l'immolation, le Martyr















personnage qui est derrière elle. Ainsi expliquet-on qu'elle l'ait pris pour le jardinier. Quand Jésus, s'étant rapproché, se donne à connaître, elle-même, sans quitter le tombeau, se trouve à ses pieds. Voilà le récit évangélique. Ah! qu'il faudrait faire entendre aux âmes pieuses, trop avides de surprendre partout palpables et visibles les vestiges du Maitre, ce noli me tangere qu'il adressa ici à Madeleine. Ne cherchez pas tant à le toucher de vos mains qu'à le voir des yeux de votre âme, et que le me prétentieux, téméraire, fatal, ne vienne pas à tout instant diriger, troubler, compromettre vos plus saintes émotions. Bientôt peut-être sonnera l'heure où l'influence de la papauté s'exercera plus efficace sur cet Orient que le catholicisme envaluit peu à peu. Un grand pape, — pourquoi ne serait-ce pas Léon XIII? — donnera alors, comme mot d'ordre à tous les siens, le noti me tangere, en leur prescrivant de laisser aux schismatiques le monopole des hic ridicules et des puériles traditions. En attendant, puisque nous avons ici la place traditionnelle du saint Sépulcre et du Calvaire. contentons-nous d'en défendre énergiquement l'authenticité. Nous sommes soutenus par le témoignage des siècles, les indications autorisées de l'archéologie, et les arguments de l'exégése biblique et de l'histoire. A genoux d'abord, et baisons une terre sacrée!

A genoux d'abord, et baisons une terre sacrée! Nous sommes sous la coupole du Saint-Sépulere. N'y aurait-il ici que le souvenir des croyants qui ont prié et pleuré sur ces dalles, il suffirait à









centre du monde. Le véritable centre n'est pas autre chose que le tombeau de mon Maitre. De lui est partie la vie; autour de lui, elle s'agite; à lui, elle reviendra comme à son principe; en lui, elle s'épanouira comme dans son terme.

J'éprouverais une douce satisfaction à me représenter, sur les lieux tels que nous les voyons, les diverses scènes du crucifiement, de la sépulture et de la résurrection de Jésus. Au premier coup d'œil cela semble malaisé, et les difficultés topographiques qui surgissent prouvent au moins que le site n'a pas été choisi à plaisir. Si, ignorant la place véritable du Calvaire, les chrétiens avaient voulu en inventer une, il leur etait facile de la trouver partout ailleurs plus favorable qu'ici. Tout à l'heure, prèsdu couvent de Saint-Etienne, des Anglais déclaraient qu'ils comprendraient mieux le Calvaire sur l'élévation d'où ils nous parlaient que sous la conpole où nous sommes. C'est évident, et les belles excavations de rocher n'y manqueraient pas pour constituer un sépulcre en harmonie avec les grandes scènes de la résurrection. Mais, et c'est là un argument qu'il ne faut pas négliger, plus la topographie du Calvaire et du Sépulcre semble étrange, et plus elle est certaine. L'antique tradition est d'autant plus forte qu'elle nous a transmis, non pas ce qui aurait semblé le plus plausible, mais ce qui était le plus vrai.

J'ai dit qu'elle peut se défendre de tous points. En effet, la grande objection soulevée depuis un demi-siècle contre l'authenticité du saint Sépul-



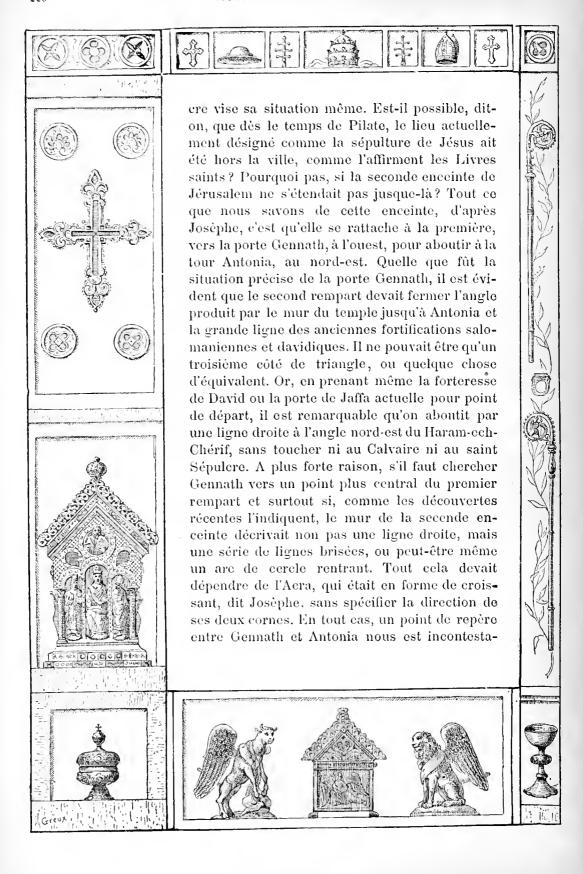


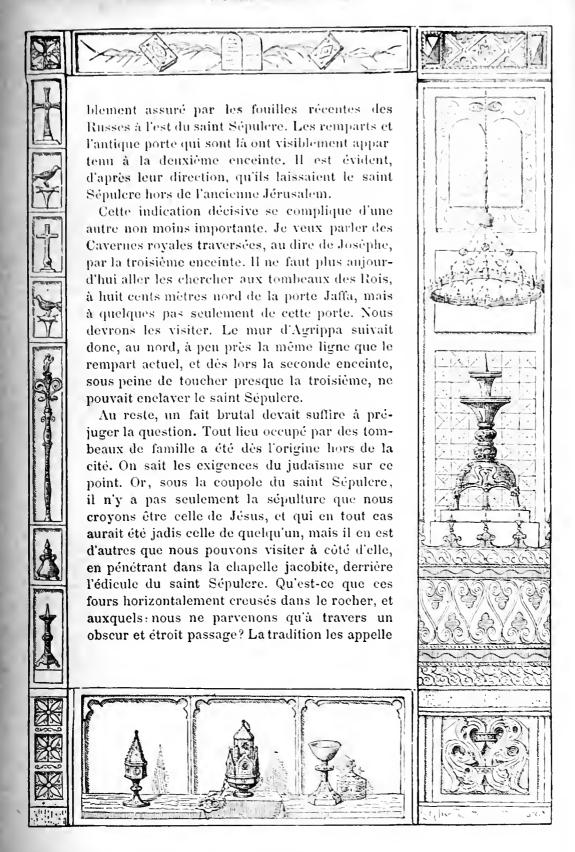




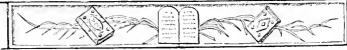












les tombeaux de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. Je n'ai pas à discuter ici ce témoignage : il me suffit de constater qu'ils sont de vrais tombeaux juifs. Pour rendre l'argument plus décisif encore, il n'y a qu'à se glisser dans l'un d'entre eux, et l'on demeure convaincu qu'ils ne sont eux-mêmes que l'ayant-garde de plusieurs autres.

Après cela, il faut reconnaître que le Calvaire était très rapproché de la deuxième enceinte. Mais ce détail est justement dans la donnée évangélique, car saint Jean dit : « Le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville, et beaucoup de Juits purent lire l'inscription placée au haut de la croix, en hébreu, en grec et en latin. » Pourquoi n'aurait-on pas choisi le lieu du supplice de façon à exposer le condamné aux regards de toute la cité groupée sur les remparts? On sait la curiosité malsaine que provoquent les exécutions capitales. Quant aux tombes et aux jardins qui avoisinaient immédiatement les murs de la ville, il y en a encore à Jérusalem et dans tout l'Orient.

Mais si le Calvaire fut près des remparts, l'incident de Simon le Cyrénéen nous fait supposer que la porte par où sortirent les condamnés fut loin du Calvaire. Sur le parcours on rencontra Simon qui venait des champs, et on le requit pour porter la croix de Jésus. Il devait donc y avoir une certaine distance du point où on le rencontra à l'endroit où l'on voulait aller. Aussi est-il peu probable que la porte Judiciaire se trouvât aux récentes fouilles des Russes, près



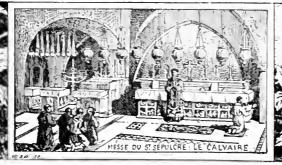




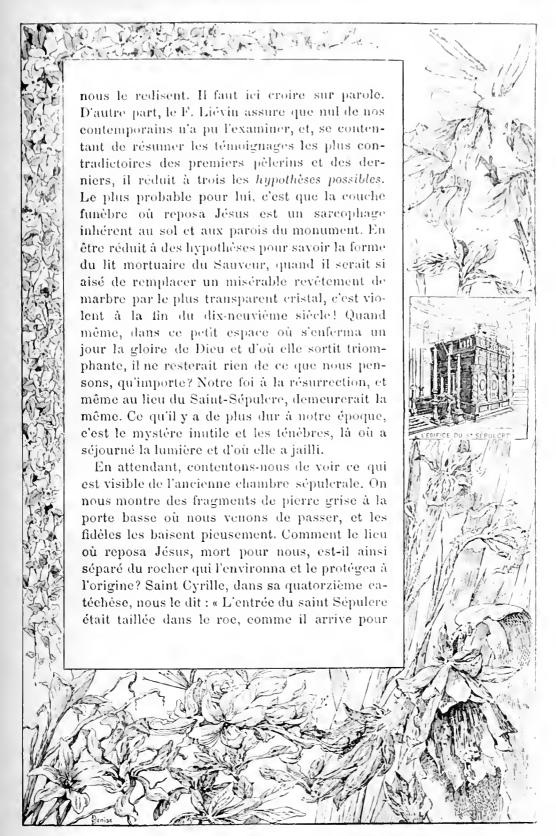
du saint Sépulcre. C'est du coté d'Antonia qu'il faut la chercher, et le trajet à parcourir dut être la grande moitié de l'arc de cercle formé par Acra.

Ce qui n'est pas une objection, mais une tristesse pour mon cœur, e'est la difficulté de rétablir ici l'état des lieux tels qu'ils furent à la mort de Jésus. La main de triomphateurs barbares et de païens irrités, le feu des musulmans ont tout bouleversé, et le mauvais goût de ceux qui ont voulu tout réparer par des embellissements malencontreux, a fait le reste.

D'après les récits des saints Livres, le Sépulcre fut une chambre mortuaire creusée dans un rocher. Ce rocher était dans un jardin, et l'excavation dont Joseph d'Arimathie avait sans doute voulu faire un caveau de famille, mais où personne n'avait encore été enseveli, était vaste. On le conclut d'une série de détails décisifs, La pierre qui fermait l'orifice était grande; les saintes femmes d'abord. Pierre et Jean ensuite entrent aisément dans la chambre sepulcrale; deux anges s'y tiennent aussi, les bandelettes étant d'un côté et le suaire d'un autre. L'ouverture était creusée verticalement, puisqu'il fallait rouler la pierre probablement dans une rainure. comme nous le verrons au Tombeau des Rois, et que, d'après saint Matthieu, les pieuses amies du Mort s'assirent vis-à-vis la porte. Toutefois le lieu où l'on déposait le cadavre était au-dessous du niveau de l'ouverture, puisque pour voir sans entrer, il fallait se baisser. Ce détail est







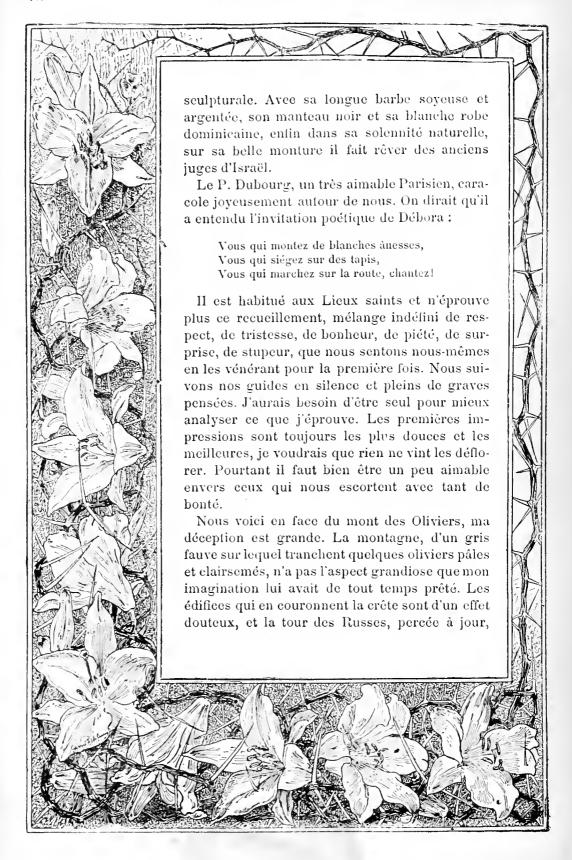


mêtres carrés. C'est l'aire du Golgotha aplanie et travaillée par la main de l'homme. Elle est formee par des voûtes artificielles autant que par le roc lui-même. Celui-ci se voit au lieu dit le Trou de la croix, sous l'autel des Grees, et à la Grille d'argent qui, du côté de l'epitre, laisse vénérer une des fissures survenues à la mort du Sauveur. Ici encore, sous le regard de Celui qui meurt pour donner le paix au monde, j'ai le regret de constater que les communions diverses se disputent sans charité, sans respect, sans modération, la place même arrosée du sang réconeiliateur. Ce spectacle m'attriste. Il serait beau pourtant de voir, malgre la variété de leurs rites, la multitude des Églises, unies enfin dans une même foi, se donner le baiser de paix sur la montagne du Calvaire et sceller dans le sang du Sauveur leur généreuse et définitive réconciliation. Prions un instant pour la paix universelle. Je viendrai prochainement ici offrir le saint sacrifice.

Mardi soir, 13 mars.

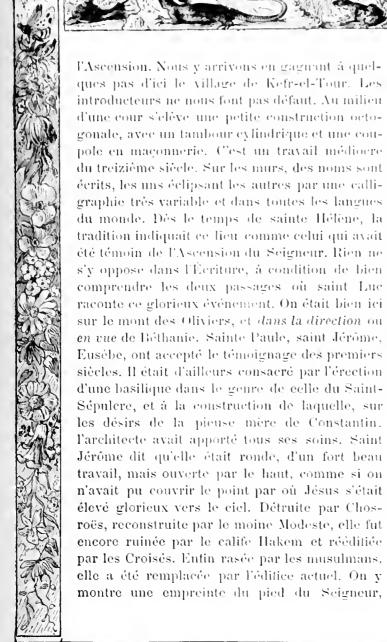
C'est le mont des Oliviers et Béthanie que nous devons visiter, deux souvenirs authentiques encore dans l'ensemble, sinon dans les détails. Nous avons demandé des ânes pour cette excursion. Il faut imiter le Maître au moins par la monture. Le R. P. Mounier nous précède sur Crassus, l'âne du couvent, une célébrité. Le vénérable prieur porte magnitiquement sa tête

















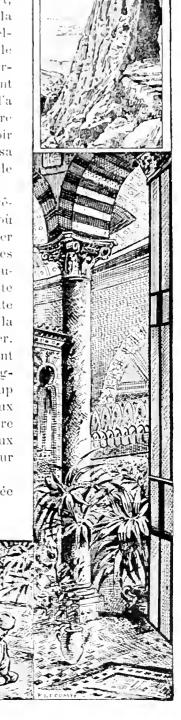




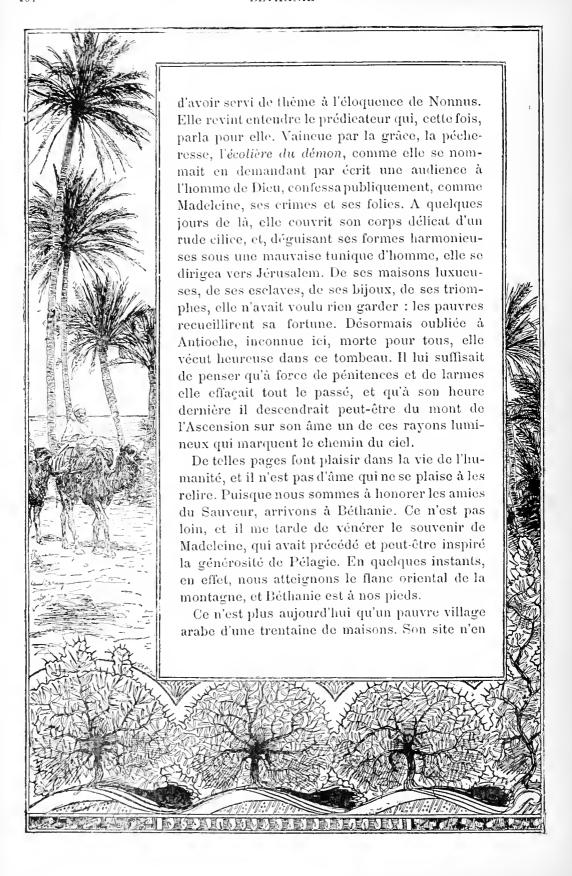
cette fameuse Marguerite. J'espère bien qu'elle n'est plus. « Le diacre ne saisit pas le vrai sens de ces paroles et se retira. Marguerite, en effet, la pécheresse, n'était plus, mais Marguerite la sainte, c'etait celle-là même qui parlait. A quelque temps de là, le diacre revint pour avoir le dernier mot du solitaire qui avait connu Marguerite. Quand il entra dans la grotte, le saint semblait prier. Il était mort. Or, comme on l'a déjà soupçonné, il n'était autre que la cèlèbre actrice d'Antioche, Marguerite, qui, après avoir étonné le monde par l'éclat de sa beauté, de sa grâce, de son esprit, l'éditiait par le spectacle de sa pénitence.

Passant un jour devant l'assemblée des Evêques, sur la place de l'église Saint-Julien, où Nonnus d'Édesse prêchait, elle avait osé troubler l'assistance chrétienne par le spectacle de ses vanités. Pour tout voile, sa tête avait une couronne d'or et de perles, et son sein immodeste une rivière de diamants. Elle passait triomphante dans l'éclat de sa jeunesse, et les hommes la suivaient, comme des esclaves, pour l'admirer. Devant ce scandale, les évêques détournérent la face. Le prédicateur, au contraire, suivit longtemps des yeux la belle effrontée, et tout à coup éclatant en sanglots : « O frères, dit-il aux évêques indignés, que cette femme soit notre leçon. Voyez ce qu'elle fait pour plaire aux hommes, voyez le peu que nous faisons pour plaire à Dieu!»

Peut-être la grande mondaine fut-elle flattée



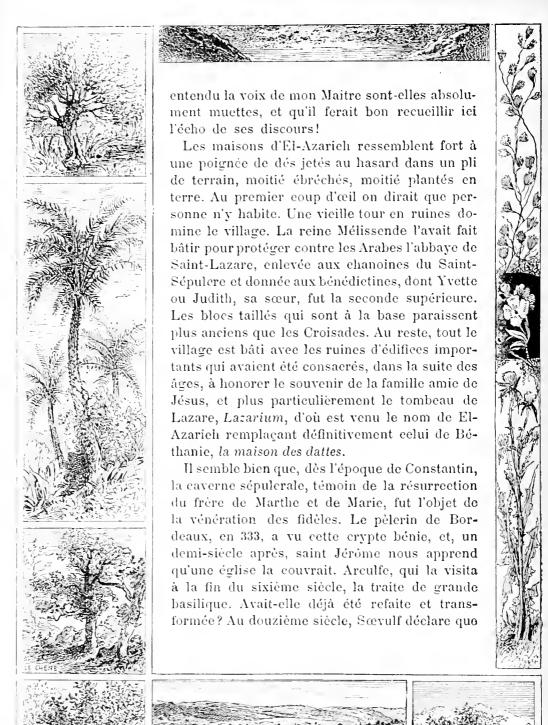
BÉTHANIE



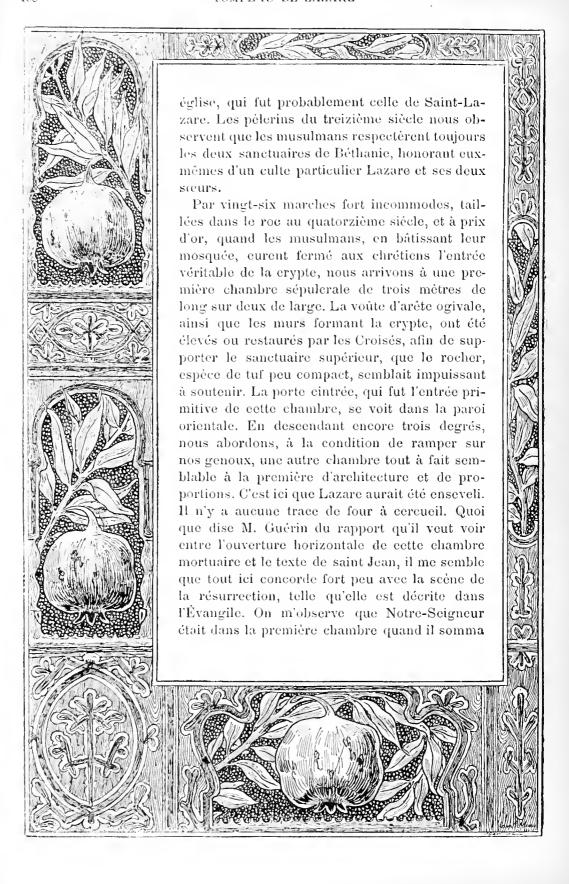
BÉTHANIE 235



236 BÉTHANIE













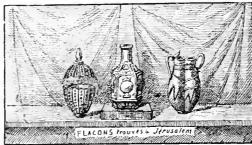


la dernière maison du village, nous voyons des débris d'abside et de mosaïque, derniers restes de l'église bâtie en l'honneur de l'heureux ressuscité. On veut nous vendre de petits cubes qui ont fait partie du pavement. A travers une nuée d'enfants, d'hommes et de femmes, foule aussi nombreuse, mais moins choisie, que celle qui suivit Jésus au tombeau de Lazare, nous montons à la vieille tour. Il faut l'examiner de près. Chaque jour hâte sa ruine, et bientôt elle ne vivra plus que comme souvenir. A l'ombre de ce beffroi, que de belles âmes ont prié, expié, aimé, comme Marthe et Madeleine!

Sur la gauche, on nous montre la place où fut la maison des deux illustres sœurs, en observant qu'il n'en reste rien. J'aime mieux cela, et notre imagination reconstruira toutes choses plus logiquement que les Croisés

D'après ee que nous dit l'Évangile, la famille de Béthanie dut vivre dans une belle aisance. Elle avait un sépulere monumental creusé dans le roc. Elle fêtait, par un nombreux banquet, la résurrection de Lazare. Le mobilier était somptueux, puisque Marie y trouva un vase d'albâtre. Ce vase, rempli d'un parfum exquis, révèle des habitudes de luxe et de bien-être incontestables. Enfin d'excellentes relations unissaient les deux sœurs aux principaux chefs du parti religieux à Jérusalem, ce qui porte à croire que les hommes de cette famille avaient joué un rôle important dans leur pays. Et toutefois, comment se fait-il que Simon le lépreux soit à peine nommé dans















près de Jérusalem que Béthanie. En tout cas, et de l'avis des trois synoptiques, après Bethphagé il fallait encore trouver un village devant soi et une bifurcation de chemin, ce qui n'était guère possible au point où nous sommes du mont des Oliviers. Au reste, est-ce bien ici le chemin que Jésus a dû suivre? Nous sommes sur un sentier. L'ancienne voie romaine, la route véritable, est celle qui contourne le mont des Oliviers au sud. Par elle, arrivaient les caravanes venant de Jéricho, et c'est par elle qu'une entrée triomphale était surtout possible. Nous y passerons nousmêmes prochainement pour mieux raisonner nos impressions de ce soir. Sur son parcours était le village de Siloam et la bifurcation du chemin, selon que l'on voulait aborder Jérusalem par le nord-ouest ou par le sud. Dès lors ce n'est pas au nord du mont des Oliviers qu'il faut chercher Bethphagé, mais au sud, et, pour tout concilier, sur la route même de Jéricho, tandis que Béthanie en était à quelque distance. Ceci expliquerait que Jésus soit passé par Bethphagé pour aller à Béthanie et revenu à Bethphagé pour faire son entrée à Jérusalem. C'est là qu'il devait rejoindre les caravanes qui campaient, ou qui arrivaient de Jéricho; c'est là que pouvait s'organiser le cortège triomphal.

A travers ces discussions exégétiques, nous descendons le versant occidental de la montagne. La fin du jour est splendide. Le soleil couchant ne répand plus que de vagues lueurs sur la Ville sainte. C'est un soir, comme mainte-



















reux alla chez Caïphe pour y vendre son Maitre. Sous l'empire des plus saintes émotions, nous rentrons à notre cellule de Saint-Étienne.

Mercredi, 14 mars.

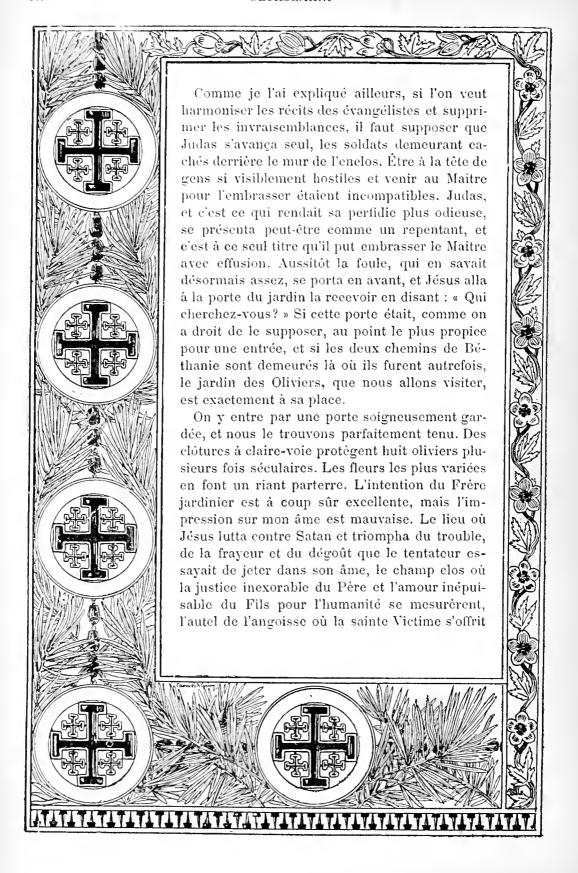
Quand les reliques sont des montagnes on peut admettre leur authenticité, car les montagnes ne changent pas. Voilà pourquoi celle des Oliviers nous attire. Après nos réflexions d'hier, il est consolant d'aller célébrer le saint Sacrifice à la grotte de l'Agonie.

Pourquoi une grotte? Je sais bien qu'il pouvait s'en trouver une dans le jardin de Gethsémani. Mais puisque l'Évangile n'en parle pas, alors qu'il était plus naturel de l'indiquer que de préciser par un jet de pierre la distance à laquelle Jésus s'agenouilla, pourquoi, dans un pays où l'on nous en montrera tant d'autres en guise de maisons, ne pas nous faire grâce de celle-ci? En tout cas, elle a été primitivement une citerne. L'ouverture d'en haut en est la preuve. On a eu cependant le bon goût d'y laisser une roche sur laquelle nous distinguons quelques restes de peinture. Jadis des étoiles ornaient la voûte. Un religieux nous fait les honneurs du petit sanctuaire. Nous sommes heureux d'y prier, car si lui-même n'est pas historique, le souvenir qui s'y rattache est des plus sacrés, et cela nous suffit. On ne saurait d'ailleurs méconnaître que nous sommes à peu près ici sur le site de Geth-









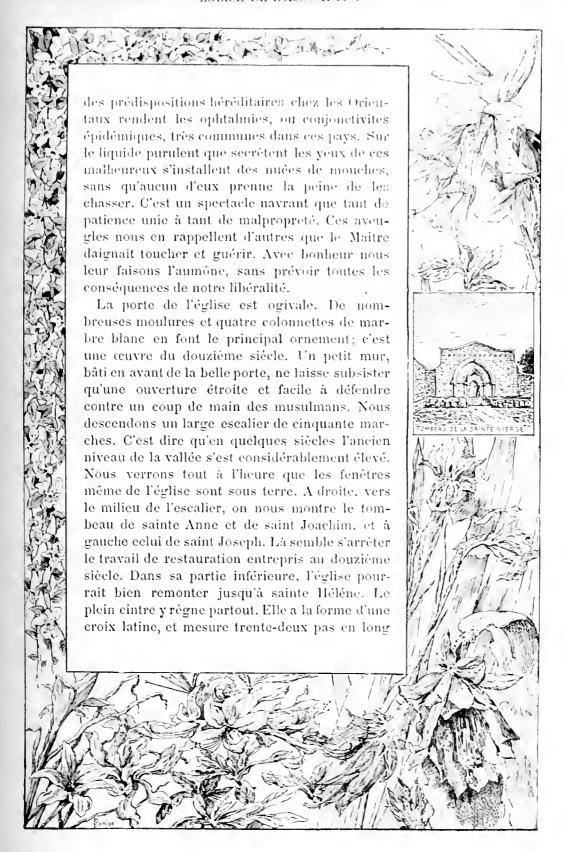
tremblante, brisée, genéreuse, ne devrait pas connaître cette pieuse coquetterie. On s'attend à trouver iei tout grave, triste et presque sanvage. Comme il ne tient qu'à nous de supprimer les détails qui nous blessent, fermons les yeux et baisons la terre. Celle-là du moins est la même que Jésus toucha de ses genoux, de son front et de ses lèvres, au moment de l'agonie terrible, quand le monde entier jetait sur ses épaules sa séculaire iniquité. C'est vers ce même ciel, limite entre deux montagnes, qu'il leva ses yeux, ses bras et sa voix pour demander grâce. Ces pierres que je touche de mon front ont entendu les supplications auxquelles le Père fermait l'oreille; ces arbres sont peut-être les fils de ceux sous lesquels il se prosterna; cette herbe où les anémones ont un rouge si vifest celle qui, renaissant sans cesse, a été arrosée de sa sanglante sueur. Toutes ces pensées me mettent hors de moi. « Ah! bon Frère, oubliez ce que j'ai dit de vos allées trop correctes, et donnez-moi quelquesunes de ces fleurs qui ont le parfum de Dieu, un de ces rameaux d'olivier, symbole de la paix, conclue entre le ciel et la terre; je le présenterai à la justice divine pour lui rappeler que quelqu'un a traité ici de ma rédemption, payé pour moi et obtenu mon salut. » Pour mieux distribuer les lieux où durent se

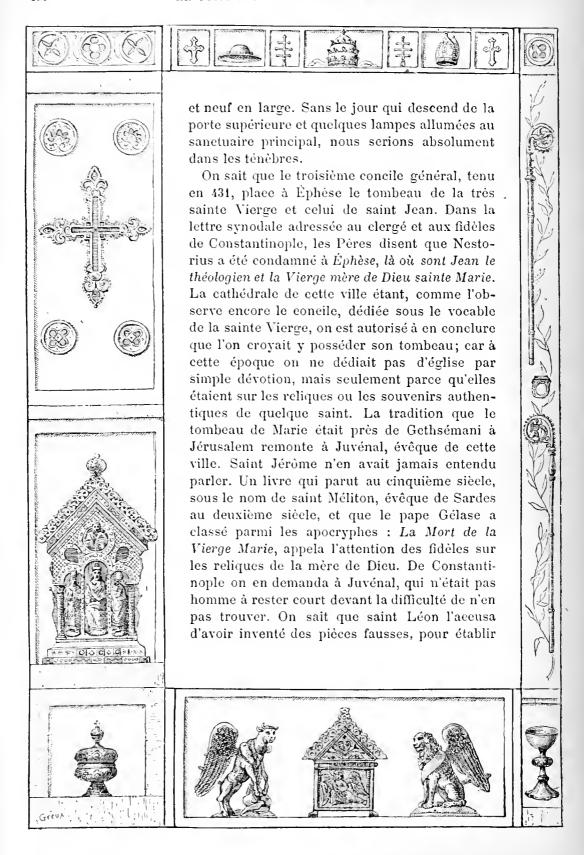
Pour mieux distribuer les lieux où durent se produire les incidents du drame de Gethsémani, il est bon d'aller s'asseoir un peu haut, au flanc de la montagne. De là le site probable de l'enclos sacré se dessine à nos pieds. Il fut plus vaste



















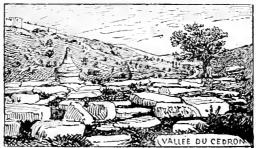


coupole avec une ouverture par où Marie aurait été enlevée au ciel. Une tapisserie massive l'enveloppe et des lampes l'environnent. Un autel très élevé est adossé à sa face occidentale. On pénètre à l'intérieur par la petite porte de gauche. Quatre ou cinq personnes suffisent à le remplir. Là, au milieu des cierges allumés, est le tombeau proprement dit. Il est en forme de lit de repos, à un mètre environ au-dessus du sol. Taillé dans le roc vif sur trois côtés, il adhère à la paroi orientale de l'édicule. Si jamais cette chambre mortuaire a cu un vestibule, il a disparu, comme au Saint-Sépulere.

Le souvenir de la très sainte Vierge est toujours bienvenu pour un cœur sacerdotal. Quoi qu'il en soit de la relique, vénérons le souvenir. Tandis que nous prions, un prêtre arménien, tout schismatique qu'il est, nous couvre d'eau de rose. C'est le gardien du sanctuaire qui a escompté ce que pourrait lui valoir son parfum. Il n'y a plus qu'à lui donner le baghchich et à sortir.

Pendant notre visite au sanctuaire, la nouvelle a couru, comme une étineelle électrique, dans toute la vallée, je suppose, que nous étions des pèlerins charitables et disposés à faire l'aumône. Aussi n'est-ce plus seulement un groupe, mais une armée de mendiants qui nous escorte, nous enveloppe, nous étouffe. Que faire? Tous raisonnements seraient superflus; et puis comment s'expliquer à travers leurs supplications persistantes, leurs cris aigus, leurs gémissements la-

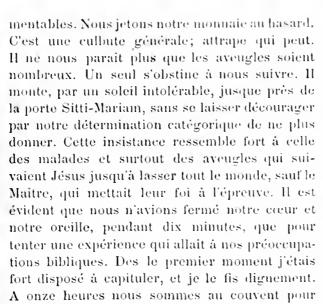








pour Jéricho.



déjeuner. A une heure il faut se mettre en selle

Mercredi soir, 14 mars.

Repassant sous les murs de Gethsémani, nous prenons à droite, cette fois, la véritable route de Béthanie. Celle d'hier, la plus courte, était un sentier. Celle d'aujourd'hui, pour être plus large, n'en vaut pas davantage. Elle s'élève en pente douce, mais sur la roche glissante le long de la colline en allant vers le sud d'abord, puis, tournant vers l'est, elle franchit le petit col qui sépare le mont des Oliviers du mont du Scandale. Nous sommes trois pèlerins. Un religieux





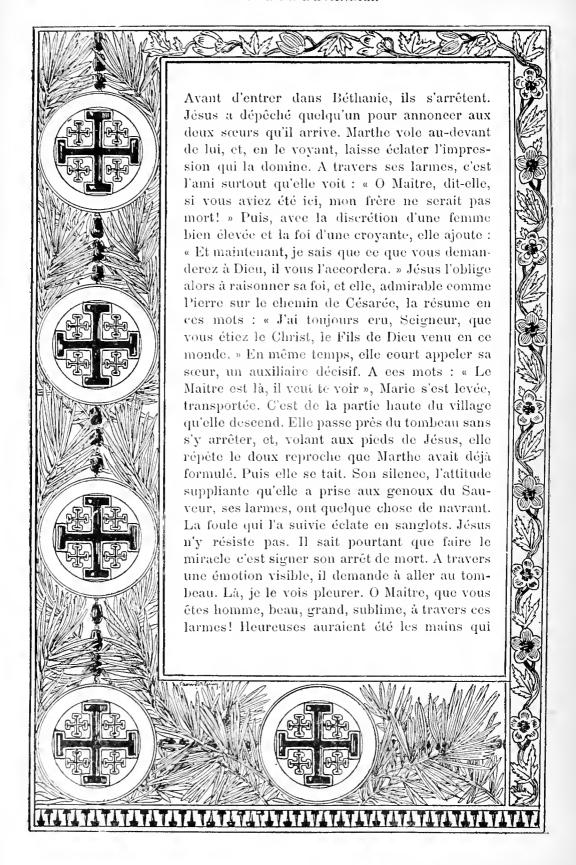






















telligence et de jarret. Il n'y a qu'à les laisser faire, elles en savent plus que nous. lei, le l'. Dubourg nous quitte, et un Arabe en guenilles, le fusil sur l'épaule, l'œil farouche, sans souffler mot, vient se joindre à nous. On dirait d'un brigand qui va nous emmener prisonniers dans ses montagnes. C'est le zaptié. Il a pour mission de nous défendre contre tout et contre tous.

La fontaine que nous rencontrons, au bout de la première descente est dite des Apôtres, parce qu'on suppose que Jésus et les disciples, montant à Jérusalem, ont dû plus d'une fois s'y désaltérer. Elle coule, sous une areade ogivale, dans un bassin oblong. Les gens du pays l'appellent la source de l'Auge. Nous filtrons l'eau à travers un linge, car il faut éliminer les sangsues qui y pullulent, et nous en buvons quelques gorgées pour faire comme le groupe apostolique. Primitivement elle fut la fontaine du Soleil, Aïn-Chemech, qui, d'après l'Écriture, limitait sur ce point les tribus de Juda et de Benjamin. Y eut-il sur la hauteur un lieu saint en l'honneur du soleil dès l'époque cananéenne? C'est possible. Les ruines d'un khan et une petite piseine desséchée, l'un et l'autre de construction arabe, c'est tout ce que nous y voyons aujourd'hui.

Il faut activer notre marche, car nous sommes encore à cinq heures de Jérieho, et sur une de ces voies romaines qu'on n'aime guère à retrouver dans ce pays, ear, même en fait de chemins, il faut dire: Corruptio optimi pessima. Celle-ci se









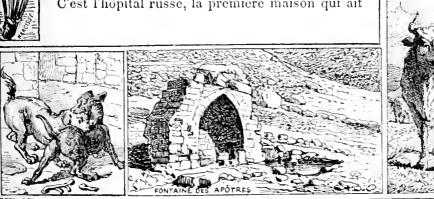
poursuit régulièrement à travers des alternatives de moins mal, mal et très mal. Une bonne dame russe donna, il y a quelque temps, cinquante mille francs pour l'améliorer. On ne s'en douterait guère. Les pluies et les torrents n'y ont laissé que ce qu'il faut pour en faire un vrai casse-cou.

Le ravin devient de plus en plus aride, ce qui n'empêche pas un berger d'y promener son troupeau et de s'y distraire en jouant de la flûte. Des groupes d'Arabes, armés de fusils, de poignards et de bâtons, nous croisent sans nous regarder. En deux heures nous arrivons à Adumim, cette terre que les anciens croyaient rougie du sang des voyageurs dévalisés. C'est le lieu que visait Jésus en racontant la parabole du Bon Samaritain. Le Khan-el-Ahmar répondrait à l'hôtellerie imaginaire où le charitable mécréant aurait déposé son pauvre blessé. La nuit arrive. Nous avons einq heures de cheval dans les jambes. Pour un début en Palestine, c'est assez rude. Je ne suis pas mécontent de moi.

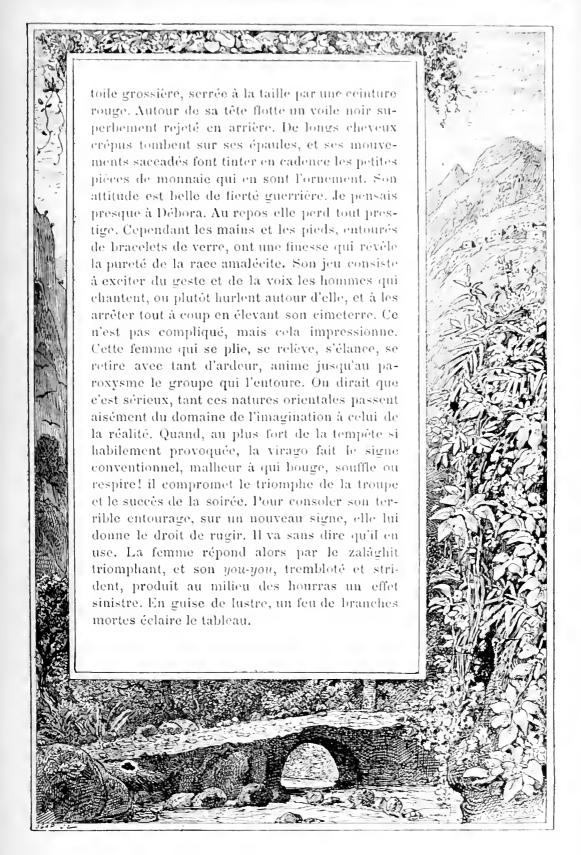
A droite et à gauche, des précipices dont les ténèbres ne nous laissent pas soupçonner la profondeur. C'est bien ici qu'il faut remettre son âme à Dieu et sa vie à son cheval. Enfin une lumière brille à l'horizon! Elle est bien loin encore. Nous ne savons plus où nous marchons. Les chemins sont surtout longs, quand la nuit est sombre et le pays inconnu. La clarté que nous fixons depuis une heure semble fuir devant nous. Enfin à huit heures nous l'atteignons. C'est l'hôpital russe, la première maison qui ait



















Jéricho, jeudi 15 mars.

Il a fait une tempête cette nuit. Les voyageurs qui campaient près de la fontaine d'Élisée ont eu leurs tentes renversées. La pluie a dû les réjouir médiocrement au milieu de cette débâcle. Cependant une ondée n'est pas inutile pour rafraîchir l'atmosphère, quand on va à la mer Morte. Dans un tel entonnoir, à trois cent quatre-vingt-treize mètres au-dessous de la Méditerranée, la chaleur est régulièrement étouffante. Dès la première éclaircie, et tout en craignant une nouvelle averse, nous nous mettons en route.

Côtoyant ces masures de terre qui sont la Jéricho moderne, nous nous engageons dans le lit desséché du Kelt, à travers quelques misérables touffes de seders et de zakoums. Ces deux arbres, armés d'épines l'un et l'autre, se ressemblent fort. Le zakoum a sur son frère l'avantage de produire des baies d'où les indigènes tirent une huile fort estimée comme vulnéraire. Il ne faudrait pas le confondre avec le baumier, je ne les erois pas même parents. Des bouquets d'agnuscastus se montrent aussi çà et là. Cette triste et misérable verdure ne suffit pas à dissimuler le désert. Nous y sommes réellement, et il va s'accentuer de plus en plus à mesure que nous avancerons vers la mer Morte.

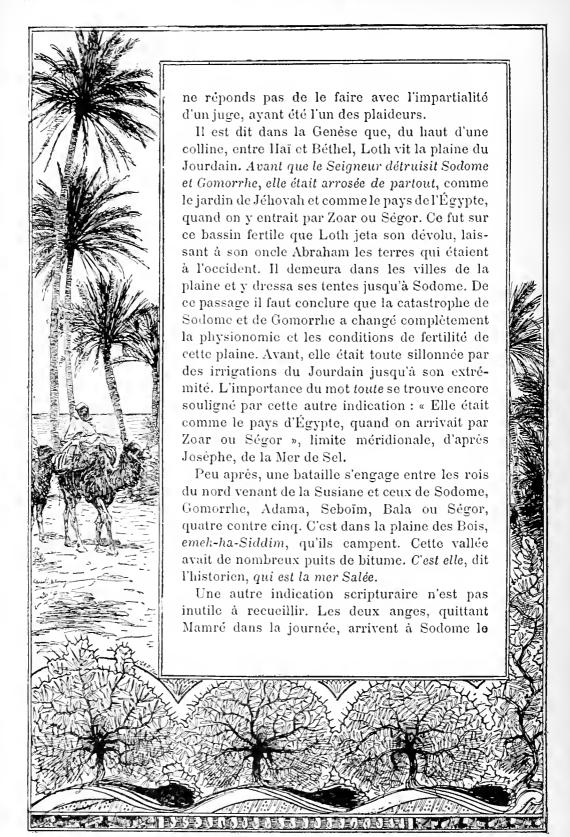
Par une singulière illusion d'optique, on croit n'être qu'à une demi-heure de la nappe argentée





















pu traverser la mer Morte sans contracter la salure de ses eaux et sans rendre autrefois comme aujourd'hui infécondes les terres qu'il aurait arrosées en sortant de là.

Et d'ailleurs que serait-il devenu ensuite? Dire qu'il y mourait comme maintenant, c'est oublier que la plaine de Siddim, d'après la Bible, était arrosée par lui, ce qui n'était possible que s'il sortait du lac situé, dans l'hypothèse, au nord de la plaine. Mais d'autres détails bibliques démontrent qu'il n'a pu en être ainsi. Ces rois du nord qui viennent camper dans la plaine de Siddim ne paraissent avoir franchi aucun lac pour y arriver, et s'ils l'avaient franchi leur mouvement stratégique n'eût pas fait honneur à leur prudence. Le lac derrière eux, et les ennemis appuyés sur leurs capitales devant, quoi de plus dangereux? L'historien qui mentionne les puits de bitume dans la plaine n'aurait-il pas mentionné la mer qui la précédait? Comme on n'imagine le lac que pour se débarrasser du Jourdain, voici mon dilemme : Si le Jourdain se jetait dans un lac au-dessus de la plaine de Siddim, c'était ou pour en sortir ou pour y rester. S'il en sortait que devenait-il ensuite? S'il n'en sortait pas, comment arrosait-il la plaine jusqu'à Ségor? En tout cas, comment cette plaine pouvait-elle être fertile?

Ceux qui mettent Siddim au nord du lac Salé doivent y transporter aussi Sodome et Ségor, car Loth dresse ses tentes dans cette plaine jusqu'à Sodome, son extrémité; il va en quelques







heures de Sodome à Ségor, et Ségor est, comme Sodome, une limite méridionale de la fameuse plaine: Venientibus in Segor. Mais Josèphe dit que Ségor était au sud du lae Asphaltite, Jéricho étant au nord. En outre le Djebel-Es-Sdoum, au sud-ouest de la mer Morte, marque encore le voisinage, sinon le site de l'ancienne Sodome, dont il porte le nom. Les Arabes l'appellent bien la montagne du Sel, Djebel-el-Melah, mais son vieux nom, rappelé par Galien, subsiste quand même et achève de ruiner toutes les hypothèses qui mettent Siddim au nord du lac Salé.

Au reste que l'on transporte cette plaine au nord ou au sud de la mer Morte, on ne parvient pas davantage à répondre aux exigences de la géologie. Celle-ci prétend que l'existence de cette mer remonte aux temps prehistoriques et que son niveau, au lieu de s'accroître, s'est amoindri dans des proportions considérables; si bien que les eaux ont dû atteindre, comme étendue et par conséquent comme hauteur, le point même où nous avons ouvert notre discussion, à la première apparition des sédiments salins et tous les points qui correspondent à ce niveau, tant au sud qu'à l'est et à l'ouest. Et de fait on trouve, à une hauteur de quatre-vingt-dix mêtres, sur les montagnes qui entourent la mer Morte, et par conséquent à la même hauteur dans la plaine de Jéricho, la trace des eaux et des dépôts chimiques qu'elles y ont laissés. Si elle y est montée dès avant que la Palestine fût peuplée, il ne faut plus chercher ici la riche vallée de













au-dessous de Sodome, l'extrémité de Ghôr, aujourd'hui plus haut, mais, avant la catastrophe, plus bas que la mer Morte ou la plaine de Siddim.

D'autres maintiendraient, malgré la ligne de faite, ou plutôt le barrage trouvé récemment entre l'Oued-Arabah et l'Oued-Akabah, qu'il se dirigeait vers la mer Rouge, et peut-être serait-il difficile de les convainere d'erreur; car enfin comment nier qu'un renflement de terrain ait pu se produire sur ce point, au moment même où la dépression se faisait à Siddim? Or c'est tout ce qu'il fallait pour diviser la vallée en deux versants, l'un continuant de descendre vers la mer Rouge, l'autre ramenant à la mer Morte les rares torrents produits par les nouveaux déchirements des montagnes.

Mais sans recourir à cette hypothèse, que des constatations récentes sembleraient écarter définitivement, si elles n'avaient eté faites un peu vite et à travers bien des dangers, l'antre explication paraît satisfaisante. Elle l'est d'autant plus que, d'après Lynch, chef de la mission des explorateurs américains, on trouve, entre le Yabok et la mer Morte, des interruptions subites dans le lit du Jourdain. N'y a-t-il pas d'ailleurs en Afrique et en Arabie des cours d'eau qui, tout aussi considérables que celui-ci, se perdent dans les sables du désert? L'eau, s'infiltrant sous le sol végétal, détrempa peu à peu les masses de bitume qui étaient dans les entrailles de la terre. La combinaison accidentelle de son oxygène avec



SOUVENIRS 273











vento impellitur, et le drogman assure qu'en effet elle est peu coutumière de si étranges emportements. Nous nous plaisons à marquer à ses vagues furieuses des limites qu'elles dépassent coup sur coup, en laissant sur les galets gris et noirs de grandes branches de bois flotté. Le Jourdain les lui avait amenées, elle les rejette tout imprégnées d'une salure qui les rend à peu près incombustibles. Si le bois est ainsi subitetement infecté, quel sera le sort des malheureux poissons que le courant du fleuve y entraîne?

De son côté, sur nos têtes, le ciel nous prépare un spectacle non moins grandiose. De noirs nuages se sont amoncelés autour du Nébo. Nous avons cru y apercevoir un éclair sillonnant la nue. Bientôt tout doute cesse, le tonnerre éclate avec fracas, et la foudre illumine terriblement les montagnes de Moab. Nos théories sur la mer Morte et la plaine de Siddim étant épuisées, il n'y a plus qu'à entrer en admiration devant le sombre panorama et les souvenirs qu'il évoque.

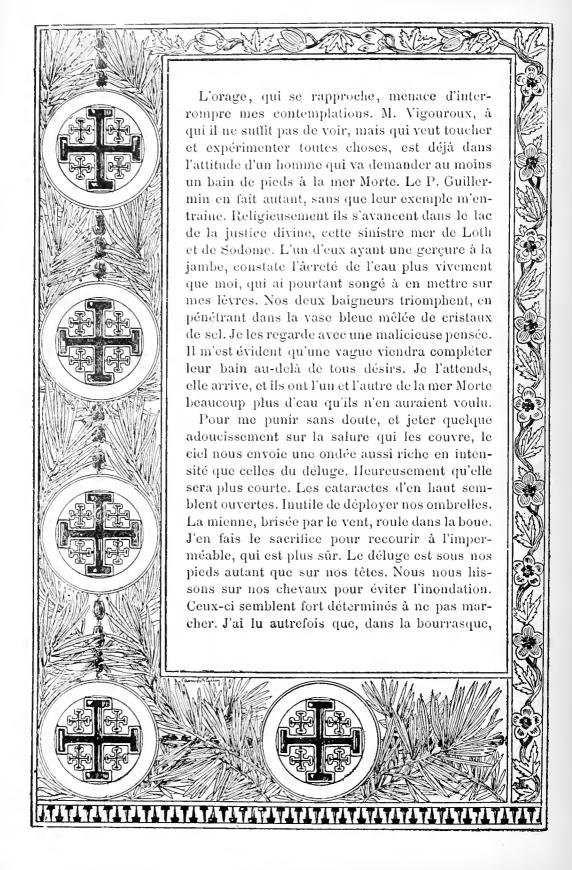
A notre droite, voici les sommets arides du désert de Judée. La colère de Dieu les a brûlés de ses feux. La vie n'y a plus de place. De ces roches sauvages et de ces ravins désolés sortit un jour le Précurseur. Il avait un vêtemont en poil de chameau et autour de ses reins une ceinture de cuir. Ne buvant pas de boisson fermentée, quand il cessait de jeûner, il mangeait des sauterelles et du miel sauvage. Ni le rasoir ni le ciseau n'avaient touché sa barbe ou sa chevelure. L'homme était à lui seul tout un discours, et il







276 ORAGE



ORAGE 5.77





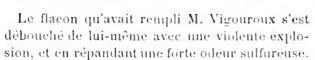


Bien des rivières en France ressemblent au Jourdain, encaissé entre deux hautes rives. Il a trente mètres de large. Nous sommes à une heure environ de son embouchure. Le bord oriental du fleuve est formé par des assises régulières de terrains calcaires ou de dunes sablonneuses. L'autre, sur lequel nous nous trouvons, est couvert d'arbres dont la verdure, encore tendre, contraste singulièrement avec les montagnes arides et les sables que nous voyons de tous côtés. Les saules, les peupliers, les roseaux, entrelacés de vigoureuses lianes, forment des fourrés épais où se cachent les Arabes maraudeurs et les bêtes fauves. Le borith ou la saponaire, dont parle Jérémie, abonde dans ces parages. Le courant est rapide et répond bien à l'étymologie du mot Jourdain, qui vient de yarad, « descendre ». Tantôt il marque à travers les rochers sa marche précipitée, tantôt il semble couler lentement dans son lit élargi. Sa tranquillité apparente ne sert qu'à tromper les nageurs imprudents qui s'y aventurent. Ses eaux ne sont jamais limpides. Il parait même que, prises ici, elles contiennent une partie des éléments chimiques, chlore, soude, magnésie, chaux, que l'on trouve bien plus abondants dans la mer Morte. Ceci suppose que toute la vallée du Ghôr a un sous-sol à peu près identique quant à la variété, sinon quant à la quantité, des sédiments qui le composent. Par des drainages répétés, les eaux du Jourdain s'imprégnent de ces dépôts chimiques et vont ainsi accroître la densité de la mer de Sel.





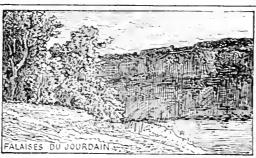




Quand les eaux sont basses, le fleuve devient guéable en plusieurs points. C'est ce qui explique l'absence de ponts sur un parcours de plus de cent cinquante kilomètres entre le lac de Génézareth et la mer Morte. Le seul qui existe est au-dessous de l'ancien Hiéromax. lei trois gués se suivent à peu d'intervalle, de l'ouady Kefrein à l'ouady Nimrin. Mais il ne faudrait pas songer à les traverser aujourd'hui.

Mes deux compagnons veulent corriger ou compléter leur bain de pied pris à la mer Morte par une semblable expérience dans le Jourdain. Les bords sont si glissants et la vase si desagréable, qu'il faut à l'aide d'une corde les amarrer à un arbre et nous assurer ainsi qu'ils ne nous échapperont pas. Ce stratagème demeure même insuffisant, et nos Arabes doivent aller maintenir nos baigneurs dans le courant et les ramener sur la berge. J'entends bien, moi aussi, user de l'eau du fleuve sacré, mais ce sera dans des conditions moins périlleuses et avec plus de recueillement. On rit beaucoup de ma résolution. qui n'a rien d'héroïque, mais qui n'en est pas moins sage. Ne pouvant aller dignement à l'eau du Jourdain, puisque le terrain détrempé s'y oppose, je décide qu'elle viendra à moi, et je fais remplir trois gargoulettes qui me permettront de faire à l'hôtel, avec plus de calme et de propreté. toutes les ablutions pieuses que je voudrai. Fina-

















deux noms, employés vulgairement l'un pour l'autre, n'ont-ils jamais indiqué un village, mais simplement le gué où passaient les voyageurs?

Notre repas est servi sur l'herbe, seulement le drogman a cru, dans sa sagesse, qu'il nous serait fort agréable de diner au soleil. Ces braves gens mesurent le plaisir des autres à leurs propres plaisirs. Nous lui faisons entendre que, pour nous, l'ombre est plus appréciable qu'un soleil tropical. Une nuée d'oiseaux gazouille dans les arbres et donne un ravissant concert. Les effets de lumière, à travers la fraîche verdure des peupliers et la fleur rosée des tamaris, multiplient les charmes du paysage. Rien n'est plus délicieux que cette halte au bord de l'eau. Nous prenons notre repas silencieux et recucillis. Notre âme est plus haut que la terre, et à chaque flot qui passe elle jette une de ses pensées.

En remontant à travers les taillis vers le nord, on atteint en peu de temps le point probable où Israël traversa miraeuleusement le fleuve qui le séparait de la Terre promise. Ce dut être encore un beau spectacle que ce peuple arrivant du désert et marchant à la conquête d'une patrie. Dieu siégeant sur l'Arche d'alliance, entre les chérubins, le précédait. Quand les prêtres descendirent dans le lit du fleuve, les eaux s'arrêtèrent, et Israël passa à pied sec. Puis toute cette multitude de vieillards et de jeunes filles, de mères et de nouveau-nés, de prêtres et de lévites, de soldats et d'anciens du peuple, rendit grâces à Dieu. On dressa à Galgala douze pier-







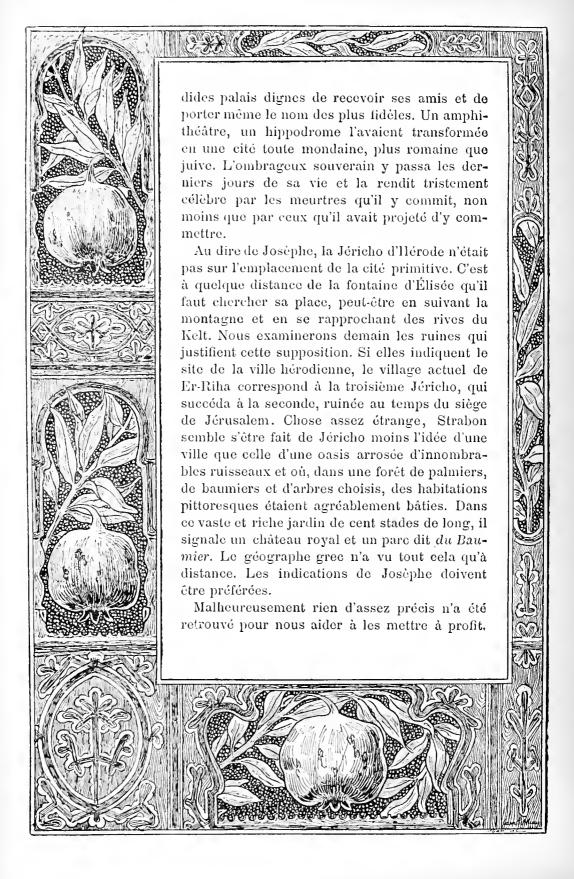
GALGALA 283





LA PÉREE 285







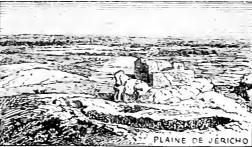


De l'amphithéâtre, du palais, de l'hippodrome il ne reste pas la moindre indication. La tour carrée près de laquelle nous passons, Bordj-er-Riha, qu'on désigne comme la maison tautôt de Zachée, tantôt de Rahab, remonte tout au plus aux croisades. Cependant plusieurs de ses pierres de grand appareil semblent provenir d'une construction hérodienne. C'est aujourd'hui le logement des bachibouzouks qui surveillent le village et le pays.

En guise de remparts, les habitants ont etabli un cercle de broussailles sèches qui ne les protègent contre personne. Sans armée, sans lévites, sans trompettes, sans même le vouloir, le premier l'umeur malavisé, en laissant tomber une allumette, peut détruire les fortifications de la Jéricho moderne. Nous ne souhaitons pas de voir un semblable incendie, qui dévorerait non seulement les remparts, mais la ville elle-même. Ces pauvres Bédouins vivent, en effet, sous des toits de branchages et de broussailles.

Pour examiner cette misère de plus près, nous remettons aux moukres nos montures, et nous allons droit aux habitants de Jéricho. Les habitations sont en partie creusées dans la terre. Un amas de bois et de feuilles sèches, appuyé au dehors sur des piliers da bois, en constitue le prolongement ordinaire. Une cour fermée par des buissons en est le dernier et obligatoire appendice. Nous nous hasardons dans l'une d'elles. Au fond, sur le seuil du terrier, faut-il dire, deux femmes sont occupées à moudre du





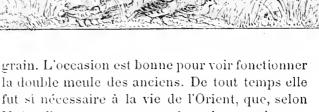












Moïse, l'accepter en gage même rien que dans sa partie supérieure, c'était prendre en gage la vie même de celui qui la livrait. Elle se compose de deux pierres rondes qui se superposent horizontalement. L'inférieure reste immobile, la supérieure, ou meule courante, est mise en branle par deux femmes assises vis-à-vis l'une de l'autre et dont l'une répond aussitôt à l'impulsion de l'autre par le mouvement contraire, ce qui constitue le perpétuel va-et-vient par lequel le grain est réduit en farine. L'un de nous a-t-il l'œil du jettatore? C'est à craindre, ear tandis que nous discutons en regardant, l'avant-corps de la hutte s'effondre sans autre avis. Heureusement nous étions à distance. Un tourbillon de poussière monte avec des eris sur cette ruine subite. Notre trouble est grand; il n'y a pas de mal. Femmes, enfants, bêtes de toute espèce sortent à travers les décombres n'ayant que d'insignifiantes égratignures. Les piliers de terre sont à refaire, voilà tout. Nous donnons un baghchich pour contribuer à la restauration de l'édifice et compenser une catastrophe que le fanatisme superstitieux peut nous attribuer. Ayant ainsi prouvé notre parfaite bienveillance, nous jugeons à propos de poursuivre notre promenade.

Les nids d'oiseaux sont autrement solides sur les arbres que ceux des hommes dans la terre. J'en compte dix dans les branches d'un acacia à













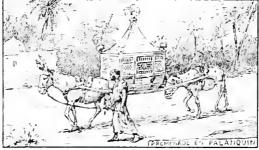


tout naturellement les multitudes qui passaient, il y a plus de dix-huit siècles, pour aller au Jourdain entendre Jean-Baptiste, ou à Jérusalem célébrer les solennités pascales. Elles n'avaient pas plus d'ardeur que ces braves Russes, hommes et femmes, avec leur gamelle de fer-blanc sur la poitrine, un sac de cuir sur le dos, de longues bottes aux jambes, marchant d'un pas cadencé et précipité comme des soldats. De telles gens feraient encore une croisade. Tous me saluent par un signe de croix, selon l'usage grec, en portant la main à l'épaule droite avant de la porter à l'épaule gauche. Ils sont plus de cinq cents. Si je pouvais, je leur offrirais un banquet, car ils semblent avoir faim. Ils l'apprécieraient à coup sûr, et je leur ferais un discours. Mais l'un est aussi impossible que l'autre. La nuit tombe, les chacals commencent à glapir en se rapprochant. Une dame américaine arrive en palanquin. Cela m'ouvre les idées sur ce mode de voyager. Il doit être excellent pour qui veut marcher sans autre préoccupation que de bien voir et de noter scrupuleusement toutes choses.

Jéricho, vendredi 16 mars.

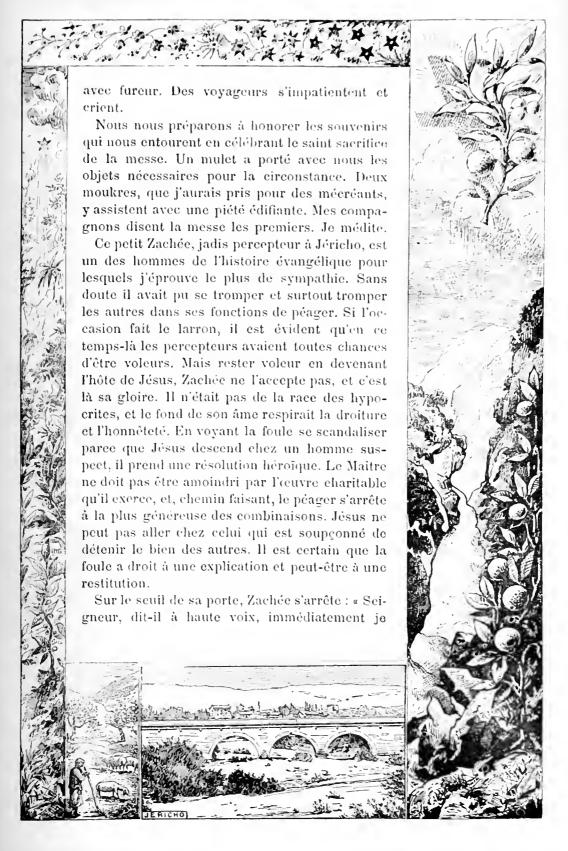
A notre lever, la cour de l'hôtel offre un spectacle plus animé que la veille. Des moukres sellent des chevaux; d'autres, avec une préparation de graisse et de savon, font la toilette de deux chameaux tondus de frais. Les chiens aboient

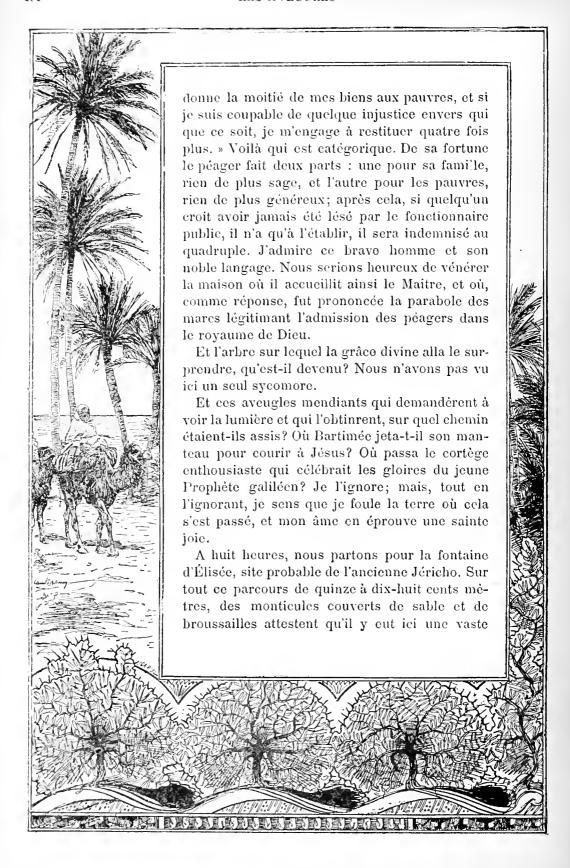






ZACHEE 201









cité. Les cailloux roulent sous les pieds des chevaux. Des myriades d'oiseaux chantent dans les zakkoums ou les seders. C'est, comme hier, l'éloquente protestation de la vie au sein même de la mort. Les ruisseaux murmurent de toutes parts, offrant gracieusement à l'homme des richesses qu'il dédaigne de recueillir. Pourquoi une assoeiation d'Européens actifs et vaillants hésite-telle à s'installer ici? Est-il quelque part des terres plus fécondes à exploiter, sous un meilleur ciel et avec de plus puissants auxiliaires que ces cours d'eau inépuisables? Comme il serait aisé de remettre cette plaine en harmonie avec la vieille appréciation de Tacite: Uber solum, exuberant fruges nostrum ad morem, præterque eas balsamum et palmæ.

On nous fait remarquer quelques arbustes assez semblables au myrte, et dont les femmes arabes tirent grand parti. C'est le henné, le copher de la Bible. Avec ses feuilles euites dans l'eau et pulvérisées, on fait une couleur rouge-jaune qui sert à teindre les ongles et les cheveux.

Nous voici à l'Aîn-es-Soultan, la fontaine d'Élisée. Ses eaux forment les nombreuses rigoles que nous avons observées. On les voit sourdre à l'ouest, au-dessous d'une sorte d'abside, à travers les restes d'une maçonnerie que surplombe un monticule de ruines. Elles se répandent dans un bassin de dix mètres de long sur cinq de large, et, sans s'y arrêter, elles se précipitent dans un large ruisseau ombragé de tamaris et de nabqs zizyphus spina Christi, dont le fruit











RAIIAB 395











peut-être, puisqu'il était sur l'autre rive du fleuve, les montagnes de Moab, où Moïse était mort? En tout eas, s'il vint iei, il faut croire que ce fut pour s'enfoncer plus profondément dans les gorges solitaires qui remontent vers Béthel. Le moine Burchard dit, en effet, que tout en montrant la Quarantaine comme le lieu où Jésus jeûna, on indiquait à trois lieues plus loin, au sud de Haï et de Béthel, la montagne même où il aurait été tenté. Pourquoi n'est-il plus possible de préciser le lieu béni où se livra ce premier combat entre Satan et le Fils de l'homme, combat à l'issue duquel le démon dut comprendre que son règne était fini?

La pente rapide et dangereuse qui se dessine au flane de la montagne mène à trois sanctuaires superposés. Chacun a une abside percée d'une ouverture tournée vers nous. Le plus élevé correspondrait au creux de rocher où Jesus aurait jeûné pendant quarante jours. Un quatrième oratoire en ruines, au sommet de la montagne, indiquerait le lieu d'où Satan lui fit-voir tous les royaumes du monde. De nombreux pèlerins, moins sujets au vertige que moi, y montent chaque année. La preuve en est dans ces croix qu'ils gravent sur la vieille ruine, en souvenir de leur pieuse visite. Il n'est pas probable qu'aucun de ces sanctuaires soit plus ancien que les Croisades. Des centaines de grottes sont percées dans les rochers abrupts de la montagne. Là ont vécu, au dire de saint Antonin, de pieuses vierges que l'on y conduisait des leur enfance, et















une première caravane de chameaux portant du charbon de bois. Elle vient des montagnes de Galaad. Ces trente-six dromadaires sont reliés l'un à l'autre par un licol rudimentaire. Un âne ouvre la marche; il est monté par le chef des chameliers. Un autre la ferme; il porte le propriétaire du charbon.

Nous gravissons, sous un soleil des plus ardents, cette affreuse rampe que nous avions descendue de nuit. Je ne connais pas de plus abominable casse-cou que celui-là. C'est toujours le Kelt que nous côtoyons. Il vient des montagnes de Judée du côté d'Anatoth et n'est autre que l'ancien Kérith, où Élie se cacha. Dieu lui avait dit : « Tu boiras l'eau du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir. » Et les corbeaux qui apportaient du pain et de la viande le matin, du pain et de la viande le soir. Et il buvait l'eau du torrent.

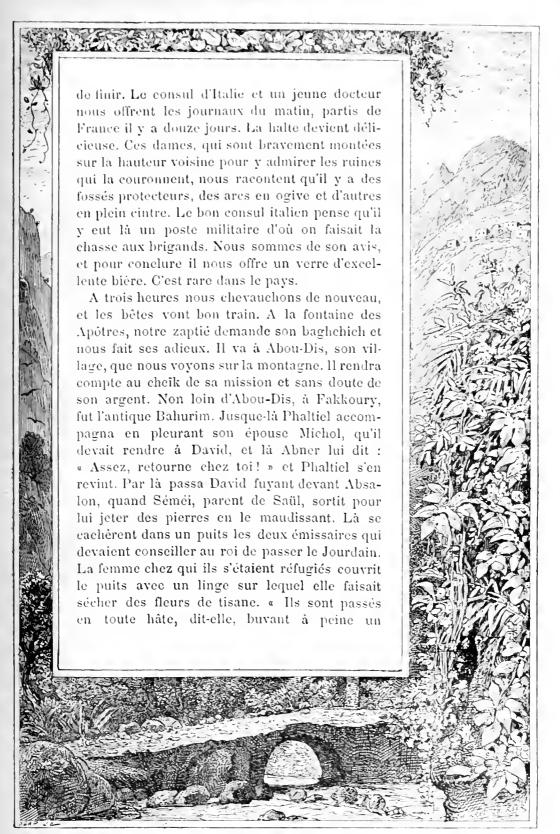
Au bas de ces rochers gigantesques qui surplombent l'abime, un sentier a été tracé. Deux solitaires qui y cheminent nous produisent un effet de pygmées. Peut-être sont-ils de la laure de Chouziba, fondée par le moine Jean. De nombreux corbeaux voltigent sur le sombre ravin. Que l'homme doit se sentir près de Dieu dans ces effrayantes solitudes!

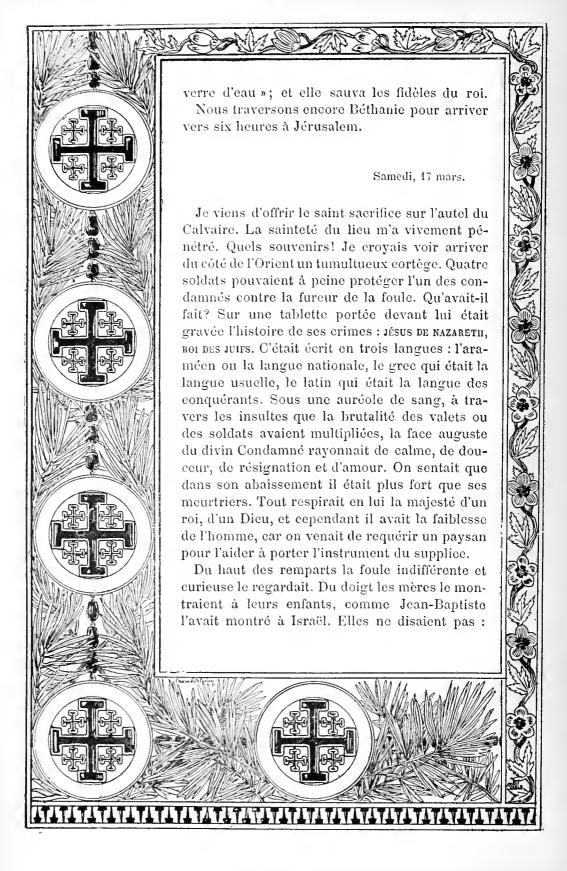
A une heure nous arrivons au Khan-el-Amar. L'abri est déjà à peu près occupé par des voyageurs et leurs montures. M^{me} Ledoulx, femme de notre consul général, a l'amabilité de nous ceder sa table. Le diner d'amis qu'elle présidait vient





BAHURIM 301







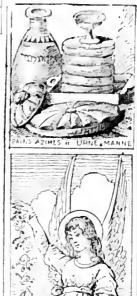
• Voilà l'agneau de Dieu, qui porte le péché du monde », mais elles le contemplaient en pleurant, et il était bien cet agneau mystérieux, généreusement résigné à porter et à ôter tous nos crimes.

Au lieu même où j'étais prosterné, qui s'appelait le lieu du Crâne, les bourreaux s'arrêterent, peut-être sans avoir prèvu d'avance le lieu de l'exécution et uniquement parce que Jésus ne pouvait aller plus loin. Dans ces coups de mains de l'effervescence et de la tyrannie populaire tout marche un peu au hasard, comme la violence.

La foule resta au bas de la petite éminence, du côté de l'Orient. A l'occident s'étendait le jardin de Joseph d'Arimathie à travers de grandes inégalités de terrain, la partie attenante au Golgotha étant plus basse que la partie s'éloignant vers l'occident, comme il est aisé de s'en convaincre en montant les degrés de la petite rue qui longe la mosquée Omariyèh, ou en visitant le patriarcat des grees sehismatiques.

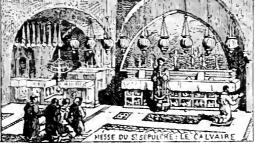
On offrit aux condamnés une boisson étourdissante, mélange de vin et de myrrhe. Jésus y trempa ses lèvres, mais sans en boire; il voulait conserver toute sa liberté d'esprit au milieu des plus vives douleurs et offrir son sacrifice sans éviter aucune de ses amertumes.

Ici même où je prie, on le coucha nu sur l'horrible lit de douleurs. Des clous fixèrent au bois ses membres frémissants. L'arbre de vie, avec son fruit sanglant, fut élevé lentement de terre pour retomber dans la fosse où il demeura planté,

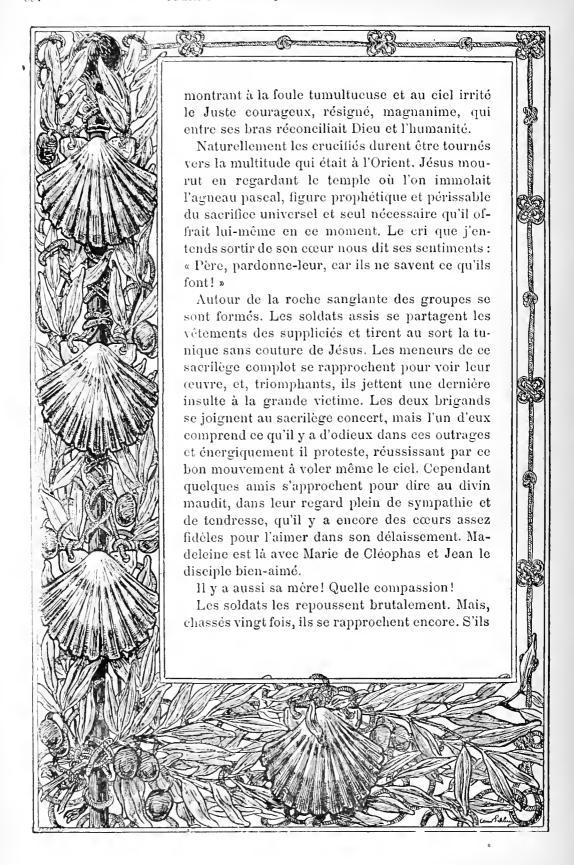












pouvaient de leurs mains pieuses soutenir cette tête aimée qui cherche inutilement un appui pour son dernier sommeil! Les ombres de la mort commencent à l'entourer.

Le regard si doux et si pénétrant du Maitre se voile. On dirait que l'éclipse atteint les profondeurs mêmes de son âme : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » O Jésus, est-ce vous qui avez dit ce mot? Oui, et si je le médite je vois qu'il n'est pas un blasphème, mais le cri héroïque de votre amour éprouvé. Le Père vous abandonne, et vous ne le reniez point. « Mon Dieu, mon Dieu », répétez-vous pour nous faire entendre que sous les coups redoutables de sa justice vous u'avez pas perdu le sentiment de votre union intime et indissoluble avec lui.

Le soleil voile sa face, ces mêmes rochers que je touche de mes genoux s'entr'ouvrent, la nature entière est bouleversée. Jésus laisse tomber sa tête et meurt en disant : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » Tout est accompli, les prophéties, l'expiation, le sacrifice, le salut. Et c'est ici même que tout cela a eu lieu!

En consacrant le pain et le vin mystiques, je viens d'en perpétuer le souvenir et la salutaire réalité. Car enfin l'Eucharistie n'est pas autre chose que Jésus saisi dans l'acte même de son sacrifice et continuant sur l'autel auprès du Père sa supplication puissante, son intercession miséricordieuse de la Croix.

A nous de le prendre et de le manger dans cet etat de suppliant, d'hostie, de rédempteur. Voilà





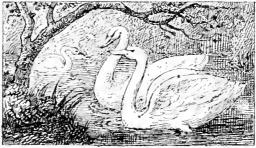






le seul pain nécessaire à la vie, pain céleste descendu en terre pour nourrir l'humanité. Celui qui se l'assimile par l'acte de foi et la communion morale dont la participation au sacrement est l'expression la plus complète, a la vic en lui. Ne possède-t-il pas l'Expiateur suprême qui supprime la mort? Porter en soi Jésus dans l'acte de son sacrifice, n'est-ce pas opposer au Père le tout-puissant supplicateur contre lequel il ne peut rien? Si j'ai péché par orgueil, sensualité, convoitise, révolte, n'ai-je pas le droit de réparer l'offense en mettant en moi eclui qui a été humilité, douleur, dénuement, soumission sans bornes? Je prends ma rédemption sur cette croix où il l'a attachée. Si, dans la balance de l'éternelle justice, je jette ses vertus, ses souffrances, son expiation, quel qu'ait été mon erime n'y a-t-il pas là plus qu'il ne faut pour lui faire un infini contrepoids? Le point est de formuler généreusement l'acte de foi et d'amour qui est l'unique moyen de saisir le pain céleste suspendu au nouvel arbre de vie. Que je voudrais le faire iei pour moi, pour les âmes qui me sont chères, pour l'Église, pour le monde entier! Je n'ai jamais senti Dieu de si près. La blanche hostie, e'était le corps décoloré du Maître; ce calice était bien celui de son sang vermeil. La liturgie mettait sur mes lèvres les belles paroles qui furent le dernier testament de Jésus : « Femme, voilà ton fils; et toi, voilà ta mère! » Je saluais avec effusion cette maternité universelle de Marie qui n'enlève rien à la médiation unique et seule né-

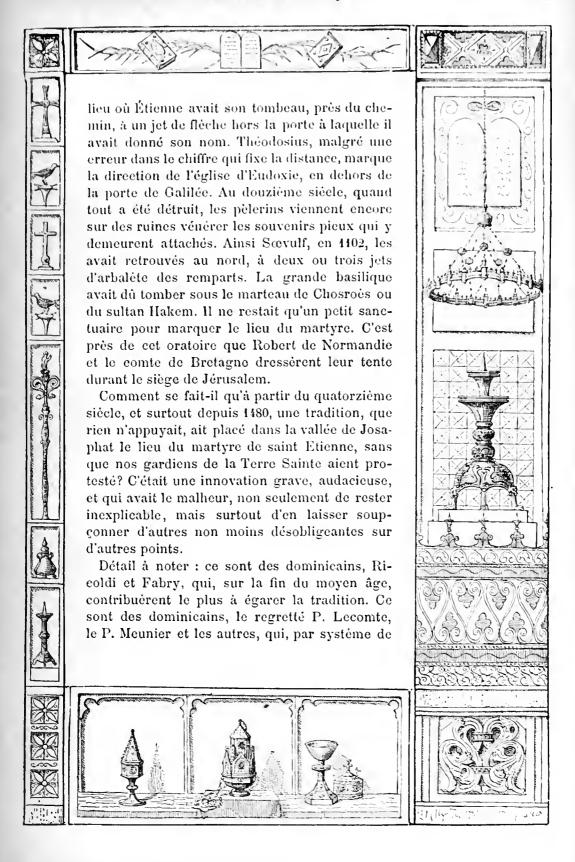


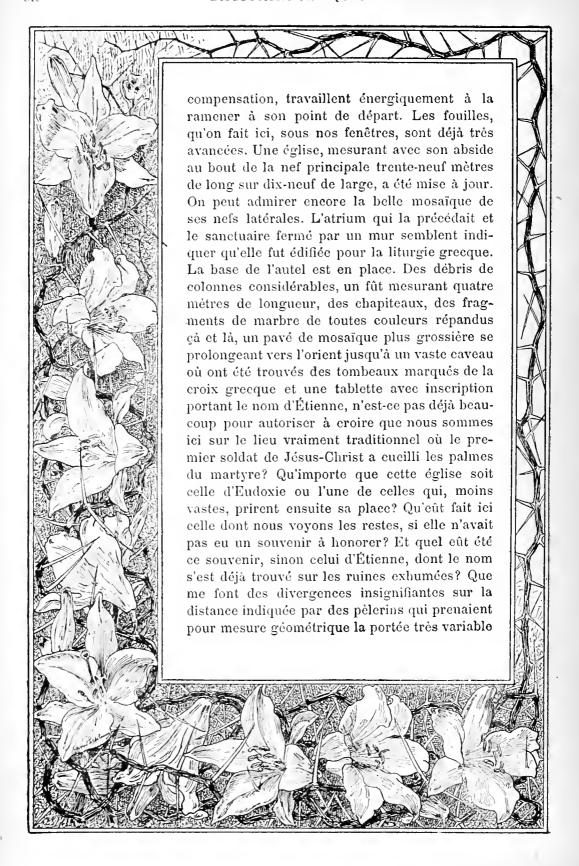












LES JUIFS 311



LES JUIFS



313



Rien pourtant n'a pu leur enlever l'espoir d'y revenir tous un jour, pour y reconstituer un peuple et y poursuivre leur glorieuse mission sur la terre. Grâce à leurs puissants coreligionnaires d'Europe, ils ont ici des hôpitaux, une école industrielle, des établissements pour l'instruction des enfants, des synagogues nombreuses, de vastes édifices où ils vivent comme dans des phalanstères. Ils se divisent en trois nations : les Séphardim, les Askenazim et les Karaïtes.

Les premiers, représentant les Juiss chassés d'Espagne et de Portugal à la fin du quinzième siècle, se séparent nettement de tous les autres. Ils prétendent descendre de David, et, comme leurs colonies espagnoles sont antérieures à la mort de Jésus-Christ, ils se déclarent étrangers au déicide national. Leur nombre est considérable. Ils ont neuf synagogues. Les Askenazim sont des israélites allemands, polonais et russes établis à Jérusalem autant par spéculation que par piété. Ils ont cinq synagogues, dont l'une, par sa coupole et ses proportions, peut lutter avec la principale des Séphardim. Les Karaïtes n'en ont qu'une. Ils n'admettent pas le Talmud et s'en tiennent à la Loi toute seule, ce qui ne les rend ni moins honnêtes, ni moins pieux.

C'est aujourd'hui le jour du sabbat. Il y a pour nous un vif intérêt à rechercher le passé biblique dans ce présent d'un peuple qui, malgré toutes les violences, l'exil, l'oppression, les massacres, les prédications persuasives, l'évidence de









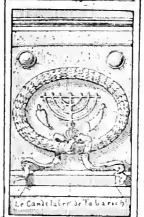


l'Evangile, les arguments de la civilisation moderne, demeure aussi obstinément attaché à l'ancienne Alliance, que si rien dans l'histoire n'indiquait sa fin irrémédiable et officielle. La première synagogue où nous pénétrons est aux Askenazim. On y dispose toutes choses pour la grande assemblée du soir. Quelques anciens font, chaeun à son pupitre, une sorte de cours ou de prédication libre. Les auditeurs sont nombreux. Leur attention soutenue, leur joie grave, l'épanouissement de leur physionomie, prouvent que ces maîtres indépendants, en dehors de la hiérarchie, peut-être des novateurs chefs d'école, sont parfaitement goûtés. Il y a là des types d'hommes et surtout de vieillards qui auraient fait rêver Jordaens et Rembrandt. Ils ont tous je ne sais quelle foi illuminée, quelle majesté dans la douleur, quelle conviction d'être quelque chose, malgré la réprobation générale, qui inspirent le respect. Ils portent la tunique (Chetoneth) serrée par une ceinture (Ezor, et le manteau à manches Simla). Le grand bonnet à poil est, au point de vue archéologique, une innovation malheureuse, j'allais dire sacrilège.

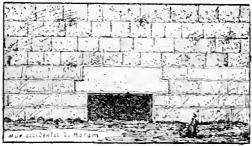
Les jeunes gens sont généralement chétifs. La coutume de les marier de bonne heure apauvrit cette belle race. Il est vrai que l'erreur est consacrée par un passé respectable. Nous savons que le roi de Juda, Joram, mourut à quarante ans, laissant un fils de vingt-deux, Amon. Celuici, à vingt-quatre ans, avait déjà un enfant de huit, qui se maria à quatorze. Mais peut-on





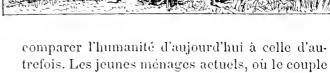












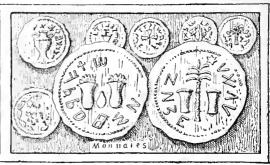
trefois. Les jeunes ménages actuels, où le couple réuni donne à peine un total de trente années, vivent sous l'autorité paternelle, sans quitter le foyer domestique. Ils peuvent ainsi grandir et se multiplier sans souci.

Dans l'auditoire d'un de ces vénérables rabbins, un enfant nous intéresse vivement. Il porte une robe blanche gracieusement serrée autour des reins par une ceinture de diverses couleurs. Sous ses blonds cheveux, qui de son tarbouch descendent bouclés sur ses épaules, l'ovale de sa physionomie fine, correcte, animée, se dessine agréablement. Son œil est doux et profond. Il tient un livre ouvert, écoute et répond quand on l'interroge. Chacun le considère avec étonnement, et le vieux maître, fier de son élève, lui marque coup sur coup sa parfaite satisfaction. Ainsi devait être Jésus quand sa famille le retrouva parmi les docteurs.

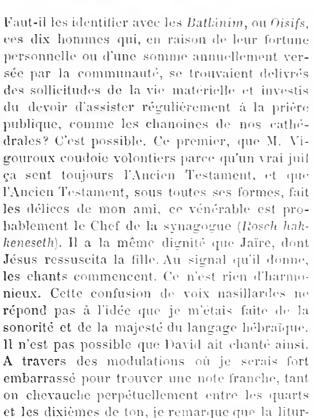
Comme nous arrivons chez les Séphardim, l'office commence. Un employé, le hazzan, celui à qui Jésus, dans la synagogue de Nazareth, remit le rouleau où il avait lu le texte d'Isaïe qu'il fallait commenter, nous installe aux premiers bancs à droite. Nous supposons que c'est la place d'honneur. Devant nous est le tabernacle avec le livre de la Loi. Une lampe y brûle sans cesse. C'est le symbole de la parole de Dieu et de la foi d'Israël. Le peuple fournit l'huile pour l'entretenir.

Près du sanctuaire est le banc des Anciens.









Mais voici que le grand délégué de l'assemblée, le Chéliah, se lève et gravit en chantant les degrés qui montent au tabernacle. Il y prend respectueusement le livre de la Loi enroulé autour de deux bâtons précieusement sculptés, et le porte à l'ambon, ou estrade dressée au

gie est vivement dialoguée et que chacun semble

fort bien comprendre ce qu'il dit.





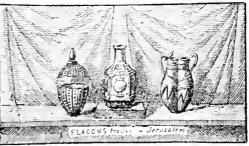






milieu de la salle. Après l'avoir déposé sur le pupitre, il appelle au hasard un lecteur. On regarde avec curiosité celui qui, ainsi invité, monte à côté du Chéliah pour lire sur le parchemin déroulé le passage qu'on lui indique. C'est ici l'antique scène de Nazareth prise sur le vif. Le jeune homme fait très convenablement la lecture, mais, à notre grand regret, il n'y a pas de derasch ou d'exhortation. C'est dommage, l'auditoire était nombreux et bien disposé. Je remarque que les hommes seuls font partie de la véritable et vivante assemblée. Les femmes sont reléguées dans les tribunes. Les chuchotements, les cris de joie ou d'indignation sont très marqués dans ces réunions, où chacun a un rôle actif, ce qui leur donne une physionomie à part et où l'on ne retrouve rien de la tenue correcte et calme de nos églises. Le Chéliak entonne un psaume, et les chants reprennent aussitôt.

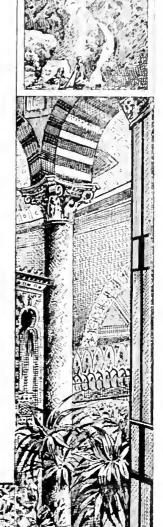
Mais pourquoi donc tout le monde se balancet-il sur un côté sitôt qu'on chante? Dans une troisième synagogue nous avons remarqué qu'on se tenait sur un seul pied, et qu'à certains moments de la psalmodie il fallait sautiller sur les deux à la fois. Pourquoi ces puérilités viennent-elles défigurer une liturgie qui par tant de côtés garde des vestiges de sa majesté native? A la sortie de la synagogue, où l'on chantait ainsi en équilibre sur une jambe, on a passé sous le nez des fidèles un citron et un bouquet de fleurs. Nul n'a pu m'expliquer le sens de cette cérémonie. Je ne sais s'il s'est jamais trouvé





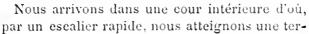
sur terre rien de plus fécond en inventions ridicules que le cerveau des rabbins de la décadence. Que tout nous semble, au contraire, grave et emouvant sitôt que Moïse seul reparait. Le Chéliak est descendu de l'ambon tenant la Loi au dessus de sa tête et bénissant l'assemblée qui criait : Amen! amen! En même temps les pères levaient leurs mains sur les petits enfants, les vicillards étendaient leurs bras vers le livre saint, les jeunes gens se précipitaient pour le baiser. Tout le monde criait, et sans comprendre ce que chacun disait, nous jugions que c'était beau. Nous n'avons pu nous défendre d'une réelle émotion. Pauvre peuple, quelle ténacité dans l'erreur, quand tout, les pierres, les hommes, les siècles crient contre lui! Oui, il garde encore dans son âme quelque chose du Père des croyants et sur sa tête comme un souffle de Jéhovah. Quand Jésus entrera-t-il dans son eccur?

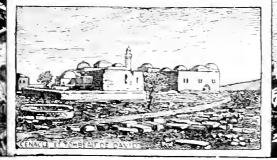
Comme nous sortons de la synagogue, de charmants petits israélites s'offrent à nous diriger vers le Cénacle et le tombeau de David, que nous voulons visiter. Tout cela est hors de la ville actuelle. On sait que, depuis Adrien, la partie sud du mont Sion a été rejetée au-delà des remparts. Au point de vue des recherches archéologiques, ce n'est pas un malheur, car le terrain y a été moins bouleversé que dans la ville actuelle, et ma conviction est que des fouilles sur la célèbre montagne amèneront de sérieux résultats. Les Augustins de l'Assomption





les assemblées chrétiennes, au moins jusqu'au siège de Jérusalem par Titus. Pent-être même en raison de ses modestes proportions le sanctuaire echappa-t-il à la ruine générale. En tout cas, il dut être relevé peu après, car saint Épiphane déclare qu'il existait du temps d'Adrien. Quand l'impératrice Hélène voulut le rendre digne des grands souvenirs qui s'y rattachaient, elle y fit construire une basilique importante et peut-être à deux étages pour mieux rappeler la chambre haute où tant d'événements mémorables s'étaient accomplis. Dans une de ses lettres, saint Jérôme se propose d'y aller prier avec sainte Paule. Saint Cyrille de Jérusalem l'appelle l'église des Apôtres. C'est à elle que s'applique ce titre d'église première, donné dans la relation du prêtre Lucien au sanctuaire où furent provisoirement déposées les reliques de saint Étienne, de Gamaliel et de Nicodème, trouvées à Caphar-Gamala, comme je l'observais ce matin. Il n'est pas un pèlerin qui, dans le récit de son voyage en Terre Sainte, n'ait fait mention du glorieux sanctuaire. Au onzième siècle il était en ruines. Les Croisés le relevèrent et l'entourèrent d'une muraille fortifiée. A la chute du royaume latin, les musulmans s'en emparèrent. Enfin, après l'avoir pris, perdu et repris encore, les Franciscains eurent la douleur de le perdre définitivement vers le milieu du seizième siècle. Il est devenu une mosquée. Nous arrivons dans une cour intérieure d'où,











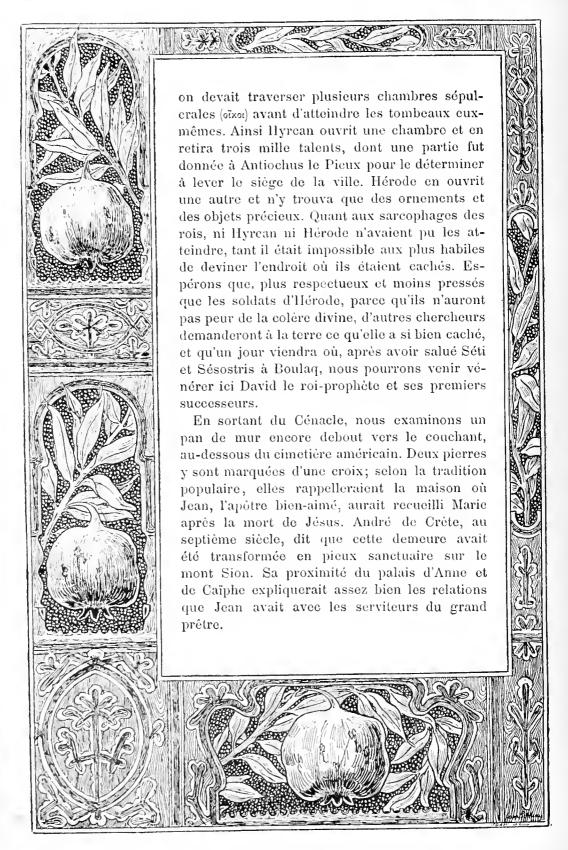
pour Salomon et douze de ses successeurs. Au deuxième livre d'Esdras, il est dit que « Sellum bâtit la porte de la source, lit le mur de l'étang de Siloé, près du jardin du roi, jusqu'aux degrés qui descendent de la cité de David, et que Nehémie travailla après lui aux réparations, jusqu'en face des tombeaux de David, jusqu'à l'étang qui avait été construit, jusqu'à la maison des Braves. » Quel qu'ait eté le site précis de l'étang et de la citadelle, il est évident qu'ils se trouvaient sur la ligne partant de Siloé et du jardin du roi pour contourner le mont Sion vers le couchant. Donc la royale sépulture était au sud de Sion, où elle sert de repère à celui qui raconte la réeditication des remparts. Au temps des Apôtres, sa place était parfaitement connue; et il n'est pas certain que, le jour de la Pentecôte, parlant peut-être de la terrasse même du Cénacle, Pierre n'ait pas voulu faire allusion à la proximité du fameux tombeau : « Hommes, frères, disait-il, qu'il me soit permis de vous rappeler librement au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et que son tombeau est au milieu de nous à fuiv) jusqu'à ce jour. » Quoi de surprenant, puisque quarante ans auparavant Hérode, après avoir essayé de le violer pour en retirer l'argent qu'il y croyait enfoui, l'avait fait couvrir d'un magnifique mausolée en pierres blanches, expiation tardive d'un saerilège qui avait coûté la vie à deux de ses doryphores.

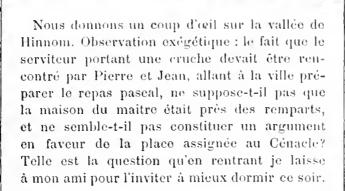
D'après ce que dit ailleurs le même historien,











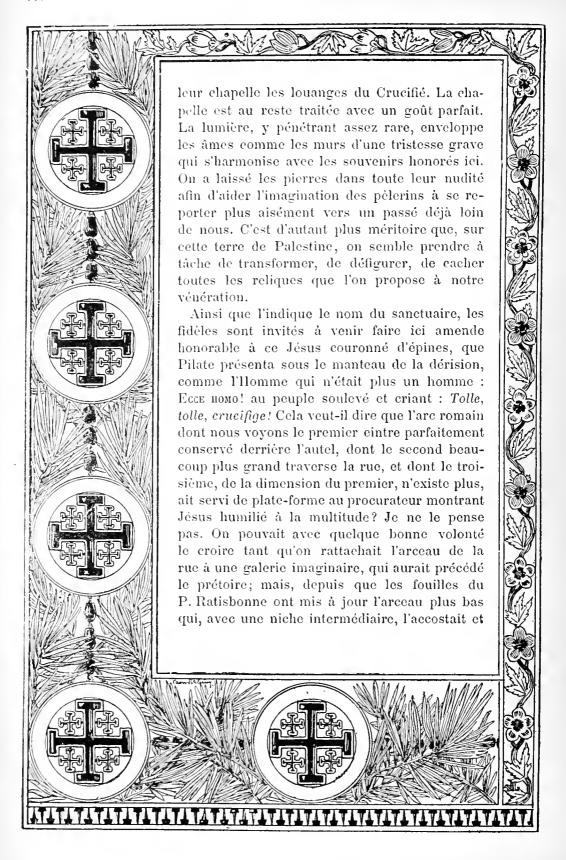
Dimanche, 18 mars.

Nous allons dire la messe chez les Dames de Sion, qui ont pour aumônier un élève de M. Vigouroux, l'abbé de Chaumontel, prêtre aussi aimable que pieux. Sous la plus heureuse des inspirations, le P. Marie Ratisbonne a voulu ériger iei comme une chapelle expiatoire où de saintes âmes, pour la plupart venues comme lui du judaïsme, prient et s'immolent là même où le peuple prévaricateur demanda que le sang du Juste retombât sur sa propre tête et sur celle de ses enfants. Rien de plus touchant que cette œuvre de réparation solennelle entreprise par un de ceux qui portaient à leur front la responsabilité et la trace du sang divin.

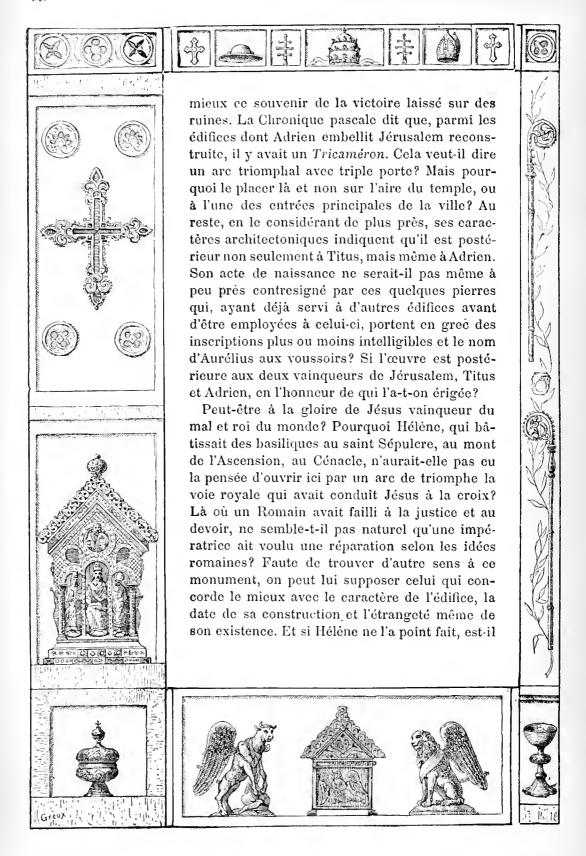
Les religieuses déléguées ici pour y représenter le judaïsme repentant tiennent admirablement leurs écoles, soignent les malades qui se présentent au dispensaire et chantent dans

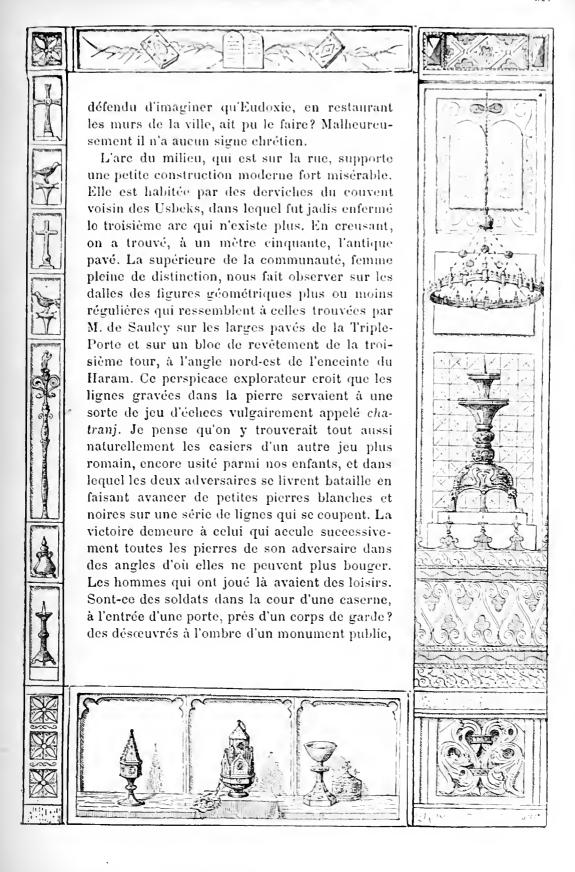


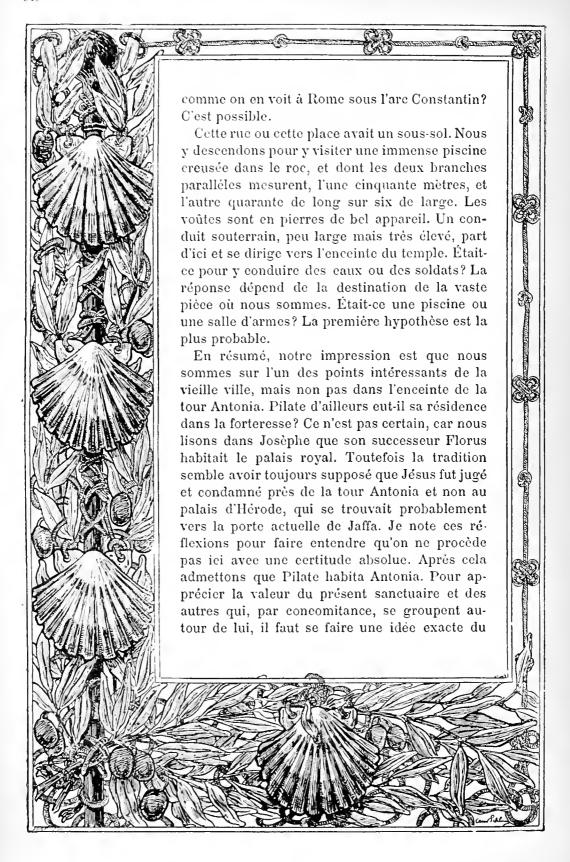














Prétoire, du Lithostrotos et de la scène telle que l'Évangile nous l'a decrite.

Le prétoire était la résidence ordinaire du gouverneur, et, ainsi que le marque Cicéron à propos de Verrès, le lieu où il rendait la justice. Il était précédé, comme nos tribunaux actuels, d'un vestibule ou péristyle que l'on abordait par des degrés. C'est là, devant la foule répandue sur la place environnante, que le gouverneur rendait la sentence. Pour plus de solennité, il y faisait porter son siège de juge, le bêma, qui reposait sur un parvis de mosaïque mobile nommé Lithostrotos, et, en araméen, Gabbatha. Depuis Jules César, ces mosaïques étaient devenues le complément de bagages qui suivaient le consul au milieu des camps et que les procurateurs s'attribuèrent dans les provinces où ils devaient remplir l'office de juges. Que le bêma ou siège avec ses appendices fût mobile, on en voit la preuve dans Josephe. Cet historien nous montre Pilate le faisant dresser au milieu du grand cirque de Césarée, et Florus devant le palais royal où il résidait à Jérusalem.

Quand les Juifs se présentèrent de bon matin devant le prétoire, ils n'entrèrent pas même sous le propylée, car îls ne voulaient pas se souiller le jour où il fallait manger la pâque. Au tumulte qu'ils faisaient, Pilate sortit et s'avança sous le péristyle qui dominait la rue ou la place publique et constituait comme une vaste tribune. C'est de là qu'il engagea la première discussion avec la foule, en disant : « Que vou-

















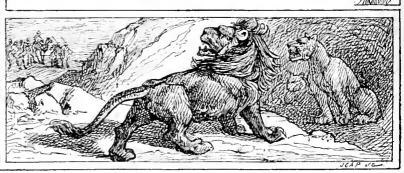


lez-vous à cet homme? » Et la foule vociféra alors ses premières accusations: « C'est un agitateur dangereux; il nie les droits de César, il se fait roi! » Pilate, suspectant à bon droit ce zèle nouveau du parti hiérarchique pour les intérêts de César, voulut, avant d'aller plus loin, entendre les explications de Jésus et le fit entrer dans le prétoire ou l'entraîna vers le fond du péristyle, loin des cris de la foule.

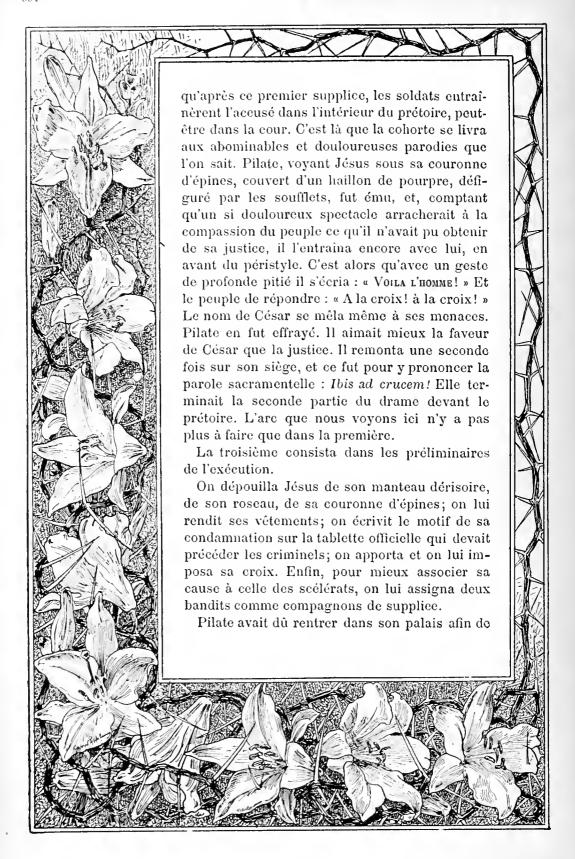
Après l'avoir interrogé, il le ramena vers ses accusateurs et proclama son innocence. On sait comment l'émeute protesta en accumulant de nouvelles ealomnies. C'est alors que, par son silence, l'accusé provoqua l'admiration du gouverneur, sans toutefois le déterminer à faire prévaloir la justice. Le nom d'Hérode, prononcé au hasard à travers les clameurs de la foule, offrit à Pilate une belle occasion de renvoyer l'accusé du forum apprehensionis au forum originis. Jésus fut adressé à Hérode et là se termine la première partie de la procédure civile.

Où demeurait Hérode? On l'ignore. Peut-être au palais de son père, si Pilate ne l'occupait pas. Et ici, il faut imaginer une seconde exhibition de l'accusé à travers les rues de la ville. La première avait été fort matinale, du palais de Caïphe au prétoire. La troisième fut très ignominieuse. Jésus sortit de chez Hérode portant sur ses épaules le manteau blanc des insensés.

C'est dans ce costume humiliant qu'il remonta l'escalier du prétoire. Pilate reparaît alors, et, encouragé peut-être par l'attitude d'Hérode vis-







ne pas voir les dernières conséquences de l'iniquité qu'il venait de commettre. Les chefs du peuple s'applaudissaient de leur triomphe. Jésus descendit l'escalier du prétoire portant sa croix. Des soldats, commandés par un centurion, organisèrent le cortège. La foule, hideuse de joie, suivit.

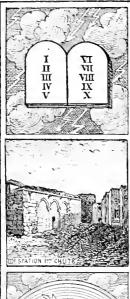
Comme je voudrais baiser pieusement et arroser de mes larmes le chemin par où le Maitre passa alors! Où est-il? Au lieu où nous venons de voir l'antique pavé de la ville? On dit qu'il y a des taches de sang qui ne s'effacent plus. Pourquoi celles de Jésus ne sont-elles pas quelque part iei rayonnantes de sainteté, de générosité, d'amour? Son sang ne fut-il pas le sang du Juste?

Par la porte des remparts la plus rapprochée, on eut hâte de sortir de la ville et de trouver au plus vite un lieu où il fut aisé d'en finir. Où fut cette porte! Nul ne le sait. Celle qu'on montre aux fouilles des Russes est trop près du Calvaire jà quatre-vingts mètres environ) pour motiver l'intervention du Cyrénéen. C'est plus au nord qu'il faut la chercher; et, à tout prendre, il pourrait bien se faire que la tradition populaire la fixant au lieu communément appelé la Porte judiciaire ne fût pas trop malavisée.

Quant à la forteresse Antonia, il n'est pas probable que sa partie septentrionale ait été audessus de la rue Sitti-Mariam. Les restes de contrescarpe visibles ici même en sont la preuve. Josèphe parle du fossé profond taillé dans le













roc qui séparait Antonia de la colline de Bézetha. Bien que creusé de main d'homme, il devait avoir une largeur suffisante pour que les fondations de la tour ne fussent pas d'un accès trop facile; or cette largeur nous reporte aisément au-delà de la rue.

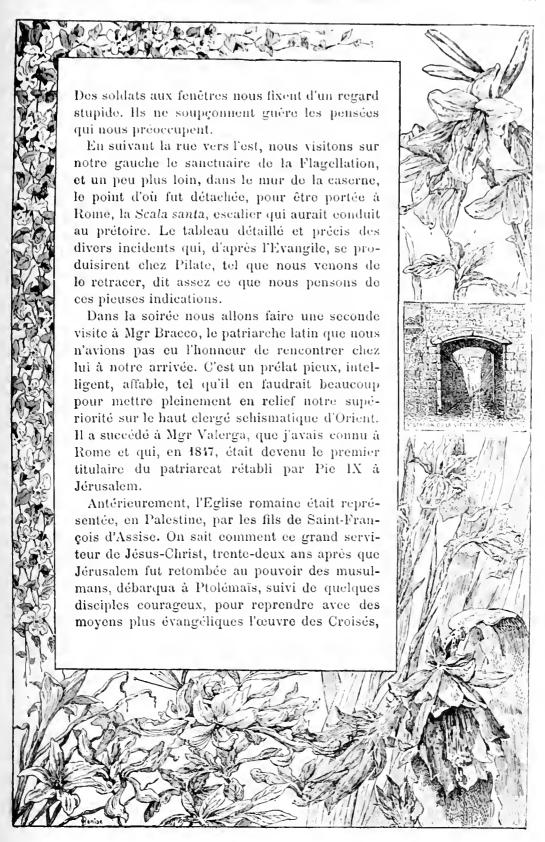
Pour nous en rendre mieux compte, nous demandons à monter sur la terrasse de la maison qui domine pleinement l'aire du temple et la ville presque entière. Si Antonia arrivait où nous sommes, il faudrait ou lui donner plus de deux cents mètres de côté, ou reporter le temple plus au nord. Or la roche d'Arauna, le pont de Robinson et tant d'autres indications à peu près sûres ne le permettent pas. Au reste, dans des démolitions voisines du couvent, aussi bien qu'à l'hôpital autrichien, on a trouvé des sépultures juives très anciennes. N'est-ce pas encore une preuve que la place occupée par le couvent des Dames de Sion fut hors la deuxième enceinte? Elles ont bâti probablement sur le point même où Titus, ayant pris Bézetha, appuya ses machines de guerre pour donner l'assaut à Antonia. Je souhaite que mes doutes ne blessent pas les saintes âmes qui nous ont si bien aceueillis.

Dans la caserne turque, presque vis-à-vis de l'Ecce-Homo, subsistent encore la petite chapelle du Couronnement d'épines et les ruines d'une ancienne église dite de la Sainte-Sagesse. Elle marquait le lieu où la Sagesse éternelle avait été entendue, jugée et condamuée par Pilate.

















définitivement anéantie après la bataille de Hattin, en 1186.

François d'Assise est l'un des hommes qui ont le plus visiblement mis en pratique la sainte folie de l'Évangile. Celui qui, si volontiers, parlait aux bêtes, parla avec une douceur extrême aux Sarrasins. Ceux-ci, comme celles-là, surpris de son eourage, de sa tendresse et de sa simplicité, le respectérent. Les sultans, comme les loups, furent ses frères et ses amis. Grâce à son influence, sa famille religieuse put se fixer près des Saints Lieux, qu'elle garda de l'œil et du eœur, le plus souvent sans pouvoir y pénétrer. Elle se résignait à attendre des jours meilleurs, et plus d'une fois ces jours meilleurs furent la mort. Vers le milieu du treizième siècle, tous les Franciscains qui étaient à Jérusalem périrent massacrés dans l'église même du Saint-Sépulcre. Cent ans plus tard, Dieu inspira à un roi de Sicile, Robert le Sage, et à sa femme Sanche, la pieuse pensée d'acquérir à prix d'or du sultan d'Egypte plusieurs sanctuaires, et surtout celui du mont Sion, pour les remettre aux mains du pape Clément VI, qui vivait alors à Avignon. Celui-ci en donna la propriété et la garde aux Franciscains. Mais en Orient le droit de propriété dure tout autant qu'il ne plaît pas aux plus forts de le supprimer. Dans la dernière moitié du seizième siècle, sous prétexte que le tombeau de David se trouvait au Cénacle, et que le grand roi était plus vénéré des musulmans que des chrétiens, on chassa du mont











Sion les pieux gardiens de la Terre Sainte. Ils s'estimérent heureux de pouvoir s'établir à prix d'or au couvent de Saint-Sauveur, où ils sont encore. Leur supérieur, ou P. Custode, a long-temps exercé une juridiction très étendue en Orient. Grégoire XVI la limita en 1829, et l'institution du patriareat latin l'a réduite aux maisons de l'ordre. Le Patriarehe est le chef hiérarchique du clergé séculier, qui se multiplie de jour en jour.

Quel que soit le mérite des Franciscains en Terre Sainte et quel qu'ait été leur dévouement à la cause de l'Église, il faudrait être aveuglé par un exclusivisme pharisaïque pour ne pas reconnaître qu'à côté d'eux, grâce à la tolérance actuelle de l'empire ottoman, il y a place pour d'autres familles religieuses capables, elles aussi, de rendre témoignage à Jésus-Christ et de faire son œuvre en des lieux si chers à toute âme chrétienne. De quel droit voudrait-on leur refuser l'honneur de s'enrôler dans la pacifique et féconde croisade qui aboutira plus sûrement que les expéditions sanglantes des siècles passés? La moisson mûrit, pourquoi ne pas demander au Père qu'il envoie des ouvriers nombreux dans le sillon? Fils loyaux et vaillants de Saint-Dominique, du P. d'Alzon, du cardinal Lavigerie, prêtres, frères, apôtres de tout nom qui arrivez au nom de Jésus-Christ, soyez les bienvenus sur ces terres où il n'y a plus seulement à garder, mais à faire refleurir ce qui était mort. La charité eatholique connait ses devoirs. Elle









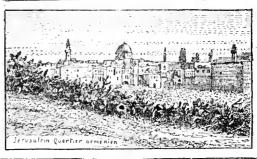






vous aidera de ses deniers, de ses influences, de ses prières. Plus que jamais, nous le savons, la France est déterminée à étendre sur vos œuvres son drapeau protecteur. Mgr Bracco a, sur ce point, des idées généreuses qui l'honorent. D'où que lui viennent les auxiliaires, il les accueille avec un paternel empressement.

Depuis le commencement de ce siècle, l'Église grecque schismatique a pris à Jérusalem une influence prépondérante. La Russie la soutient de toute son activité. Le czar est le prince chrétien qui multiplie le plus courageusement les fondations pieuses dans la Ville sainte et dans toute la Palestine. Mais sans parler des œuvres russes proprement dites, les Grecs schismatiques ont ici huit communautés d'hommes et cinq de femmes. Leur patriarche habite le couvent de Saint-Constantin, à côté du mur occidental du saint Sépulcre. Il est nommé par le synode et reçoit l'investiture du sultan de Constantinople, à qui il doit, en retour, un baghchich de cent mille francs. De son côté, il prélève une redevance sur les métropolitains et les autres évêques qu'il nomme. Ceux-ci en imposent autant à leurs subordonnés. A voir les choses de près, le clergé est bien plus loin de nous par son assujettissement au pouvoir laïque, son ignorance, sa crédulité, ses vues matérielles et intéressées, que par ses erreurs dogmatiques. Son abaissement intellectuel et moral, pour ne pas dire son avilissement, beaucoup plus que les dissidences dogmatiques, le tiennent en dehors de l'unité ro-







maine. Quant au Filioque, je crois qu'il s'en préoccupe médiocrement. Les évêques et les moines sont d'ordinaire étrangers à la Palestine. Ils parlent grec. Les fidèles, au contraire, sont du pays, et parlent arabe ainsi que le clergé inférieur sorti de parmi eux.

La secte arménienne est plus riche et peut-être plus indépendante. Elle se compose de ces commerçants habiles et industrieux qui, en affaires, ont une supériorité marquée même sur les Grees et sur les Juifs. Ils possèdent au mont Sion. dans le beau quartier de Jérusalem, le plus riche couvent de la ville. Leur patriarche, qui a juridiction sur toute la Palestine et sur l'île de Chypre, n'en relève pas moins du Catholicos d'Etchmiadzin. Les Arméniens, n'admettant qu'une nature en Jésus-Christ, sont demeurés hérétiques depuis le concile de Chaleédoine. Ils vivent donc en dehors de l'Église greeque aussi bien que de l'Église latine.

Les Syriens non unis, ou Jacobites, sont dans une situation analogue comme orthodoxie, mais très différente comme fortune et comme nombre. Ils s'amoindrissent journellement et leur petit couvent, bâti, dit-on, sur la maison de Marie, mère de Jean-Mare, risque de rester bientôt à peu près vide.

Quelques Coptes, qui se confondent avec les Abyssins, partagent les mêmes erreurs et la même misère.

Il n'en est pas de même des protestants, qui disposent de grandes ressources, et s'en pren-





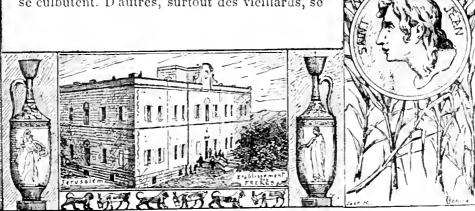






vaillamment leur place parmi les plus sûrs ouvriers de l'Église dans ces pays de l'Orient. Leur maison est fort belle et parfaitement tenue. Le F. Évagre, qui la dirige avec intelligence et courage, nous fait part des succès de l'œuvre et de ses espérances. Le pensionnat est bâti sur les ruines du Kasr-el-Djaloud, le château de Goliath, au point le plus élevé de la ville moderne. Est-ce ici l'ancienne tour Psephinos? Nous admirons ces blocs de pierre de trois mêtres de longueur à bossage très saillant, à face rugueuse, soigneusement ajustés et formant deux piliers énormes qui font pendant à deux autres signalés par Wilson. Mais, avec toute notre bonne volonté, nous sommes incapables d'y reconnaître la forme oetogonale de la tour bâtie par Agrippa. En tout cas, comme le mot gree Pséphis veut dire petite pierre, il faut convenir, en voyant les substructions de l'édifice, que le nom lui aurait été donné par antiphrase. C'est ici un des points importants pour se reconnaître dans la délimitation des trois enceintes de l'antique Jérusalem. Un fragment de mur de sept mêtres de haut sur quinze de large et vingt et un de long affirme l'importance stratégique de cette position.

La porte de Jaffa, que nous traversons pour rentrer à Saint-Étienne, offre, même sur le soir, un aspect des plus animés. Comme aux temps bibliques, ici se traitent encore la plupart des affaires. Des marchands, des chameliers, des curieux, des désœuvrés, s'agitent, s'interpellent, se culbutent. D'autres, surtout des vicillards, se







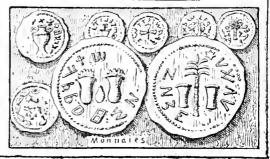
réjouissent aux derniers rayons du soleil couchant et méditent peut-être sur les vicissitudes de l'existence. On comprend qu'autrefois les prophètes soient allés à la porte des villes, comme au milieu d'un forum, faire entendre au peuple les menaces de Jéhovah. Nous voyons passer un gros personnage auquel trois serviteurs, deux en tête et un en queue, ouvrent brutalement passage à travers la foule. C'est le cadi. Viendrait-il par hasard de juger? En installant ici son tribunal, il n'aurait fait que suivre les vieilles traditions d'Israël. Adrien y fit ériger un pourceau de marbre pour humilier les Juifs et leur rappeler que l'entrée de Jérusalem leur était interdite. Les portes, garnies de fer, sont énormes. Je doute que celles de Gaza, enlevées par Samson, aient été plus massives.

Nous saluons notre consul en passant. Un de ces jours nous le verrons plus longuement, C'est un très aimable homme, actif et intelligent. Il ne représente pas seulement la France, il l'aime passionnément et travaille à ne pas la laisser amoindrir ici.

Lundi, 19 mars.

A cinq heures du matin je fête saint Joseph en célébrant le divin sacrifice sur l'autel même du saint Sépulcre. Dire que c'est sur un tombeau que repose notre foi, et que cette foi demande et obtient le sacrifice entier de nous-mêmes depuis dix-neuf siècles et dans tous les milieux! L'in-

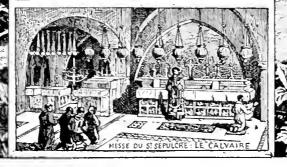




suffisance apparente de la cause, mise en regard de l'immense résultat, n'est-elle pas une preuve que le divin est ici? Comment expliquer cette série de phénomènes : un tombeau qui enfante le monde chrétien, un mort qui donne la vie, et un crucifié qui assure la gloire? Je ne connais qu'une réponse satisfaisante, elle est dans l'épitaphe qu'il aurait fallu graver ici telle que l'ange l'avait dietée : Surrexit, non est unc!

S'il ne fut plus là le lendemain du sabbat, c'est ou qu'on l'avait enlevé, ou qu'il était sorti de luimême. L'enlever, nul n'y avait intérêt, nul n'eût osé l'entreprendre, car le sépulcre était gardé; nul n'a même soupçonné qu'on pût le faire, puisqu'au lendemain du sabbat tous sont surpris de trouver le sépulere vide. Il est done sorti. Et, en effet, on l'a vu vivant, on l'a entendu, reconnu, touché, adoré. De ses humiliations et de ses souffrances, il ne lui restait plus rien. Il vivait à l'état glorieux. Ceux qui l'ont vu, après avoir été d'abord incroyants, ont été ensuite tellement certains de sa résurrection, que pour l'annoncer ils ont aussitôt quitté leur renos, leur famille, leur patrie. Rien dans leur façon d'agir qui indique des illuminés. Quant à être des convaincus, ils ont donné leur tête pour le prouver. En mêmo temps, le Vivant lui-même établissait la valeur de leur témoignage en faisant passer sur le monde un souffle qui le bouleversait et le jetait au pied de la croix frémissant, révolté, mais à jamais vaineu.

La preuve qu'il avait été véridique dans sa vie









n'est-elle pas dans cette puissance qu'il exerce après sa mort? Dieu le Père, en permettant le plus grand de tous ses miracles, ne s'est-il pas donné pour garant de la sainteté de son œuvre? Oui, le sépulcre de Jésus-Christ est bien la raison dernière d'un bouleversement, d'une transformation, d'une création que, sans lui, notre esprit ne saurait comprendre.

Je dépose sur cet autel, où la Victime fut ensevelie, et d'où elle sortit triomphante pour inaugurer son éternelle royauté, mes plus instantes supplications. Que Dieu donne sa grâce et sa vie à tant d'êtres qui me sont chers!

Malgré l'heure matinale, la foule circule nombreuse de toutes parts. Les Russes sont admirables de recueillement et de foi. Parmi eeux qui prient la face contre terre, plusieurs arrosent le sol de leurs larmes. J'observe plus particulierement un homme dans la force de l'âge, mieux vêtu, moins démonstratif que les autres. Quand il se relève, j'admire sa belle tête virile, toute bouleversée par l'émotion. Sa poitrine est constellée de décorations. De tels eroyants sur un champ de bataille doivent être des héros.

A huit heures, nous allons à Casanova. Le F. Liévin doit nous faire visiter l'aire où fut le temple de Jérusalem. C'est une excursion importante; les cawas du consulat nous précèdent.

Par la rue qui descend directement de la porte de Jaffa, nous abordons le Haram-ech-Chérif. Une porte double, ornée de colonnes torses, en marque l'entrée. Elle est dite de la Chaîne, Bab-











es-Silsileh. Notre première impression en pénétrant dans la vaste enceinte est celle de la surprise. De la terrasse de l'*Ecce-Homo*, nous avions très imparfaitement saisi les vastes proportions du trapèze qui constitue l'aire sacrée. Il a environ un demi-kilomètre du nord au sud et une moyenne de trois cents mètres de l'est à l'ouest.

Ceci nous déconcerte un peu tout d'abord et menace de nous rejeter dans les théories de Fergusson, qui y a trouvé la place du temple, d'Antonia, du Calvaire, du saint Sépulere et même du monument d'Alexandre Jannée. Mais ces hypothèses sont de tout point insoutenables. Sans nous en préoccuper davantage, commençons par rétablir le site et les proportions de la tour Antonia.

On sait, d'après Josèphe, que cette forteresse, édifiée au nord du temple par les princes asmonéens et d'abord appelée Baris, avait une tour de cinquante coudées de haut à chacun de ses angles, sauf celle du sud-est, qui en mesurait soixante-dix et permettait ainsi aux soldats romains de surveiller le temple dans toute son étendue. C'était plutôt une ville qu'un château fort, ear il y avait des cours avec des portiques, des bains, de grands espaces pour camper, en un mot, des appartements de toute sorte qui en faisaient à la fois un palais et une cité. Je ne serais pas éloigné d'admettre que, si elle était protégée au nord par un fossé dont le Birket-Israïl marque la place, elle descendait au sud jusqu'à la porte Dorée, où se trouva peut-être













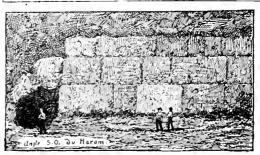




l'entrée de sa plus haute tour. On sait que Fergusson en fait la porte munumentale qui conduisait directement à la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre, et, en tournant à gauche dans l'atrium, à l'église du Golgotha.

Il est dit qu'à l'angle nord-ouest, Antonia était bâtie sur un roc élevé et escarpé. Allons d'abord constater l'exactitude de cette affirmation en traversant le rectangle qu'elle dut occuper et qui est actuellement une vaste cour où quelques petits Arabes prennent leurs ébats, tandis que de vieux derviches y rêvent paisiblement à l'ombre des cyprès. Ils sont chez eux, et nous, les vrais héritiers d'Israël, nous ne sommes entrés sur l'aire du temple que grâce à l'éloquent baghchich. L'affirmation de Josèphe est exacte. A son angle nord-ouest, la tour était sur une masse de marne pétrifiée. Jusqu'à une hauteur de plusieurs mètres, on voit que la main de l'homme y a pratiqué une entaille verticale assez laborieuse. Il faut croire que toute l'aire où se trouvait Antonia avait été elle-même soigneusement aplanie, car nous n'y voyons pas les inégalités qui caractérisent d'ordinaire les vastes surfaces rocheuses.

Laissant derrière nous la forteresse d'Hérode et ses sanglants souvenirs, essayons sans retard de retrouver le temple d'autrefois à travers les constructions d'aujourd'hui. Tout d'abord, on est frappé de voir qu'au milieu de la grande enceinte du Haram il s'en détache une autre, réduction apparente de la première, mais plus









élevée de deux mêtres environ. Elle est taillée dans le roe, ce qui n'empêche pas Fergusson d'y chercher le jardin de Joseph d'Arimathie. On l'aborde par une série d'esealiers très doux, pratiqués dans le mur qui l'entoure. Cet exhaussement de terrain ne donne qu'une idée incomplète des différents niveaux ou des terrasses qui tout en suivant le mouvement des rochers, se superposaient pour former l'aire de l'ancien temple jusqu'au point eulminant sur lequel, d'après les rabbins, était édifié le Naos proprement dit. Ce point se trouvait au nord-ouest de l'enceinte, laissant ainsi pour le développement du parvis un grand espace au sud et à l'est, un espace plus restreint au nord et enfin un encore moindre à l'occident.

Par une des gracieuses arcades, disséminées sans ordre sur le pourtour de cette seconde enceinte, et comme oubliées par les dévastateurs, nous atteignons la plate-forme qui, certainement, sit partie de l'ancien temple. On ne se défend pas d'une forte émotion en foulant ce sol qui fut l'auguste sanetuaire d'Israël. Tandis que le F. Liévin raconte quelques légendes musulmanes aux visiteurs qui le suivent, je cherche à m'isoler. Tout naturellement, ma pensée se reporte à la grande scène de la consécration du temple par Salomon. C'est une des plus belles pages de l'Écriture. Elle me console des puérilités égyptiennes racontant comment Pian-Khi avait tiré le verrou du temple de Râ et mis en ordre la barque Mât et la barque Seket. Placé















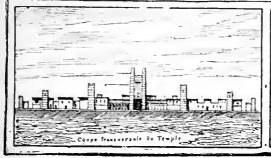


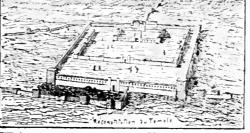
gnaient quatre vastes portiques pavés de pierres de diverses couleurs et couverts en bois de cèdre. Un triple rang de colonnes corinthiennes en marbre blanc les soutenait à douze mêtres de hauteur. Le temple du Seigneur était entouré par cette splendide construction. Sans doute, le palais du Roi et la maison de la Forêt du Liban, élevés jadis par Salomon au sud de l'édifice sacré, avaient disparu, mais llérode en avait profité pour agrandir le parvis de Gentils et préparer ainsi l'avènement officiel des nations à la religion définitive de l'humanité. Sous l'un de ces portiques que l'on appelait Royal, Jésus se promena plus d'une fois, s'entretenant avec ses amis ou luttant, terrible et inexorable, contre ses adversaires. C'est de la vaste cour qu'ils entouraient, et dont le site probable dut être entre la plate-forme où nous sommes et la mosquée El-Aksa, que le Maitre chassa les vendeurs et les changeurs profanant la maison de Dieu. La place de ces gens-là était dans les rues formées au dehors par la ligne des remparts, et au dedans par celle des portiques. Elles avaient été ménagées dans d'assez larges proportions pour suffire à l'étalage de tous les trafiquants de bêtes et d'argent. La cour des Nations était, pour les croyants incirconcis, et non pour les animaux.

Par la tour Antonia, au nord, par le mur extérieur qui longeait la vallée sur les trois autres côtés et par son quadrilatère de portiques, le temple était donc environné d'une double enceinte formidable.













Au fond du parvis des Gentils, en se rapprochant du naos proprement dit, l'exclusivisme juif avait dressé une balustrade d'un mètre cinquante de haut. C'est ce que les talmudistes appellent le Soreg. Très habilement travaillée, elle se trouvait coupée de distance en distance par des colonnettes carrées qui portaient, les unes en grec, les autres en latin, la défense pour tout gentil d'aller plus avant. N'en tenir pas compte c'était risquer sa vie. Une de ces inscriptions a été retrouvée par M. Clermont-Ganneau dans le mur d'un petit cimetière musulman, au nord-ouest du Haram. On la voit au musée du Louvre.

Par un escalier de quatorze degrés, on arrivait ensuite à l'Antemurale ou le Hel, plan large seulement de cinq mêtres, qui isolait des cours le mur de l'enceinte sacrée. Ce mur, haut de douze mètres, avait quatre portes au nord, une au midi et la principale au levant. On les abordait par cinq degrés, et par conséquent la cour où l'on entrait était au-dessus de l'Antemurale, qui luimême était plus élevé que le parvis des Nations.

Cette cour se partageait en deux : la première, en entrant par la porte du levant, était celle des femmes, Azarath-Naschim. La seconde, où on arrivait par quinze degrés en hémicycle et la porte en bronze de Nicanor, était le parvis des hommes ou des Israélites, Azarath-Yisraël. Elle avait quarante-cinq mètres du nord au sud et six mètres seulement de l'est à l'ouest. Là une balustrade, au milieu de laquelle étaient les trois degrés d'où les prêtres bénissaient l'assemblée,









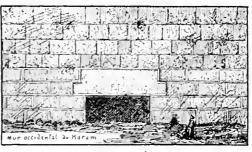




fois l'an, au jour des grandes expiations, il n'y avait qu'une pierre, celle sur laquelle avait reposé l'arche avant la captivité de Babylone. C'est sur cette pierre que le grand-prêtre allait solennellement placer l'encensoir. Le marbre, les bois précieux, les plaques d'argent et d'or brillaient partout. Aux colonnes Jakin et Boaz était suspendue la colossale grappe d'or qui symbolisait Israël, la vigne du Seigneur, et Israël, prosterné autour du glorieux sanctuaire, rendait à Jéhovah le seul honneur qui le glorifiât au sein de l'humanité corrompue. Ici avaient retenti les hymnes sublimes de David. Iei avaient été multipliés les sacrifices symboliques, en attendant le sacrifice réel, infini, et désormais unique qui devait sauver le monde. Iei s'étaient prosternés les rois et les pontifes. Ici sont passés et ont parle les prophètes. Ici, clôturant et résumant leur illustre lignée, accomplissant les oracles séculaires, le Seigneur Jésus-Christ, Désiré des nations, est venu; et cette maison, bâtie sur les ruines de l'ancienne que le fer, le feu et la fureur des hommes n'avaient pu entièrement supprimer, a eu plus de gloire qu'elle en abritant le Messie. Dieu, le Seigneur des armées, l'avait prédit. Voilà le passé.

Voici le présent. Il me navre, et je n'en donnerai pas tous les détails.

Sur la roche qui fut l'autel des holocaustes s'élève le Koubbet-es-Sakrah, nommé aussi, mais mal à propos, la mosquée d'Omar. Cette coupole gracieuse, surmontée d'un croissant fermé et re-





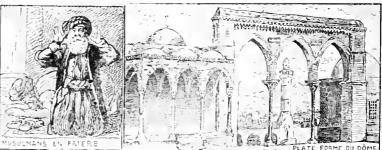






on trouverait sa direction en pente inclinée vers le Cédron. Taisez-vous donc, conteurs d'absurdes légendes. Ici jadis l'ange étendait sa main sur Jérusalem pour la détruire, et Jéhovah cria : « Assez! » Or l'ange était près de l'aire d'Arauna le Jébuséen, et David, qui avait vu l'épée de l'ange tournée contre la ville sainte, dit à Jéhovah : « Voici, j'ai péché! C'est moi qui suis coupable, mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Que ta main soit donc sur moi et sur la maison de mon père! » Et Gad vint vers David et lui dit : « Monte, élève un autel à l'Éternel dans l'aire d'Arauna le Jébuséen. Et David monta. Arauna, qui foulait alors le froment, le vit venir avec ses serviteurs, et, se prosternant devant lui la face contre terre, il lui offrait l'aire, les bœufs et le bois des attelages pour l'holocauste en disant: « Que Jéhovah te soit propiee! » Mais David voulut payer le tout six cents sicles d'or. C'est ici qu'il immola ses victimes à l'Éternel; et l'Éternel, qu'il invoquait, lui répondit par le feu du ciel sur l'holocauste. Plus tard Salomon bâtit le temple en ce même lieu où avait adoré son père. Voilà les grands souvenirs de cette pierre.

La mosquée se compose de trois enceintes concentriques, dont la plus étroite renferme le rocher vénéré. Les deux autres sont formées par des piliers sculptés et des colonnes disparates, remontant peut-être à une haute antiquité. L'ensemble de l'édifice est heureusement réussi; la simplicité, l'élégance et la grandeur s'y trouvent fort bien harmonisées. Au dehors, quatre portes



et une série de fenêtres ogivales, des dessins figurés par des plaques de marbre et de faïence, lui donnent de la grâce et de la légèreté. Sur l'azur des terres cuites qui ornent le tambour supportant la coupole, l'islamisme a écrit quelques versets du Coran. C'est le droit du vainqueur dans sa brutalité.

En sortant par la porte orientale de la mosquée, nous nous heurtons contre un petit édifice dodécagone que supportent dix-sept colonnes à claire-voie : c'est le Koubbet-es-Silsiléh, ou Dôme de la Chaîne. Là, d'après les musulmans, David jugea autrefois, et là sera suspendue un jour la balance du jugement dernier. Du temps de David, uno chaîne descendait ici du ciel en terre, et le témoin qui prêtait serment devait la tenir dans sa main; s'il venait à mentir, un anneau se détachait et révélait ainsi le parjure. Ces récits extravagants m'irritent, et c'est en vain qu'on me montre près de la porte du sud, sur une plaque de marbre, l'oiseau de Salomon. Je ne veux pas en entendre la légende.

Descendons de la plate-forme centrale, et a travers quelques arbres, oliviers ou cyprès assez misérables, en côtoyant un bassin circulaire où l'eau ne coule plus et ces citernes des rois aux larges voûtes suspendues sur des piliers qui sont le roc lui-même, allons saluer les souvenirs chrétiens d'El-Aksa, la Mosquée Éloignée. Ce fut ici la basilique de Sainte-Marie bâtie par Justinien. Omar vainqueur vint y prier, et il n'en fallut pas davantage pour exiger sa désaffectation. Le mot





n'était pas encore connu à cette époque. La chose a été de tous les temps.

Un portique du treizième siècle, et d'assez mauvais goût, précède le vaste édifice. Celui-ei, malgré les nombreuses modifications qu'il a subies, garde encore le cachet de sa destination première. Il a sept nefs et la forme indiquée d'une croix. Des piliers carrés ornés de demicolonnes à l'orient, mais très simples à l'occident, soutiennent les nefs latérales. La nef centrale s'appuie de chaque côté sur six colonnes de marbre blanc. Les arcades sont ogivales. La coupole, légèrement étranglée à sa base, comme celle du Koubbet-es-Sakrah, repose sur un tambour orné d'assez jolies mosaïques à fond d'or. Les Templiers furent installés ici par Baudouin II. Ils y bâtirent, pour en faire peut-être leur salle d'armes, le prolongement du transept qui va vers le couchant. Du côté de l'Orient sont les deux colonnes d'épreuve. Pour avoir la certitude qu'on est un honnête homme, il faut pouvoir passer dans le vide qu'elles laissent entre elles. Ce pays de l'Orient mesure la vertu au ventre, la sincérité au torse. Je n'admets pas cette toise. Saint Thomas d'Aquin y eût encore moins brillé que moi. La petite galerie voûtée qui, un peu plus loin, longe le rempart de la ville, est l'oratoire traditionnel d'Omar.

Nous sommes iei sur les souterrains aboutissant à la Double Porte du sud, dite aussi de la prophétesse Houlda. Il importe de les visiter, car ils sont probablement l'œuvre d'Hérode, qui







voulut appuyer sur ces belles voûtes au eintre surbaissé le portique royal et la partie du temple qu'il développa surtout vers le midi. Plusieurs même ont voulu y voir une œuvre plus ancienne. La colonne monolithe, que trois d'entre nous embrassent à peine, porte un chapiteau orné de feuilles d'acanthe assez semblables à des palmes. C'est l'un des types les plus authentiques de l'architecture juive. Les blocs de pierre des voûtes ou des demi-colonnes, quoique inégaux, sont d'un beau travail. Ces grands couloirs s'ouvraient dans la muraille méridionale par la Double Porte, que nous visiterons prochainement. On assure qu'une issue, bouchée mais très visible au nord, conduisait dans la ville. Cela ne me surprend pas, car nous sommes au pays des grottes, des citernes, des souterrains et des maisons dans la terre. Tacite n'avait-il pas dit de Jérusalem : Montes cavati sub terra, et piscinæ, cisternæque servandis imbribus? Nous remontons sur la plate-forme du Haram pour redescendre à son angle sud-est et visiter les écuries de Salomon. Ces immenses souterrains sont formés par des voûtes cintrées que supportent de longues allées de piliers parallèles. Est-ce là une œuvre récente édifiée sur une construction ancienne. Les pierres taillées en bossage que l'on remarque seulement à la base de ces piliers sembleraient l'indiquer. Mais qu'était-il besoin, après la ruine du temple, de relever ces substructions, et ne semble-t-il pas



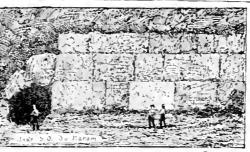
elle aurait servi. Tout y rappelle la Double Porte du sud. Si on voulait absolument y voir l'œuvre d'architectes byzantins, il faudrait du moins reconnaître que cette œuvre a consisté à remanier une construction fort ancienne, dont les vestiges sont visibles dans les deux jambages monolithes qu'admirent les vrais connaisseurs.

Le petit édifice, pareillement surmonté de deux coupoles, que nous trouvons adossé au mur, est le Trône de Salomon. D'après les Arabes, le grand roi aurait été trouvé là mort sur son siège. Il n'y est pas resté. Le souvenir de Charlemagne, assis encore sur son fauteuil de marbre, à Aix-la-Chapelle, plusieurs siècles après sa mort, aurait pu développer la lègende. Un cénotaphe orné d'un tapis vert occupe l'intérieur de l'édicule. A la grille de fer qui l'entoure sont suspendus des milliers de petits chiffons en guise d'ex-voto.

Avant de sortir, nous jetons un dernier regard sur cette vaste enceinte, jadis le lieu le plus auguste du monde. L'herbe maigre et hésitante pousse çà et là, quand il se trouve un peu de terre sur le roc. Nous cueillons quelques fleurs. Des soldats tures accroupis au soleil ne daignent pas même nous regarder. La sentinelle nous laisse sortir sans mot dire; ses chefs ont reçu notre tribut. Quand un souffle de civilisation et de liberté donnera-t-il à tout homme honorable le droit d'aller et venir impunément à travers ces vénérables ruines?















une promenade de Jésus et de ses disciples. S'il y eut réellement, comme je le pense d'après le texte gree, deux piscines voisines, la partie occidentale du fossé aurait pu être Béthesda, et la partie orientale, plus près de la porte des Brebis, aurait été la Probatique. Mais l'identification est peu probable, et nous devons chercher ailleurs la piscine miraculeuse. Le réservoir monumental est aujourd'hui indignement envahi par les décombres et les ordures. Cependant l'eau se maintient au fond; on peut s'en assurer le long du mur méridional où la couche des immondices est moins considérable. Dans quelques années, l'obstruction sera complète, et du vaste Birket, qui fut peut-être le Strouthion de Joséphe, il ne restera qu'un souvenir pour les savants.

Notre matinée est bien remplie, et cependant, nous voulons remonter au couvent par la seconde rue qui s'ouvre à notre droite. Elle nous conduit à l'ancienne église de la Madeleine. Pourquoi ce souvenir ici? Aucune des deux onctions de Jésus n'a pu avoir lieu à Jérusalem. Les Croisés crurent pourtant qu'en ce lieu fut la maison de Simon le Pharisien. De la vieille église du moyen âge, il ne demeure que le porche avec sa toiture. Un potier s'y est installé. En le voyant piétiner la terre glaise, nous pensons au passage de Nahum : « Entre dans la boue, foule l'argile. » Voiei le tour qui sert à façonner les vases. Depuis Jérémie, l'obnaîm ne s'est pas perfectionné. Deux roues de bois, dont l'une est plus grande que l'autre, forment tout



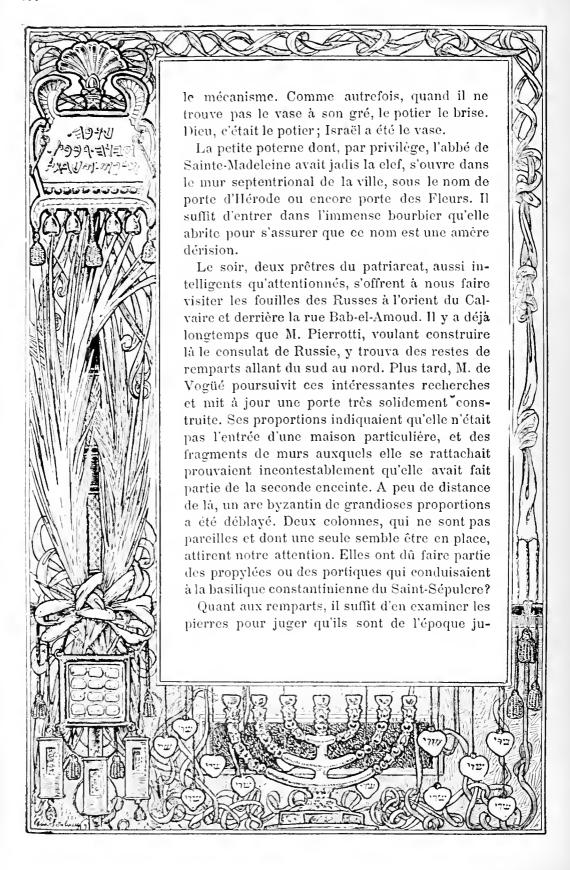












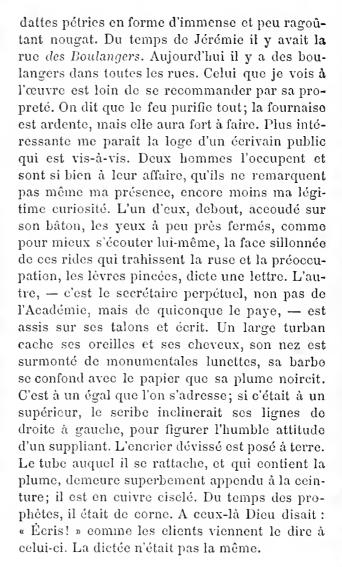
















Presque en face du scribe est un changeur. Il étale sous verre ses trésors, et il ne serait pas fâché de les accroitre aux dépens des nôtres. Estee ainsi qu'était assis, derrière un petit comptoir, Matthieu-Lévi quand Jésus lui dit de le suivre? Peut-être. En tout cas, si vous n'êtes pas mieux doué que moi pour raisonner les monnaies du pays, n'ayez pas affaire avec un tel homme, il vous trompera. Si le vol damne en Orient comme en Occident, bien peu de ces changeurs, race croisée d'anciens péagers, iront se reposer dans le sein d'Abraham.

C'est comme ce juif détaillant ses pois chiches, ses pistaches, ses lentilles et son savon. Je lui achète de la gomme lavée, excellent préservatif centre les many de george; sur trois france, il

C'est comme ce juif détaillant ses pois chiches, ses pistaches, ses lentilles et son savon. Je lui achète de la gomme lavée, excellent préservatif contre les maux de gorge; sur trois francs, il m'en vole deux. J'en vote dix pour qu'on grave en caractères ineffaçables dans sa boutique et, si cela ne suflit pas, sur ses épaules, le passage des Proverbes que tout Israélite ne devrait jamais oublier: « Le peson et la balance justes sont à l'Éternel. Toutes les pierres du sachet (les poids) sont son ouvrage. »

La Voie douloureuse, que nous traversons, répond à un sentiment pieux bien plus qu'au récit de l'Évangile et aux indications de l'archéologie sacrée. Celle-ci demeure visiblement impuissante à retrouver, sous la masse énorme de ruines qui les couvre, les rues et les édifices vrais témoins des humiliations du Seigneur. En outre on peut regretter que, même au seul point de vue de l'idée, les promoteurs de la dévotion si profon-





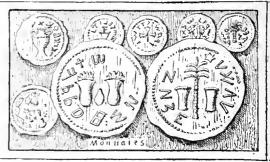




dément chrétienne au chemin de la Croix, n'aient pas cru devoir se tenir plus scrupuleusement dans la donnée évangélique. Ils ont imaginé et honoré des scènes plus légendaires qu'authentiques, négligeant, on ne sait trop pourquoi, des incidents autrement certains, émouvants, instructifs, consignés dans l'histoire navrante de la Passion.

J'ai visité la chapelle du Spasme, où les Arméniens catholiques bâtissent très lentement une belle église. Ces braves gens méritent d'être aidés. Plus d'une mère inconsolable devrait envoyer sa pierre au sanctuaire où une pieuse tradition montre encore l'empreinte des pieds de Marie s'évanouissant à la vue de son Fils qui allait à la mort. Nous sommes passés ensuite au Bazar de l'huile pour y examiner les grosses pierres des pieds-droits soutenant la voûte, peut-être un reste de l'ancienne porte Judiciaire; au couvent grec de saint Caralambos et enfin à celui des Abyssins, près du Calvaire. Il y a dans ce dernier une des plus belles citernes de la ville. On y descend par un escalier long et glissant. La lumière des torches y multiplie etrangement les effets d'ombre et de clarté sur la grande voûte. On l'appelle la citerne de Sainte-Hélène. Ces pauvres Abyssins ont l'air triste et misérable. Le baghchich qu'on leur donne semble une aumône bien placée.











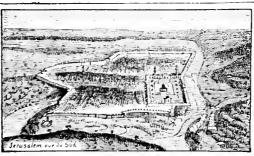




Hélas! on voit que de tout temps Les petits ont pâti des sottises des grands?

C'est à la porte de Jassa que commence réellement notre tournée matinale. La vallée de llinnom, ou des sils de llinnom, s'ouvre devant nous et contourne la base du mont Sion à l'ouest et au sud. Il faut y pénétrer pour se rendre compte de sa prosondeur. Les plans en relief ou les photographies que j'avais vues ne m'en avaient pas donné l'idée. Je comprends que les remparts de la ville, appuyés sur ces rochers alors à pic et maintenant adoucis par des amas de décombres, sussent absolument imprenables.

Le groupe des cinq tours que nous rencontrons tout d'abord à gauche, protégé par un fossé profond à l'ouest et par une muraille assez basse du côté de la ville, n'est autre que la citadelle de Jérusalem. Qu'y a-t-il de vrai dans l'hypothèse qui y voit l'antique château fort de Sion? Rien peut-être. Toutesois la partie inférieure de la tour, au nord-est, dite par les Croisés tour de David, a encore des pierres qui rappellent les constructions salomoniennes. La partie supérieure, crénelée, est moderne. Les rois latins de Jérusalem v ont habité. Faut-il placer à la citadelle la tour Hippicus, d'où partait la ligne septentrionale du premier mur d'enceinte? Plusieurs savants l'affirment malgré les difficultés soulevées par Josèphe. Ils croient que l'historien juif a pu, même à son époque, estimer que la porte actuelle de Jaffa était au nord de la ville, et que Titus trouva à établir son camp en face d'Hip-









eaux, pour une ville bâtie sur le roc, était d'une importance capitale. Jérusalem avait tout au plus une source dans son enceinte murée. Il fallait lui donner des eaux vives venant de très loin. Au moins deux des trois fontaines que nous allons rencontrer dans la vallée de Cédron ne pouvaient lui être utiles en temps de guerre, peut-être même ne sont-elles toutes trois que le résultat d'infiltrations permanentes des citernes supérieures. Si, durant les sièges fameux qu'elle soutint, Jérusalem n'a jamais manqué d'eau, il faut en chercher la cause dans ces innombrables excavations qui, de la roche calcaire servant d'assiette à la ville, avaient fait comme une vaste ruche où chaque famille recueillait dans une alvéole les eaux pluviales mises en réserve pour les jours mauvais, tandis que les grands réservoirs alimentés par les aquedues leur suffisaient en temps ordinaire.

La grande piscine Birket-es-Soultan, qu'El-Bourek tourne au nord, mesure cent quatre-vingts mètres de long et soixante-dix-huit de large. Elle est absolument desséchée. A notre droite sont l'hospice juif, fondé par sir Monte-fiore, et le mont du Mauvais Conseil, où la tradition du moyen âge a placé la maison de campagne du grand prêtre Caïphe. Ce serait là que Judas aurait fait aux chefs du parti hiérarchique la proposition de leur livrer Jésus, d'où son nom de Mauvais Conseil. On y montre encore aux plus crédules pèlerins l'arbre auquel le criminel disciple se pendit. Plus authentique

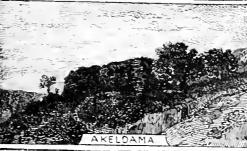




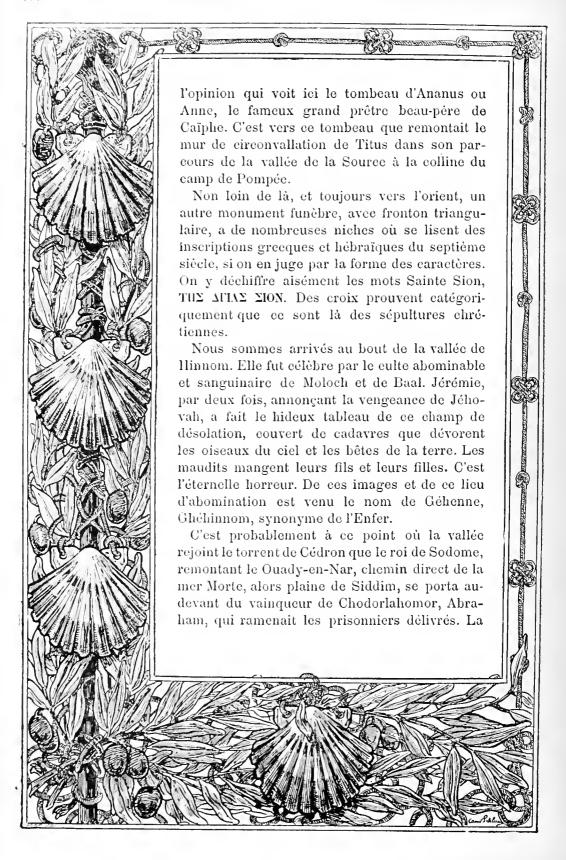
est la tradition qui fixe un peu plus loin, mais toujours à notre droite, le Champ du Potier, le prix du sang, Hakel-Dama. Un édifice ruiné, bâti sur le roc, et dont le toit est en terrasse, marque cette terre achetée avec les trente deniers du traitre. Quand on sait l'horreur qu'inspiraient à l'Église primitive les souvenirs de Judas, on no s'étonne pas que le champ d'Hakel-Dama, où il finit si misérablement, ait été marqué de bonne heure comme un lieu tristement célèbre. Les croisés l'avaient appelé le charnier de Chaudemar. Une partie de cette terre, à laquello on attribuait le privilège de consumer les cadavres en quelques heures, fut transportée à Pise vers le commencement du treizième siècle, et y forma le Campo Santo. L'intérieur de l'édifice, que le temps renverse peu à peu, n'est pas aisément abordable. Par les fenêtres du moins, nous pouvons y voir de belles arcades remontant à l'époque romaine et des caveaux funéraires que l'on a fouillés. Le pavé est à dix mêtres de profondeur. On ensevelissait autour de ee monument les pèlerins qui mouraient à Jérusalem. Les grottes sépulerales très nombreuses que l'on trouve iei, surtout vers le midi, n'offrent aucun intérêt. Le Monument des Apôtres, ou Tombeau d'Ananus, mérite un peu plus d'attention. Il est creusé dans le roc, et une belle frise sculptée en surmonte le vestibule. La tradition ou mieux la légende rapporte que les apôtres s'y seraient retirés après l'arrestation de Jésus au jardin des Oliviers. Autrement fondée nous paraît être















vallée de Savé était, en effet, d'après l'Ecriture, la vallée du roi. Jei vint encore le prince de Salem, Melchisèdec, offrant le pain et le vin, et comme prêtre du Dieu Très Haut, bénissant Abraham qui lui offrait la dime de tout ce qu'il avait conquis. De son côté, le roi de Sodome proposait au vainqueur de garder tout le butin, s'estimant trop heureux de retrouver les prisonniers vaillamment délivrés. Mais le loyal patriarche, levant la main vers Jéhovah, déclara solennellement qu'il ne voulait rien, pas même un fil ou un cordon de chaussure. Il ne fallait pas que le roi de Sodome pût dire : « J'ai enrichi Abraham! » Les Juifs de nos jours sont-ils les fils d'un homme si généreux?

Une mosquée en ruines, appuyée aux derniers contreforts de la collino du Mauvais Conseil, avait peut-être pris la place d'un oratoire chrétien, consaerant les terribles souvenirs attachés à la vallée de Hinnom.

La fontaine où nous aboutissons s'appelle Bir-Ayoub. Peut-être est-ce Yoab qu'il faudrait dire, en souvenir de Joab, le général de David, qui fit ici cause commune avec Adonias. Une bâtisse quadrangulaire abrite la source. C'est au levant qu'on peut l'examiner. La fontaine a trente mètres de profondeur et est bâtie avec de fort belles pierres. Une vaste chambre, creusée dans le roc, recueille les eaux qui montent d'un puits plus profond. Nous pouvons nous en rendre compte aisément, car la sécheresse est grande cette année, et on n'a pas fêté, au son du tambourin,





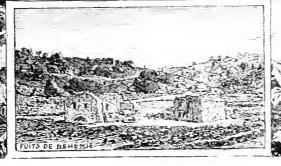


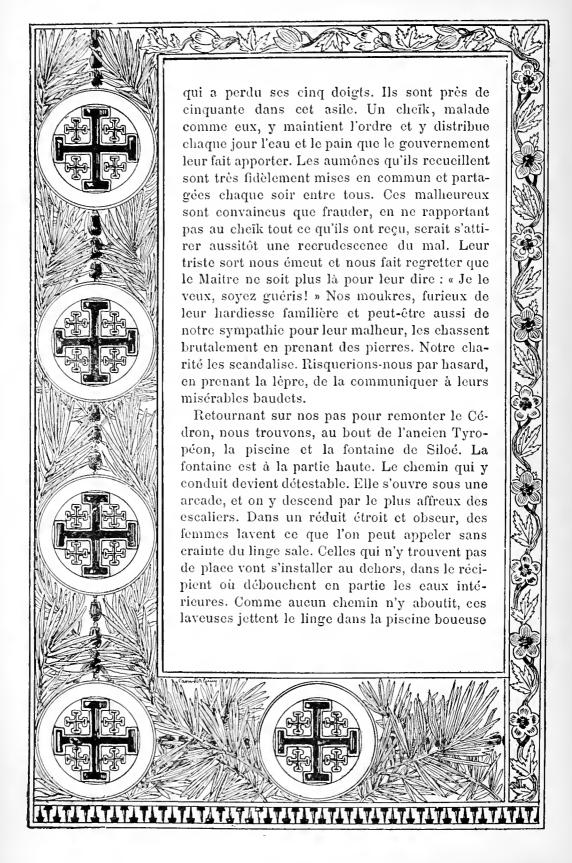


promis de ne pas le tuer. « Eh bien, oui, dit Salomon, qu'il se montre honnête homme, et on ne touchera pas un de ses cheveux. » Alors seulement Adonias vint à lui et se prosterna. Salomon lui dit : « Va chez toi! »

On crut, au moyen âge, que Néhémie, revenant de la captivité, avait fait rechercher ici même le feu du temple par les petits-fils de ceux qui l'y avaient cache. Mais l'indication biblique que le puits où on l'avait déposé était sec, ne s'accorde guère avec le privilège caractéristique d'En-Rogel, qui est d'avoir encore de l'eau quand les autres sources sont taries. On trouva dans le puits de Néhémie une sorte de boue liquide avec laquelle furent aspergés les victimes et le bois du sacrifice. Quand le soleil, jusqu'alors caché sous un nuage, se montra, le bûcher prit feu et l'holocauste fut consumé. L'eau que nous offre un Arabe est limpide et très bonne. Nous en buyons tout à l'aise, tandis que Crassus, de plus en plus compromettant, donne de graves sollicitudes au P. Guillermin. Les porteurs d'eau les plus appréciés sont ceux qui viennent remplir leurs outres à En-Rogel.

Des lépreux nous ont aperçus. Leur nouvelle maison de refuge est à quelques pas d'ici. Ces infortunés viennent nous demander l'aumône. L'un d'eux cache le bas de sa figure avec son manteau et dissimule les ravages que l'horrible maladie a exercés sur sa bouche. Il est aphone. Les cordes vocales ont été détruites. Il nous parle par signes. Un autre nous tend sa main









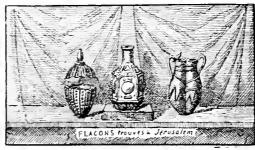




roi conduisit les eaux de Gihon en bas, vers l'occident, de la cité de David. La signification de Gihon, bouillonnant, s'appliquerait très bien à la fontaine intermittente de la Vierge; seulement, dans cette hypothèse, il faut identifier Ophel avec Sion et y voir la hauteur où fut la citadelle jébuséenne. Des puits et des galeries creusés dans la roche permettaient aux assiégés de prendre de l'eau à la source sans se montrer aux assaillants.

En sortant, nous examinons plus attentivement le bassin extérieur où sont descendues nos laveuses acrobates. Il est de construction moderne et fort misérable. Des troncons de colonnes sont encastrés dans les murs. Ces débris sont tout ce qui reste de l'oratoire et du double portique érigés ici au quatrième siècle. A cette époque, tout avait été convenablement aménagé pour permettre aux hommes et aux femmes de s'y baigner séparément. On sait le grand souvenir évangélique qui y était vénéré, ear c'est ici que descendit un jour l'aveugle, mendiant ordinaire installé à la porte du temple. Ses yeux étaient couverts de boue. S'étant lavé, comme il en avait reçu l'ordre, dans la piseine de Siloé, il cessa d'être aveugle. « N'est-ce pas celui qui se tenait assis, privé de la vue, et demandant l'aumône? disait-on de toutes parts. « Oui, e'est bien moi, répondait-il. Un homme, appelé Jésus, m'a mis de la boue sur les yeux en me disant : « Va te laver à la piscine de Siloé. » Je l'ai fait et je vois. » Que d'aveugles ont été









380 SILOAM



rant, par une pente admirablement ménagée, jusqu'à Siloé, à travers le conduit assez accidenté dont nous avons déjà fait mention. La fontaine est intermittente, et, suivant la saison, s'élève et s'abaisse plusieurs fois le jour. Selon toute probabilité, e'est de la plate-forme du temple qu'elle descend. Faut-il l'identifier avec la source du Dragon, nom qui se trouve dans le second livre d'Esdras et qu'une légende populaire lui conserve, ou avec la source du Roi? Je ne sais; mais ee qu'il y a de sûr, c'est que si la monture de Néhémie, passant jadis près de cette dernière, ne savait où mettre les pieds, tant les ruines avaient obstrué les chemins, c'est surtout vers Siloé que la nôtre tout à l'heure n'était pas dans un moindre embarras. Le nom de source de la Vierge ne s'explique en aucune façon, ear Marie, n'ayant pas habité Jérusalem au temps de la sainte enfance, n'a pu y venir laver les langes de son Fils, et, n'ayant jamais été soumise à l'épreuve des adultères, elle n'a pas eu davantage à faire personnellement usage de ces eaux.

Sur l'autre côté du Cédron, suspendu aux roehers de la colline comme un groupe de nids d'hirondelles, est le village de Siloam. Le moukre refuse de nous y conduire, sous prétexte que les habitants en sont fort méchants. Au fond il veut ménager ses ânes. Or M. Vigouroux entend absolument y arriver, pour observer de près le petit édifice earre et monolithe qui passe pour un petit temple ou sacellum égyptien. La dis-





cussion s'échauffe entre lui et le guide, chacun parlant sa langue et ne donnant à l'autre que le plaisir de l'entendre approximativement. En réalité mon ami pique des deux son baudet, le P. Guillemin et moi nous nous unissons à lui pour menacer de piquer le moukre des trois, et en un clin d'œil nous escaladons la montagne, nos ânes enjambant fièrement les roches, les ronces et les tombes juives avec une ardeur fort méritoire, si elle n'était pas une malice à l'adresse du moukre déconcerté.

Il est dit que Salomon bâtit sur la montagne appelée aujourd'hui du Scandale, en face de Jérusalem, un haut lieu pour Kamosh, l'abomination de Moab, et pour Moloch, l'abomination des fils d'Ammon. Il en fit autant pour les dieux de toutes ses femmes etrangères, qui étaient nombreuses et jalouses de pratiquer chacune sa religion nationale. Josias renversa plus tard ces cultes honteux, fit couvrir d'ordures les hauts lieux, brisa les statues, répandit des ossements sur tous ces sacrilèges sanctuaires et jeta dans le Cèdron la poussière des idoles qui remplissaient le temple et la ville.

Salomon avait-il érigé un sanctuaire aux dieux de sa principale femme, qui était égyptienne? C'est probable. Ce lieu fut-il épargné par Josias? C'est douteux. Toutefois le petit édifice que nous atteignons est assurément fort digne de préoccuper les archéologues. Un mur d'enecinte le protège. C'est un moyen d'assurer à celui qui en a la clef une agréable série de baghchichs















réglementaires. Le petit monument est à arêtes inclinées au dehors avec une corniche égyptienne. On s'est demandé si cette corniche n'avait pas servi de modèle à celle des tombeaux de Zacharie et d'Absalom, que nous allons voir tout à l'heure. Le vestibule est fort étroit et précède une petite chambre carrée. Deux niches cintrées sont dans le mur, l'une en sace et l'autre à gauche de l'entrée. Il est difficile que des sacrifices aient été offerts ici. A peine y aurait-il place pour trois cénobites en oraison. La porte a dû être primitivement très basse. En l'élevant on a à peu près détruit un cartouche supérieur qui portait une inscription en caractères phéniciens ou hébreux archaïques. Les deux dernières lettres à gauche, deux resh ou un resh et un daleth, sont encore à peu près lisibles. Peut-être faut-il ne voir dans cet édieule qu'un ancien tombeau, car nous commençons une nouvelle série des monuments funéraires. Les quatre qui se suivent à notre droite sont fort curieux comme architecture. Historiquement il n'est pas aisé d'établir quels grands morts les ont occupés.

Le premier, isolé du roc dans lequel on a creusé sa plate-forme, est un carré de cinq mètres et demi de côté, orné de deux colonnes sur chaque face et de deux demi-colonnes engagées dans les pilastres. L'architrave est surmontée d'une corniche égyptienne qui supporte une pyramide quadrangulaire. Les juifs et les chrétiens l'appellent le tombeau de Zacharie. Quel serait ce Zacharie? Celui que Joas fit lapider

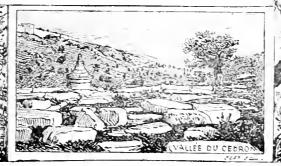




pour avoir courageusement repris le peuple prévarieateur? Est-ce le fils de Baruch qui, d'après Joséphe, fut massacré dans le temple par les Zélotes et dont le cadavre fut jeté dans le Cédron? Ce n'est pas impossible. Les Arabes appellent ce mausolée tombe de la femme de Pharaon. N'y aurait-il peut-être dans ce monument, dont l'architecture rappelle l'Égypte, qu'une sépulture pharaonique? Quelques savants l'ont supposé. La porte est obstruée par les pierres des tombes juives qui se pressent autour de lui.

Le second a un porche soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres dorigues pris dans la masse du rocher. Sur l'architrave, une inscription hébraïque presque effacée dit que ce fût là la sépulture de huit membres de la famille sacerdotale des Béni-Hezir. Les caractères employés dans l'inscription autorisent à faire remonter le monument à l'époque d'Hérode ou des Machabées. Les chrétiens l'appellent tombeau de Saint-Jacques, parce que l'évêque de Jérusalem lapidé et assommé par la masse d'un foulon, aurait été enseveli dans l'un de ses caveaux. Les Arabes le nomment le Divan de Pharaon. Des trois portes qui s'ouvrent sur le vestibule, celle de l'est conduit à la plus belle chambre sépulerale.

Un groupe de deux autres mausolées évoque les souvenirs de Josaphat et d'Absalom. Comme il est écrit de Josaphat qu'il se coucha avec ses pères et qu'il fut enterré avec eux dans la







cité de David, on s'est demandé si la cité de David devait être limitée au mont Sion ou s'entendre de toute la Ville sainte et de ses alentours. Le monument qui porte le nom de l'illustre roi de Juda, et qui l'a peut-être communiqué à la vallée, présente son entrée au couchant. Elle est surmontée de gracieux rinceaux et d'acrotères. S'il fut jamais la sépulture de Josaphat, tout porte à croire que, par la suite des temps, il devint celle de quelque rabbin illustre, car en 4842, un prêtre chaldéen catholique, ayant pénétré dans l'intérieur, y trouva un manuscrit hébreu du Pentateuque. Le précieux rouleau remontait à une haute antiquité. Depuis, les Juifs ont accumulé des ruines autour du mausolée, pour empêcher d'autres profanes de s'y introduire.

Le monument d'Absalom est, comme architecture, le plus remarquable de tous. Sa partie inférieure est monolithe. Le bloe a été maintenu par l'artiste au milieu de la plate-forme ménagée dans la masse rocheuse. Il mesure près de sept mètres de côté. Sur chaque face ont été modelées deux colonnes coniques et deux demi-colonnes engagées dans les pilastres d'angle. La frise est dorique avec triglyphes et patères, et enfin la corniche est égyptienne. Un de carré en maçonnerie supporte le cylindre d'où s'élève une pyramide évidée, et ornée à son sommet d'une touffe de palmes. Les Arabes l'appellent le bonnet de Pharaon. C'est par la porte du nord qu'il convient de pénétrer dans la chambre sépulerale. Est-ce vraiment là ee tombeau qu'Absalom, de









son vivant, s'était fait édifier dans la vallée du roi en disant : « Je n'ai pas de fils. Il y aura du moins ici quelque chose qui portera mon nom? » Et, ajoute l'auteur du second livre des Rois, il donna son propre nom au cippe qui s'appelle encore monument d'Absalom. Josèphe rappelle le fait, mais il ne dit pas que le mausolée fût debout de son temps. La description qu'il en donne ne correspond pas d'ailleurs avec ce que nous voyons ici, car il parle d'une stèle ou colonne en marbre élevée à deux stades de Jérusalem.

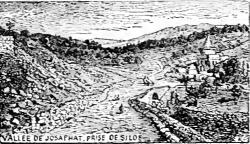
Quoi qu'il en soit de l'origine de cette construction, assurément très ancienne, malgré les modifications qu'elle a subies dans la suite des temps, Absalom n'a jamais reposé dans ce mausolée. On sait que le fils révolté de David fut enfoui dans une fosse et couvert de pierres dans la forêt même où les javelots de Joab l'avaient percé, quand il pendait aux branches de térébinthe. Les Juifs qui passent continuent encore d'entasser des cailloux non plus sur le cadavre, mais sur le monument qui porte le nom du coupable. Les plus zelés y crachent avec ardeur. Quand un père a un fils insubordonné, il le mêne iei et l'oblige à insulter Absalom.

Sortons de ce que l'on appelle la vallée de Josaphat, où sont beaucoup de morts, mais où ne contiendraient pas assurément tous ceux qui seront convoqués au jugement général. Le texte de Joël, qui a donné lieu à l'erreur populaire sur cette vallée, signifie que les peuples seront















jugés, non pas dans cette partie de Cédron, mais dans la vallée du jugement de Jéhovah, Jehosaphah. Après avoir remonté le lit ensemencé du Cédron, nous entrons dans la ville par la porte de Sitti-Mariam.

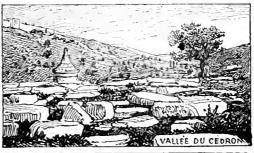
Chose singulière! Jérusalem n'a ni places publiques, ni aucune de ces rues que les Israélites appelaient rehob, larges comme des boulevards. Encore si ces rues étaient pavées et moins étroites! Nous avons parcouru la cité en tout sens, aucune voiture n'y peut circuler. Hormis dans ses bazars sans lumière, sans ordre, sans propreté, mais non sans mouvement, nous n'avons vu partout qu'un spectacle de mort. Les maisons avec de rares fenêtres sévèrement grillées semblent inhabitées, et si de quelque porte basse il sort parfois un être vivant, il est lui-même triste, misérable, flétri comme les lieux qu'il habite.

Que la malédiction du ciel a été terrible sur ce pays!

Mardi soir.

A une heure nous partons pour Bethleem. Ce voyage nous sourit de toute façon. On va y vénerer de joyeux souvenirs, ceux de la Nativité, et par une bonne route, la seule convenable dans toute la Palestine. Il va sans dire que nous nous accordons une voiture. L'occasion d'en user est trop rare pour ne pas la saisir. Des chevaux viendront nous rejoindre demain pour arriver jusqu'à Hebron.







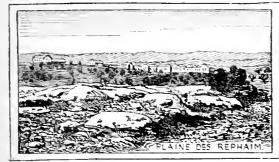




Après avoir gravi le mont du Mauyais-Conseil, laissant à notre droite l'hospice Montefiore, et à gauche la maison de campagne de Caiphe, nous arrivons sur la plaine des Rephaim ou des Geants, qui, d'après l'Écriture, etait limitropho de la montagne au-dessus de la vallée de Hinnom. C'est là que s'établirent les Philistins, montés pour combattre David nouvellement acclamé roi d'Israël. Sur l'ordre de Jéhovah, celui-ci leur offrit la bataille, et, les ayant mis en fuite, chanta son triomphe en disant : « L'Éternel a divisé les ennemis devant moi comme des eaux qui s'écoulent. » Le lieu fut nommé Baal Pharasim. Quelque temps après les Philistins revinrent encore, et Jéhovah dit à David : « Ne va pas audevant d'eux, mais tourne-les et arrive sur leurs derrières, vis-à-vis des mûriers. Quand tu entendras des bruits de pas dans la eime des múriers, hâte-toi de tomber sur eux, c'est l'Éternel qui marche devant toi pour les battre. » Et il les battit jusqu'à Gazer. La plaine qui s'incline vers le couchant est plantée d'oliviers, de vignes, d'amandiers et de figuiers. Les múriers ont disparu depuis longtemps. Les Grees sont propriétaires de presque toutes ces terres, d'ailleurs assez mal cultivées.

La citerne que nous traversons, et qui a son ouverture actuelle sur la gauche de la route, s'appelle le puits des Trois Rois. C'est là que les Mages, ces vaillants chercheurs de la vérité, auraient revu l'étoile à leur sortie de Jérusalem. La légende place aux ruines d'une ancienne église

















qui avait servi sept ans et qui servit sept ans encore pour avoir cette jeune épouse, sans trouver que l'épreuve fût trop longue parce qu'il l'aimait, nous charme délicieusement en un lieu si vénérable. Ces croyants d'un autre âge avaient sans doute une sainteté plus facile que la nôtre, mais leurs mérites étaient grands, et ils ont admirablement préludé, dans leur foi robuste, à la réalisation de la sainteté humaine par le christianisme.

Laissons la route d'Hébron, prenons à gauche, et voilà Bethleem assise sur deux collines au levant et au couchant. Ses jolies maisons se détachent sur le eiel bleu, coquettement échafaudées, avec des teintes joyeuses qu'on ne retrouve guère qu'à Naplouse et à Nazareth. Par des terrasses couvertes de vignes et d'oliviers, la petite ville descend jusqu'aux vallons qui l'entourent de tous côtés, sauf au nord-ouest, par où nous l'abordons. Notre entrée se fait gaiement. Le cocher est fier de son équipage et de nous aussi. Il faut, d'après lui, que la cité entière soit aux portes pour nous recevoir. De fait il n'y réussit pas trop mal. Chacun semble nous sourire. C'est la première fois que je vois en Palestine des visages épanouis.

Après avoir traversé une sorte de marché, nous mettons pied à terre sur la vaste esplanade qui précède l'église de la Nativité et le couvent où nous devons être reçus. La grande partie de cette esplanade est un cimetière, mais les enfants l'égayent en y jouant à cheval fondu à travers les croix, ou à la toupie sur la pierre des sépulcres.







Pour eux le long abus est devenu un droit. Dans co dortoir des morts, transformé en bruvant préau, le contraste est frappant entre le sommeil de ceux qui ne sont plus et l'agitation de ceux qui seront bientôt quelque chose. Les enfants de Bethléem ont bonne figure. Je m'arrête à les caresser. Presque fous parlent l'italien. Quelquesuns savent un peu de français. Ces natures semblent très conservées et franchement pieuses. L'un d'eux demande à me servir la messe demain : l'autre, il est fils unique, réclame des prières pour que son père cesse d'entraver sa vocation : il veut être missionnaire. Une jeune femme tient son tout jeune fils dans ses bras. Ce nouveau-né me rappelle Celui qui naquit ici il y a bientôt dix-neuf siècles, et dont nous venons vénérer le berceau. Je demande à le bénir et à l'embrasser. Mais déjà les marchands nous entourent et

Mais déjà les marchands nous entourent et nous obsèdent de leurs offres de services. Ces braves gens n'ont aucun respect des saintes émotions qui agitent nos âmes. Brutalement ils nous coupent les ailes en nous fatiguant de leurs propositions intéressées. On s'en délivre en leur promettant visite pour le lendemain.

Trois couvents entourent la basilique de la Nativité et la cache presque entièrement. Au nord, celui des Latins avec son église de Sainte-Catherine, et l'ancien eloitre qui est fort beau; au midi, celui des Arméniens, et à sa suite, vers l'orient, celui des Grees, avec sa grande tour carrée, une de celles que Justinien fit bâtir pour protéger les religieux contre les attaques des







nomades et des incroyants. Nous entrons chez les bons PP. Franciscains, j'allai dire chez nous, car on y est parfaitement à l'aise. Après les politesses d'usage et un verre d'excellente limonade, qui est toujours bienvenu dans ces pays de solcil, nous prenons possession de nos chambres. Nous demandons ensuite à aller vénérer la sainte Grotte.

Les pèlerins russes l'ont envahie, et leurs fortes voix la remplissent des accents de leur foi et de leur enthousiasme. Il faut attendre qu'ils soient sortis. Pendant ce temps, nous visitons la célèbre basilique de la Nativité. C'est peut-être le plus ancien édifice chrétien qu'il y ait au monde. Elle fut érigée par Hélène et Constantin sur un bois consacré à Adonis, qu'Adrien avait fait planter iei pour y insulter la foi des premiers chrétiens. Au cinquième siècle, les Pélagiens dévastérent la basilique, mais au sixième Justinien la répara. Quatre rangs de colonnes corinthiennes de six mètres de haut y forment einq nefs. Celle du milieu est deux fois plus large que chacune des autres. Peut-être ces superbes monolithes rouges et veinés de blanc avaient-ils orné primitivement les portiques du temple de Jérusalem. La croix latine est parfaitement dessinée par la nef du milieu et le transept, qui sont de la même largeur, ce qui a permis à l'architecte de terminer les trois extrémités supérieures de cette croix par trois absides pareilles. Pour saisir cet harmonieux ensemble, il faut se placer dans le sanctuaire des Grecs et suppléer comme on peut









à l'insuffisance du regard, qui ne saurait embrasser tous les développement de la vaste enceinte, depuis qu'un mur odieux a été bâti, il y a un demi-siècle, par les Grecs entre le chœur et le reste de l'église. Cette séparation n'est pas seulement un crime en architecture, c'est une cause perpétuelle d'irrévérences pour le lieu saint. Jusqu'à ce mur des Grecs, où s'ouvrent trois portes conduisant aux divers sanctuaires seuls désormais affectés au culte, la vieille basilique sert de promenoir aux fumeurs, de salle de jeux aux écoliers et d'asile aux mendiants. Par un reste de pudeur, on l'a protégée contre l'invasion des chameaux et des bêtes de somme, en réduisant son entrée principale, sur la place qui jadis fut l'atrium, à une ouverture très basse et étroite où nous passons à peine. Cet atrium, autrefois entouré de portiques dont

Cet atrium, autrefois entouré de portiques dont la trace est visible, avait trois citernes pour les ablutions. Les femmes et les enfants du quartier viennent maintenant y remplir leurs amphores et leurs outres. Le vestibule, divisé en trois compartiments est obscur et délabré. Comme toutes les anciennes basiliques, celle-ci n'est pas voûtée. Son toit, en bois de cèdre, repose sur les architraves, et sur les murs superposés aux architraves de la nef centrale. C'est dans ces murs, hauts de dix mètres, que sont ouvertes les fenêtres eintrées éclairant l'édifice. On les orna, sous Amaury, roi de Jérusalem, de belles mosaïques dont des fragments sont encore visibles. Une voûte richement décorée dut cacher autre-



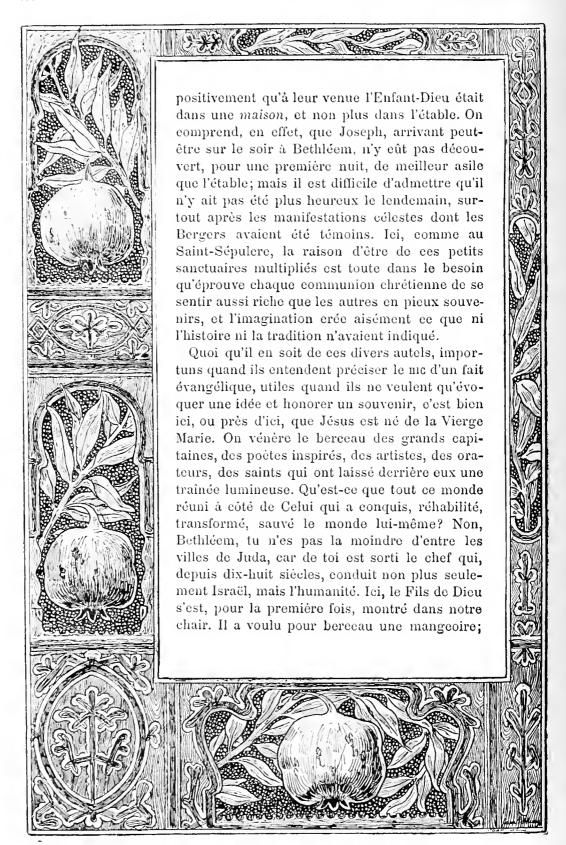
























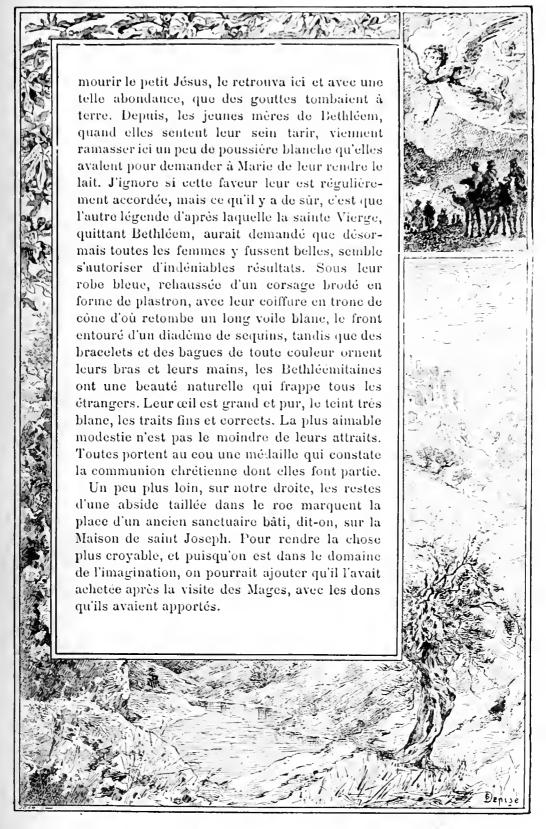
du génie le plus viril. Nous nous agenouillons pour demander à l'illustre exégète des temps passés ce feu sacré qu'il eut pour la vulgarisation de la sainte Écriture. Il y a longtemps que je le répète à tous les échos et à tous les amis de l'Église: la grande réforme qui doit nous rajeunir ramènera tout simplement nos prêtres à l'étude des Livres Saints.

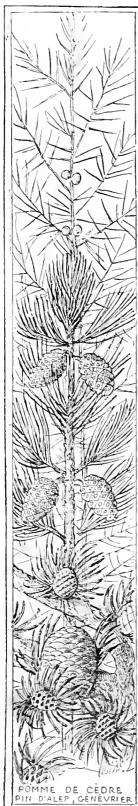
Nous rencontrons ici le P. Gardien du couvent qui préside à une réparation utile. On échange quelques mots aimables. Nous le reverrons ce soir. Il est quatre heures, des montures nous attendent, nous avons encore le temps d'arriver au Champ des Pasteurs. Je me trouve fort mal en selle, et comme mon inexpérience est considérable, je ne sais pas soupçonner que c'est parce que le baudet est mal sanglé. C'est un exercice d'équilibre instable qui trouble tout mon recueillement intérieur et ne flatte pas ma vanité. Deux moukres m'accompagnent et me soutiennent de chaque côté. Il suffirait que l'un d'eux, voyant le défaut de la cuirasse, me dit : « Permettez qu'on serre la sangle de la selle! » Tout finirait là. Mais comme les baghchichs sont d'ordinaire en raison directe des services rendus, ils veulent multiplier ceux-ci pour accroître ceux-là. Ils trouvent donc très politique de me laisser dans une si mauvaise situation, jusqu'à ce qu'enfin je devine et je supprime la cause de tout le mal.

Sur notre route nous rencontrons la grotte du Lait. La légende dit que la bonne Vierge, ayant perdu sont lait parce qu'Hérode voulait fairo









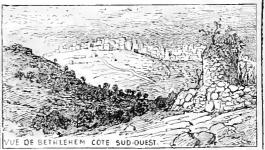


A travers les sentiers impossibles, nous rejoignons nos montures qui attendaient au bas de la colline, et en eavalcade nous traversons Beit-Sahour, le village des Bergers. Ceux qui allèrent à Bethléem adorer l'Enfant Jesus étaient-ils de cette bourgade? Ce n'est pas probable. Ils devaient habiter Bethléem et avoir une sorte de domicile dans le caravansérail. C'est ce qui explique que, sur l'indication générale des anges, ils soient allés directement à la crèche où Jésus était né. Un puits, très profond, dit de Marie, a aussi dans Beit-Sahour sa vieille légende. Nous allons constater que l'eau dut y faire un bel effort pour remonter jusqu'à l'orifice, quand un homme sans charité refusa à la Mère de Dieu de la laisser boire au vase dans lequel il venait de puiser.

Après avoir descendu la cime pierreuse sur laquelle est situé le village, nous sommes dans la vallée où Jacob, après la mort de Rachel, planta sa tente, car c'est ici la place de Migdol-Eder, la Tour du troupeau.

Par ce chemin où nous passons, Booz un jour alla vers ses serviteurs qui coupaient l'orge. Il les salua, comme nous saluaient tout à l'heure quelques vieillards de Beit-Sahour en disant : « La paix soit avec vous! » Et ils lui répondirent : « Dieu vous bénisse! » Or derrière les moissonneurs marchait une glaneuse. Booz dit au chef des serviteurs : « A qui est cette jeune femme? » Et le serviteur répondit : « C'est une Moabite, revenue avec Noémi du pays de Moab.









Elle a demandé à recueillir ce que laissent les moissonneurs, et depuis ce matin, la voilà à l'œuvre, s'étant reposée à peine un instant dans la maison, » Et Booz dit à Ruth : « Écoute ma fille, ne va pas glaner ailleurs. Suis mes servantes dans les champs, ramasse ce qu'elles laisseront. Aucun de mes serviteurs ne te fera de mal. » Et Ruth, se prosternant la face contre terre, remercia son bienfaiteur. Et Booz l'invita à manger avec les moissonneurs, à boire à leurs outres, à tremper son pain dans cette sauce au vinaigre que nous avons vue si appréciée en Orient. Un prêtre grec est couché sur une aire et cause avec des femmes et des enfants. En nous voyant, il se lève et va prendre la clef de la grotte des Pasteurs. Toutes ses fonctions se réduisent à en être le gardien. C'est traverser la vie sans graves sollicitudes.

Sur l'une de ces aires, Ruth, conseillée par sa belle-mère, vint timidement la nuit découvrir les pieds de Booz, endormi près d'un tas de gerbes, et se coucha près de lui. Booz la bénit et la respecta. Mais, le jour même, il monta aux portes de la ville pour s'y expliquer devant dix anciens avec le plus proche parent de la Moabite. Nous regardons derrière nous pour voir où pouvait être à Éphrata cette porte de l'orient, et reconstituer en esprit le dénouement de cette gracieuse idylle. Là-haut Booz interpella au passage celui qui avait droit de rachat sur la succession d'Élimelee et de Machlon, et ce plus proche parent, déliant sa chaussure, donna son soulier à Booz pour



















marquer, selon l'usage reçu, qu'il lui passait tous ses droits et ses devoirs vis-à-vis de Ruth et de Noémi. Et le peuple acclama Booz, et il souhaita à Ruth le bonheur de Rachel et de Lia. Et Ruth donna à Booz un fils qui s'appela Obed. Et Obed fut le père de Jessé, grand-père de David et tige bénie d'où sortit le Messie.

A tous ces vœux des vieillards et des femmes d'Éphrata correspondent, douze siècles plus tard, les chants des anges qui annoncèrent la réalisation des bénédictions adressées à la Moabite pour la gloire d'Israël. Dans ee vallon, parmi des oliviers, pères de ceux sous lesquels nous eheminons, sur ces collines couvertes de pâquerettes et d'anémones, retentirent les voix célestes qui proclamaient la réhabilitation de l'humanité. A travers les siècles l'angélique Gloria in excelsis dure encore, non plus dans la vallée muette de Migdol-Eder, mais dans le monde entier, où il a sa réalisation, car depuis cette nuit à jamais bénie Dieu est glorifié ici-bas, et tout homme de bonne volonté peut trouver la paix qui mène à l'éternel bonheur.

Le prêtre grec arrive aussitêt que nous à la grotte, dont il fait retentir solennellement les clefs à sa ceinture. Cet homme a une tête splendide, mais il manque de dignité et de propreté. Son fils l'aecompagne avec la perspective que nos pourboires s'étendront jusqu'à lui. A travers d'énormes bloes de pierre rapprochés au hasard, et formant comme une double muraille, s'ouvre la grotte dite des Bergers. On y descend par une









vingtaine de degrés. Quelques restes de pavés en mosaïque prouvent qu'il y eut ici une chapelle, sans doute la crypte d'une église beaucoup plus considérable à laquelle appartiennent les débris de colonnes corinthiennes que nous avons remarqués au dehors. Quelques peintures rudimentaires et naïves ornent le petit sanctuaire. Le pauvre prêtre et son fils nous tendent la main pour avoir leur baghelich. Si c'est ici même que Dieu daigna appeler à la lumière tout d'abord les patores et les ignorants bergers, pourrions-nous ne pas éprouver une efficace compassion pour ce pauvre et ignorant pasteur des âmes, que Dieu a pourtant appelé au grand honneur du sacerdoce? Nous cueillons çà et là quelques fleurs et des branches d'oliviers, symbole de la paix annoncée par les anges. Il me semble que nous sommes du nombre des hommes de bonne volonté.

Le retour au couvent se fait heureusement. Nos moukres reprennent leurs ânes et paraissent contents de nous. Le soleil est déjà eaché derrière les montagnes. Avant qu'il soit nuit close, Dieu me donne une heure de délicieuse contemplation. Tout me parle iei à la condition de m'isoler un peu. Mes deux amis vont faire quelques visites. Je m'assieds sur une tombe, et je regarde le vallon, les montagnes, les sentiers, les troupeaux, les hommes, les maisons, la place publique.

Un beau vieillard qui vient d'y arriver, amenant une génisse solidement liée, et que l'on entoure en le pressant de questions, me rappelle Samuel, dont le père était d'Éphrata, et qui vint









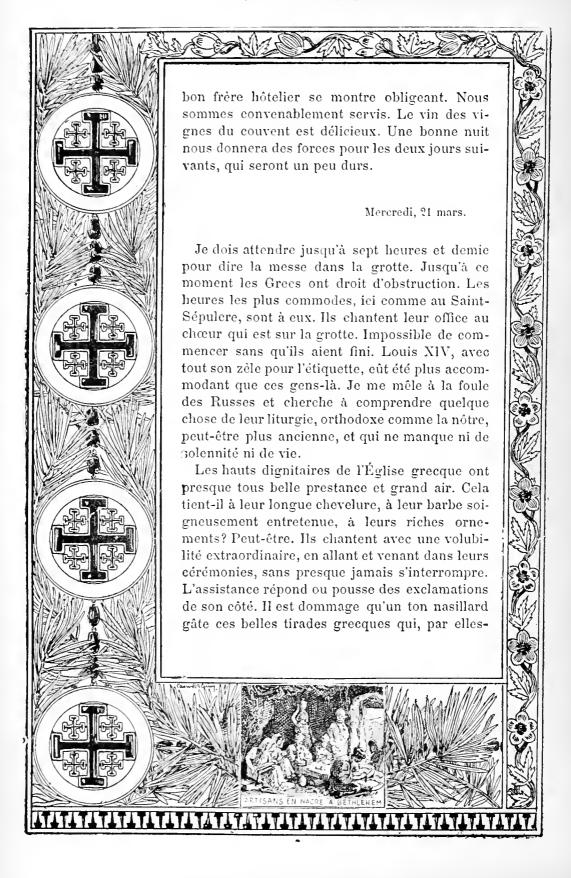


de Jerusalem, cheminait une autre caravane. C'était celle des savants. De bien loin des Mages venaient apporter leurs présents au Nouveau-Né. Ils arrivaient les derniers au berceau du Fils de Dieu. Avec eux nous y arrivons nous-mêmes, chercheurs de la vérité. Mais ne seront-ils pas toujours les préférés ces hommes du peuple qui, simples et bons, en sabots et en sarrau, avec leur foi de charbonnier, s'en vont, sans tant de préoccupations scientifiques et presque les yeux fermés, comme ces Russes de tout à l'heure, à l'éternelle et indefectible lumière?

Mes deux compagnons arrivent, et, satisfaits de leur première excursion, ils m'en proposent une seconde dans les divers quartiers de la ville. Je l'accepte. Elle se fera un peu entre chien et

Je l'accepte. Elle se fera un peu entre chien et loup, il est presque nuit. Des enfants nous précèdent et d'autres nous escortent. Les braves gens, prenant le frais sur leurs terrasses, nous regardent passer avec euriosité et respect. Plus d'un descend et s'avance pour nous prendre la main, qu'il baise en la portant à son front et à son cœur. Nous observons des ateliers où, à la lueur d'une mauvaise lampe, on travaille la nacre pour des objets de dévotion. C'est l'industrie principale du pays. Le père d'un de nos jeunes guides a envoyé une œuvre d'art à Léon XIII pour ses noces d'or. Les chiens sont moins aimables que leurs maitres, et leur fureur, qui s'accroit avec la nuit, nous avertit qu'il est temps de battre en retraite.

La table des pélerins n'est pas nombreuse. Lo





mêmes, ne manqueraient pas d'harmonie. Les pèlerins russes ont de belles voix, et dans leur chant plus large ils mettent plus d'enthouslasme et d'énergie.

La messe que je dis dans le silence de la grotte, au milieu des grands souvenirs qui remplissent mon âme, est pleine de pieuses consolations. Que de familles, dont j'ai élevé les fils dans nos collèges, me reviennent à la mémoire dans cette étable, premier sanctuaire où la Vierge mère et le père nourricier, en extase devant le jeune enfant, goûtérent de si saintes joies! On est heureux de prier pour des amis.

A neuf heures, nous partons par le chemin que dut suivre la sainte famille fuyant en Égypte. C'est à Hébron que nous coucherons ce soir. A la sortie de Bethléem, un religieux Bétharramite, qui a généreusement quitté les vertes vallées pyrénéennes, où serpente le Gave, pour venir ici, au milieu des pierres arides, sous un climat dévorant, fonder un nouveau lieu de prière, nous serre la main en nous souhaitant un bon voyage. Nos chevaux ont bonne allure. Trois moukres et le drogman Joseph Bédaôui nous accompagnent. Nous avons voulu les expérimenter avant le grand voyage de Damas.

Le château des Bassins, Kalaak-el-Bourek, que nous rencontrons après une heure de marche, n'a rien d'intéressant. Cette masse carrée tombe en ruine. De l'une de ses quatre tours sortent deux bachi-bouzoueks, dont le plus vénérable se contente de nous regarder et



















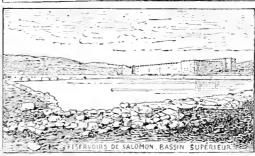
l'autre nous conduit à Ras-el-Ain, la tête de source, communément appelée la Fontaine-Scel-lée. On croit que c'est à elle et au jardin où descendait une partie de ses eaux que Salomon compare sa sœur, sa fiancée. Chemin faisant, nous rencontrons des ruines considérables, parmi lesquelles des cubes de mosaïques attirent notre attention.

La source est réellement fermée, sinon scellée. Est-ce pour nous le faire observer que l'Arabe lève si solennellement sa elef et attend un moment avant d'ouvrir? Nous descendons par un long escalier dans une première chambre voûtée où se trouve un bassin rectangulaire rempli de la plus belle eau qu'on puisse voir. Nous la goûtons; elle est bonne, mais moins fraîche que celle de Bethléem. Cette source jaillit du roc dans une chambre voisine de celle-ci et pareillement cintrée. Après s'être, pour ainsi dire, reconnue dans ce bassin, la source se dirige par un conduit creusé dans le roc, vers un réservoir couvert d'une coupole, et là elle s'accroît de la source dite du Château.

Deux autres sources, l'une au pied de la vasque inférieure, et l'autre, Aïn-Etham, vers le Sud, devaient former, avec les eaux amenées par des aquedues de l'Ouady Biaî et de l'Ouady Arroub, la provision d'eau nécessaire à Jérusalem.

Deux canaux furent construits pour la conduire à la capitale; l'un, appelé canal supérieur, suivait directement la route, et on voit près du tombeau de Rachel les restes d'un siphon en

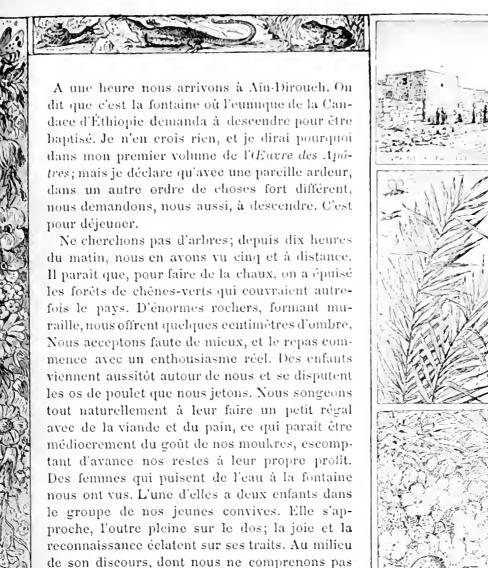










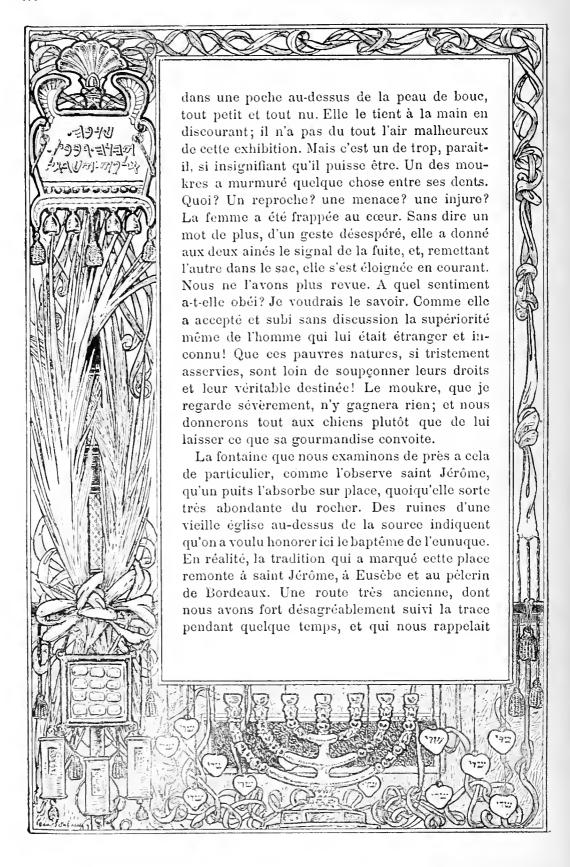




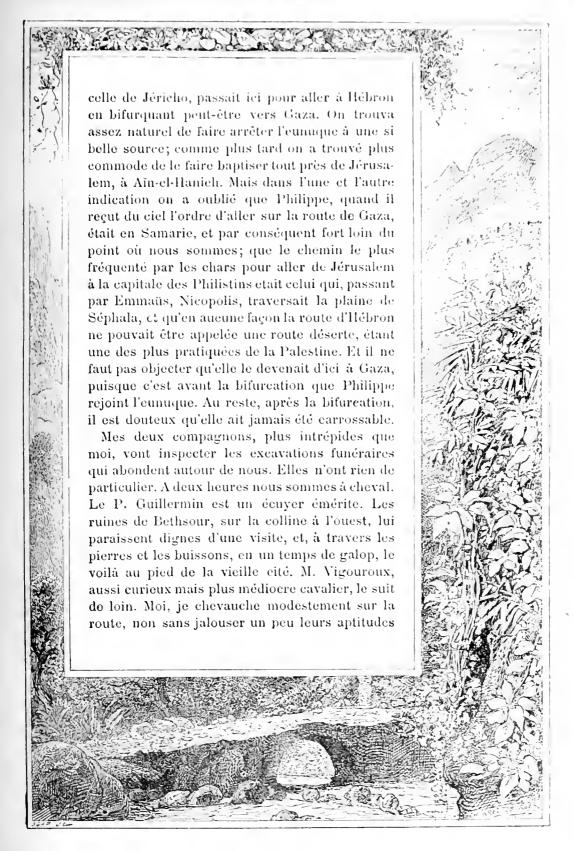


un traitre mot, elle produit tout à coup un argument nouveau, auquel chacun de nous était loin de s'attendre, c'est un troisième enfant, eaché





BETHSOUR 4











pour l'équitation. La tour qui subsiste en partie n'est pas de facture judaïque. De nombreuses grottes sépulerales, de vastes ruines, des fragments de mosaïques, établissent qu'il y eut ici une ville importante. Le nom de Bordj-Sour et le voisinage de Halhoul, qui est à notre gauche, nous reportent naturellement au texte de Josué, où Halhoul et Bethsour sont placées à côté l'une de l'autre. C'est donc ici la ville où Judas Maehabée battit Lysias, au moins à en eroire les Septante. La Vulgate porte Béthoron au lieu de Béthsoura, et déplace ainsi considérablement le théâtre de la bataille.

Notre chemin monte, descend et serpente à travers ces terres vagues qui sont la propriété de tous et où, à travers les pierres, poussent assez de broussailles et de plantes aromatiques pour faire les délices de nombreux troupeaux. C'est ce que les anciens Hébreux appelaient le midbar. Dans ces vastes espaces campèrent jadis les patriarches, menant à peu près la vie nomade des Bédouins de nos jours. Joseph les dépeignait à Pharaon comme des pasteurs de père en fils, et leur goût était surtout d'élever des troupeaux. Simples, hospitaliers, braves, fidèles à la parole donnée, ils honoraient le vrai Dieu sous la tento et au milieu de cette nature toute pleine de lui, où sa colère parlait à travers les orages et la sécheresse obstinée, et sa misérieorde par la fécondité des femmes et la végétation de la terre sous les bienfaisantes rosées.

D'eux Jéhovah fit le peuple choisi. Partout ici





ils ont creusé des puits, ménagé des sources, élevé des tours pour surveiller leurs troupeaux et se defendre contre l'ennemi. Un arbre, chène ou térebinthe, leur servait de point de repère au milieu de leurs excursions. Ils aimaient peu le bruit des villes. Très rapidement ils s'enrichissaient. Quand Dieu voulut en faire un peuple stable, autour d'un autel et dans une patrie, il inspira à Moïse de fonder sa constitution sur l'agriculture, qui les attacha au sol. Mais cette race garda quand même le goût de la vie simple et naïve, la seule au fond qui laisse voir tout l'homme sous son aspect le plus humain et le plus vrai.

Un jeune ménage que nous rencontrons, escorté de trois serviteurs et d'autant de chameaux chargés de meubles, me rappelle la charmante histoire d'Axa, l'épouse d'Othoniel. Son mari l'avait obtenue de son père par un acte de bravoure en s'emparant de Cariath-Sépher. Or. comme ils partaient pour aller s'établir sur leurs terres, Othoniel lui persuada de demander à son père Caleb un champ de plus. Elle comprit à demi-mot, et, connaissant bien les faiblesses de l'amour paternel, elle attendit le moment douloureux de la séparation pour articuler sa requête. Quand elle fut sur son âne, enveloppée dans son voile et accroupie sur ses jambes, comme la dame que nous voyons ici, elle se mit à soupirer. Et Caleb, cet homme rude, ce vaillant qui avait exploré le premier la terre de Chanaan, et qui, quarante ans après, avait demandé le lot













de se développer et de mûrir. Nous examinons les anciens pressoirs que l'on rencontre encore çà et là. Ils sont creusés dans le roc et ont, d'ordinaire, deux compartiments, l'un supérieur, appelé en hébreu gath ou poura, — les hommes y entraient pour fouler les grappes, — l'autre inférieur, yekeb, qui recevait le moût.

C'est par ce chemin qu'Abner, ayant promis à David de lui ramener tout Israël, s'en allait en paix vers Benjamin, lorsque des messagers de Joab le ramenèrent à Hébron. Là ce général haineux et jaloux, le prenant à l'écart au milieu de la porte, comme pour lui parler en secret, le frappa au ventre et le tua. Il prétendait venger ainsi la mort de son frère Asaël, tué par Abner au combat de Gabaon. David pleura ce crime, composa un chant funèbre, et refusa de manger, parce qu'un vaillant capitaine était tombé en Israël. Son pouvoir n'était pas encore assez affermi pour venger ce crime.

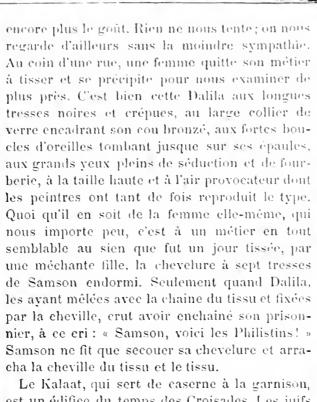
Nous entrons dans Hébron.

C'est une des plus anciennes villes du monde. Son vieux nom de Kiriath-Arba rappelait la tribu d'hommes redoutables qui l'avait occupée. Les espions qui y étaient venus, rendant compte à Moïse et au peuple de ce qu'ils avaient vu, disaient : « C'est un pays où coulent le lait et le miel, et en voici les fruits. Mais le peuple qui l'habite est terrible, les villes sont fortifiées et très grandes; nous y avons même trouvé des enfants d'Anak. » Anak était fils d'Arba et père d'une race de géants. Les habitants actuels d'Hé-

420 HÉBRON

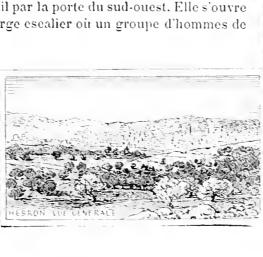


HÉBBON 42 t



est un édifice du temps des Croisades. Les juifs y vénèrent au fond de la cour, dans l'Ouéli-Youseph-en-Naddjar, le tombeau d'Abner et d'Isboseth. Les musulmans y rendent hommage à la mémoire du Seigneur Joseph le charpentier. Pourquoi ce souvenir du père nourrieier de Jésus est-il vénéré ici? Nul ne le sait.

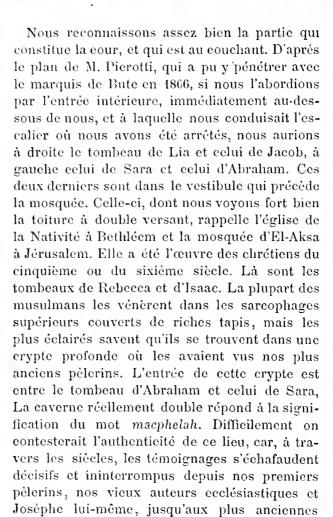
· Abordons immédiatement la fameuse mosquée d'El-Khalil par la porte du sud-ouest. Elle s'ouvre sur un large escalier où un groupe d'hommes de











D'après le baromètre, nous sommes sur cette colline à neuf cents mètres au-dessus du niveau





indications de la Bible.



de la mer. Pour visiter l'entrée du sud-est il faut redescendre. Ici on nous concède, - c'est un progrès, - le droit d'introduire le bras dans un trou mystérieux, obscur et profond pour y toucher une pierre qui fait partie du tombeau d'Isaac, M. Vigouroux et le P. Guillermin tentent seuls l'expérience et reviennent avec leur main intacte. C'est heureux. Je ne puis oublier qu'ici même David fit couper celles de Recab et de Baanah, les deux meurtriers d'Isboseth. Allons visiter l'antique réservoir où elles furent suspendues. C'était un rude temps que celui-là. David n'acceptait pas qu'on lui fit la cour par des œuvres de forfaiture. La piseine fameuse rappelle les Vasques de Salomon. Elle forme un carré de quarante mè-

La piscine fameuse rappelle les Vasques de Salomon. Elle forme un earré de quarante mètres de côté sur dix de profondeur. Des femmes y remplissent leurs outres en peau de bouc. Les bestiaux et les hommes viennent y boire. Quelqu'un songe-t-il à Hébron que les pieds et les mains des deux fils de Rimmon pendirent ici tout sanglants? Les deux brigands étaient entrés dans la maison d'Isboseth, dernier fils de Saül, comme pour prendre du froment. La journée était chaude, et le jeune prétendant faisait son sommeil de midi. Ils le frappèrent au ventre et lui tranchèrent la tête pour l'apporter à David. Le roi fut outré de l'odieuse trahison, et, sans s'occuper de la pensée qui l'avait inspirée, il les fit mettre à mort.

Une autre piscine, moins grande que celle-ci et très irrégulière, parait remonter encore à une









haute antiquité. Le cimetière musulman, où nous passons, est le rendez-vous traditionnel des chèvres et des brebis que les pasteurs vont chaque jour garder dans la montagne. Le nombre de ces bonnes bêtes est incalculable. En attendant que chacun vienne reconnaître les siennes et les appeler par un petit cri perçant et d'un effet magique, elles gambadent dans le séjour des morts. Deux, gracieusement perchées aux extrémités d'une tombe, me rappellent les deux anges Munkir et Nekir, qui, selon la croyance musulmane, doivent un jour sièger là pour juger le défunt.

Du haut des minarets, les muezzins annoncent solennellement la prière. La nuit arrive. Nous aurons notre gite dans une maison blanche et bleue, d'assez belle apparence, que j'ai remarquée à l'entrée de la ville. Le drogman prétend que nous y serons bien. Allons l'expérimenter. Chemin faisant, nous sommes impressionnés par le spectacle qu'offre un groupe d'hommes en prière à la porte d'une mosquée. Ils sont bien trois à quatre cents. Rien de plus correct que l'ensemble de leurs mouvements. On dirait un bataillon faisant l'exercice sur place. L'iman qui préside est scrupuleusement suivi dans chacune de ses inflexions et dans sa psalmodie. Un caporal instructeur en face de ses hommes n'a pas plus de succès. Autrefois Daniel se tournait vers Jérusalem pour prier, ceux-ci se tournent vers la Mekke. Allah-hû-Abhar! « Dieu est grand! » disent-ils en levant les mains à la hauteur de la





tête. Puis leur prière demeure un instant silencieuse pour se traduire bientôt en une gymnastique sacrée que je n'essayerai pas de décrire. Qu'un sentiment religieux anime ces gens-là, ee n'est pas douteux. Mais ce ritualisme tout mécanique, ces exhibitions mystiques, ce formalisme, est-ce vraiment de la religion? A ce compte les pharisiens eussent été plus religieux que Jésus-Christ. Avec plus d'ensemble encore qu'ils n'en mettent à prier, ces coquins nous dévaliseraient cette nuit, si peu qu'on leur en offrit l'occasion. La religion doit surtout former l'homme moral. Elle exige de nous non pas seulement la foi, mais la vertu.

C'est chez des Juifs que nous sommes logés. Par un escalier de bois on monte sur la terrasse, et là nous occupons la chambre haute, l'appartement d'honneur, le cénacle. Notre première impression est bonne. Dans la salle spacieuse, voûtée, blanchie à la chaux, trois lits sont préparés. Au milieu une table est dressée, On s'y installe. Horreur! nous demeurons stupéfaits, sans voix, sans mouvement. Avant nous, plus affamées que nous, des punaises par myriades processionnent sur notre table et cherchent fortune jusque sur notre pain. Inutile de demander s'il y en a dans les lits. Les murs crevassés en sont peuplés. Que faire? Changer de gite n'est plus possible. Le drogman invective les hôtes. Ceux-ei organisent une chasse générale. Il faudrait cent hommes et cent ans de travail pour supprimer cette abondance d'hémiptères. Le











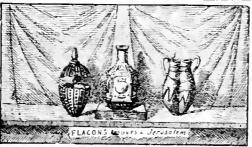
Jendi 22 mars.

Comme le drogman règle les comptes, nos Juiss veulent nous appliquer à la lettre le précepte du Lévitique : « Tout vase de terre qui aura été touché sera brisé, et tout vase de bois sera purisié dans l'eau. » Ils oublient que, grâce à Dieu, nous ne sommes pas dans le cas prévu par Moïse. Le drogman n'entend ni acheter ni payer les ustensiles multiples qui nous ont servi à notre repas du soir. Nous y sommes moins disposés encore. A l'unanimite, nous votons que ces braves sémites doivent tout d'abord purisier leur maison; ce sera plus sage, plus conforme à la loi de Moïse et plus agréable à ceux qui viendront après nous.

Laissant bientôt la route qui va directement d'Hébron à Jerusalem, nous prenons à gauche le sentier qui conduit à la maison des Russes. C'est là qu'il aurait fallu aller coucher hier pour être moins mal. Les mésaventures de voyage réjouissent quand elles sont passées, et notre imagination se montre plus alerte que jamais. Un beau vieillard qui passe sur son âne porte en croupe son jeune fils. Deux serviteurs l'accompagnent. Le groupe nous rappelle Abraham, qui jadis, sur une pareille monture, partit, lui aussi, un matin de ce campement des Chênes, où nous passons, pour aller à la montagne de la Vision offrir le plus héroïque des sacrifices. Espérons que ces honnêtes voyageurs, après nous avoir













gravement salués, ne vont pas à un si terrible rendez-vous.

L'arbre qu'on appelle le chêne de Mamré est vénérable, mais il ne remonte ni à Abraham, ni même à Jésus-Christ. Saint Jérôme supposait que celui sous lequel avait vécu le patriarche était mort au temps de Constantin. D'ailleurs, nous allons voir tout à l'heure qu'il ne faudrait pas le chercher ici. On peut croire toutefois que nous sommes en présence d'un dernier rejeton de ces forêts antiques où paissaient les troupeaux du patriarche. Le chêne est bien l'arbre vigoureux et vivace entre tous. Celui-ci n'est pas très élevé. Il appartient à l'espèce qui a la feuille allongée, dentelée, vert mat avec duvet blanchâtre à la face inférieure. De son large trone ravagé par les siècles, et qui mesure sept mètres de circonférence, les branches retombent fortes et noueuses, quoique cruellement brûlées par le soleil ou dépouillées par la tempête. Elles couvrent une circonférence qui a près de trente mètres de diamètre. Le pied est protégé par un mur de vingt mètres de pourtour. Il suffit de nous dresser sur nos étriers pour cueillir des feuilles. Le gardien nous ramasse quelques glands. Ils sont allongés et petits, comme ceux du chêne vert. Josèphe et Eusèbe supposent que l'arbre d'Abraham, vénéré près d'Hébron, était un térébinthe.

Sans perdre de temps, nous côtoyons la belle maison des Russes, et, à travers des vignes en terrasses, nous montons jusqu'à la route d'Hé-









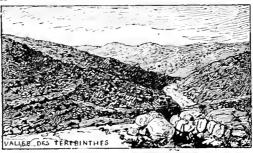


sante pour constituer une porte. L'enceinte, à sa partie méridionale, qui est la plus élevée. n'atteint pas deux mêtres de hauteur. Elle est construite sur un plan incliné qui se divisait peut-être en trois terrasses superposées. Avait-on voulu figurer ainsi le campement du patriarche, ou même embrasser exactement le lieu qu'il occupa? A ce compte on devait y voir jadis l'arbre traditionnel, l'autel et le puits. De l'arbre et de l'autel il n'en reste pas trace. Le puits à l'angle sudouest est parfaitement bâti. Peut-être a-t-il été refait au temps où fut élevée l'enceinte sacrée? A la margelle nous remarquons un débris de corniche d'une belle simplicité. C'est la seule trace de sculpture que nous ayons vue dans tous ces débris amonceles.

A soixante pas vers le levant, d'autres ruines marquent d'abord la place d'une église, et dans leur prolongement sur la hauteur, celle du village qui dut l'entourer.

M. Guérin a émis l'ingénieuse conjecture que cette enceinte, édifiée par les Juifs ou par les Iduméens, maîtres d'Hébron avant les victoires de Judas Machabée, fut comme une sorte de sanctuaire en plein air, un téménos, où les foules venaient vénérer le grand souvenir du Père des Croyants. Des pratiques superstitieuses et même des démonstrations païennes souillèrent plus tard ce lieu vénérable. Des marchés célèbres s'y établirent, dans le genre de ceux que nous avons signalés à Tantah en Égypte. Saint Jérôme nous apprend qu'au deuxième siècle de l'ère chré-













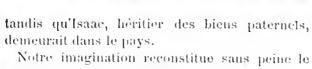




peux. Ainsi sera ta postérité. » Ici, à côté des victimes qu'il avait coupées en deux et défendues contre les oiseaux de proie, le patriarche, sous l'impression d'une grande frayeur et au milieu des ténèbres, entendit les prédictions de Jéhovah au sujet de la servitude d'Égypte, tandis que les flammes d'une fournaise ardente passaient entre les animaux partagés. lei Agar lui donna Israël. lci Dieu changea son nom de Père Élevé, Abram, en celui de Père d'une Multitude, Abraham, et la circoncision fut établie pour marquer les droits de Jéhovalı sur chaque enfant d'Ismaël. Sous les chênes de Mamré vinrent les trois anges auxquels Abraham offrit, avec ses hommages, la plus cordiale hospitalité. A cette oceasion, Sara se mit à pétrir des gâteaux avec trois mesures de fleur de farine, on immola un veau tendre et exquis qu'un serviteur prépara aussitôt, et on compléta le festin avec cette crème de lait qu'on nous a servie tant de fois avec un perpétuel insuccès. Ici l'épouse du patriarche à qui on promettait un fils se mit à rire, et pour s'excuser dit un mensonge. En quittant cette colline, les anges prirent le chemin de Sodome, et Abraham les accompagna. D'ici même, le lendemain, le patriarche vit monter vers le ciel les cendres des villes coupables. C'est à Mamré qu'il revint après son long séjour à Gérar et à Bersabée, sur la frontière méridionale de la Palestine. Ici mourut Sara, lei probablement il mourut lui-même. D'ici ses fils, comblés de ses largesses, se répandirent vers l'orient et peuplèrent le désert,







Notre imagination reconstitue sans peine le paysage d'autrefois. Au milieu des vieux chênes qui lui donnaient quelque fraicheur, une tente plus haute que les autres était dressée. Quelques-unes moins belles, pour les femmes et les enfants, l'entouraient. Un peu plus loin, et convenablement disséminées pour la surveillance, étaient eelles des serviteurs. Un soir le patriarche s'était arrêté là, et, de son bâton décrivant dans l'air un long signe, il avait marqué le lieu du campement pour ses hommes et ses troupeaux. Ensuite, bénissant Dieu, il avait élevé un autel, offert un sacritice et pris ainsi possession de la terre. Sous les arbres durant la chaleur du jour, dans sa tente pendant la nuit, il jouissait paisiblement de la vie dans une union parfaite avec le Dieu qui le comblait de ses faveurs. A ce puits, Sara, Agar et les autres servantes venaient puiser de l'eau. Pourquoi ne pas tenter de le recreuser? Peut-être nous réserverait-il la surprise de quelque vieux souvenir caché dans sa vase profonde? Nous y faisons remplir nos gargoulettes. A déjeuner nous boirons de l'eau du puits d'Abraham.

Durant trois heures nous chevauchons sous un soleil de feu. La halte est aux vieux oliviers de Kherbet-Koutin. On y respire un air excellent. Après le repas, le sommeil nous gagne. Des pèlerins fort bruyants campent non loin de nous. Les chevaux paissent impunément à travers des





















blés maigres et rares qui poussent dans le terrain pierreux.

A deux heures, nous repartons. La chaleur est intense. Que sont devenues les forêts où se cacha David? Quelques pâtres nous donnent du lait. Si active que soit notre imagination, aucun d'eux n'évoque le souvenir du pasteur biblique, symbole de Jéhovali, conduisant Joseph ou le peuple d'Israël comme sa brebis. Ils ont la mine sombre, la voix rude, et, malgré la peau de chèvre qui les couvre, leurs membres sont brûlés par le soleil. Ils parlent sans vous regarder. Les brebis sont, au contraire, fort belles et douées d'une queue dont le poids varie entre dix et quinze livres. Cet appendice incommode pour elles est fort appréciée des gourmets orientaux. La Palestine est, comme aspect, un des plus tristes pays du monde. Je veux bien que depuis dix-huit siècles le souffle de la colère divine ait ici tout flétri, dévasté, dépeuplé. Il n'en est pas moins certain que cette contrée ne fut jamais de celles où la nature exubérante de vie, de richesse, de beauté, transporte les âmes vers le domaine de l'idéal, et ceux qui prétendent expliquer l'élan du peuple juif ou l'inspiration des prophétics par le spectacle de la nature et l'influence du ciel pur de l'Orient ne sont jamais passés dans ces déserts muets, sous ce soleil dévorant, sur ces roches stériles où nous vivons depuis quelques jours. Non, le judaïsme et l'Évangile ne sont pas venus d'en bas, mais d'en haut, et l'homme ne trouvant rien ici pour s'élever à



ETHAM 437



438 HÉRODION





met conique de Djebel-Fureidis, nous voyons probablement les restes d'Hérodion, et sur son versant ceux de la ville Hérodia. Au dire de Josèphe, Hérode fit bâtir la ville et l'acropole au lieu même où il avait vaineu les Juifs, partisans d'Antigone. La colline avait la forme d'une mamelle. Son sommet était fait ou aplani de main d'homme. On y montait de la ville basse par un escalier de deux cents degrés en pierres polies. De magnifiques palais furent bâtis dans Hérodion et à Hérodia.

Tout cela semble concorder avec les constatations de M. de Sauley et de M. Guérin. Il y a sans doute quelque difficulté pour la distance, qui, d'après l'historien juif, devrait être de soixante stades à partir de Jérusalem, tandis que le Djebel-Furéidis est à quatre-vingts. Mais on sait que Josèphe chiffrait souvent les stades au petit bonheur.

Là fut donc enseveli Hérode, plus célèbre encore par ses crimes que par son étrange fortune. Le cortège funèbre venait de Jéricho. Le vieux roi, couché dans la pourpre, sur une litière d'or, tenait dans sa main raidie par la mort le sceptre qu'il avait toujours conservé avec une jalousie féroce, et son front ridé, où la ruse et la cruauté avaient laissé leur empreinte, portait une couronne. Autour de lui marchaient ses fils et ses parents. Les soldats venaient ensuite. Il y avait parmi eux des Germains et des Gaulois.

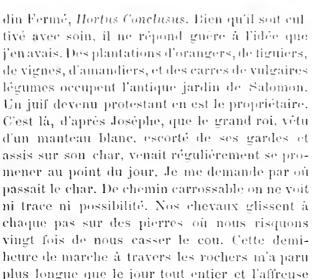
En attendant, nous côtoyons nous-mêmes la vallée étroite qu'on appelle vulgairement le Jar-











Enfin nous arrivons sans accident à Bethléhem. Le cher P. Séjourné est venu nous y attendre avec une voiture. Nous saluons une dernière fois les Pères Franciscains en acceptant les rafraichissements qu'ils nous offrent. Après tant de troupeaux que nous avons reneontrés et tant de vignes que nous avons observées munies de tours de garde et de pressoirs de pierre, le vin de Bethléhem achève de nous démontrer que Jacob mourant avait bien prophétisé de Juda:

nuit qui l'avait précédé.

Il attache à la vigne son àne Et au meilleur cep le petit de son ànesse; Il lave dans le vin son vêtement Et dans le sang du raisin son manteau.



















Il a les yeux rouges de vin Et les dents blanches de lait.

Le vin et le lait sont les deux grandes ressources du pays que nous avons parcouru durant ces trois jours.

Avant de quitter Bethléhem, nous visitons le couvent gree, remarquable par sa superbe terrasse. Celui des Arméniens possède une précieuse relique, c'est la salle dite Bibliothèque de saint Jérôme. Elle est bâtie en pierres de bel appareil; malheureusement un planeher la coupe en deux dans son élévation, et les six colonnes de marbre qui l'ornaient se trouvent enveloppées dans des piliers massifs. D'iei le lion du désert rugissait contre les ennemis de l'Église. Ces murs l'ont entendu. Ils pourraient nous dire comment, après ses terribles éclats, cette nature rude et violente aimait à parler aux âmes simples le langage le plus suave, le plus tendre et le plus consolant. J'aurais voulu trouver ici un sanctuaire vraiment digne du grand homme. Il y serait fort bien placé.

En partant, nous voyons à l'entrée de la ville trois citernes dites Puits de David. C'est là que les trois braves dont il est parlé au livre des Paralipomènes vinrent, au péril de leur vie, puiser cette eau de la porte de Bethléhem que le roi avait si ardemment désirée. Mais quand ils l'apportèrent, David, au lieu de la boire, la répandit devant l'Éternel en disant : « Dieu me garde de boire le sang de ces hommes qui sont allés la prendre au péril de leurs jours. » C'est là le cri















Tout en faisant ces réflexions, je suis monto ur la terrasse du couvent, et mon œil se plait à contempler le paysage aride et désolé qui m'entoure. Dans sa tristesse il me charme. La lumière en Orient produit sur moi un singulier effet. H me semble qu'elle est un souffle brillant qui enveloppe les objets et les dessine avec un relief étrange. Si, sous le rayonnement du soleil, je ferme un instant les yeux, il me parait, quand je les ouvre tout à coup, que les pierres sont couvertes d'une neige éclatante. Les premières fois que j'ai constaté ce phénomène, j'en cherchais la cause en moi-même, alors qu'elle est toute dans la lumière exceptionnelle de ces pays. Le matin et le soir, les tons sont plus calmes, mais il reste toujours dans cette atmosphère incomparable de pureté quelque chose qui présente la nature sous un aspect inusité pour nous, une sorte de gloire faisant auréole autour des grands arbres et des petites fleurs, au sommet des montagnes, des eoupoles, des minarets, au fond du vallon, au flanc des rochers abruptes, sur la tête des brebis qui paissent et du pâtre qui les conduit. J'éprouve un charme indéfinissable à laisser flotter mon âme à travers ces clartés magiques qui semblent moins de la terre que du ciel. Le silence et l'isolement ont alors une douceur extrême.

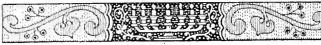
On m'appelle. C'est notre drogman qui arrive pour nous faire expérimenter le palanquin, nouveau système de locomotion que nous voudrions employer pour mieux jouir de notre grand voyage d'iei à Damas. Je m'installe dans cette









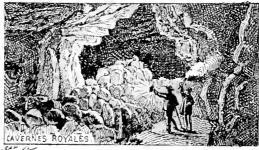


chaise, portée par deux vigoureux mulets. Les anciens connaissaient ce système, qu'ils appelaient basterna. C'est même un peu en leur honneur que je veux le réhabiliter ici. Il y est tombé en désuétude parce qu'il est coûteux, mais il me semble fort commode.

Je demande à mes gens de se diriger vers le nord, jusqu'aux lieux où fut la grande nécropole de Jérusalem. Les rochers y sont étrangement creusés. En suivant le chemin de Nébi-Samouil, après avoir passé la colline des Cendres, qui n'évoque aucun souvenir, nous arrivons au tombeau vulgairement dit des Juges, mais dont la destination reste encore inconnue. Le vestibule mesure trois pas de profondeur sur cinq de longueur. Il est couronné d'un magnifique fronton triangulaire avec moulures et sculptures diverses représentant des feuilles, des têtes de payots et des torches funèbres. Une porte au milieu donne accès sur une vaste chambre qui a de nombreuses niches funéraires, et s'ouvre ellemême au levant et au midi sur deux autres moins considérables. Un escalier au nord-est conduit à d'autres sépultures inférieures. En tout, on y compte soixante-dix loges funèbres. Y a-t-il une eoïncidence voulue entre ce nombre et celui des membres du Sanhédrin?

De là revenant sur nos pas et vers l'orient, nous allons, en dehors de tout chemin, au tombeau des Rois. Un gardien m'ouvre la porte extérieure, et je descends par un superbe escalier de vingt-six marches, mesurant toute la lar-











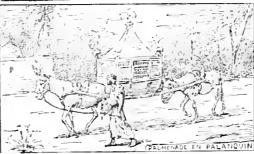




fait croire que ces excavations avaient servi d'asile aux assiégeants ou aux transfuges durant la lutte suprême de Jérusalem contre les Romains. La petite fille du gardien m'attend à la porte avec un bouquet. C'est un baghchich personnel qu'elle réclaine. Elle a des appétits précoces.

Décidement, le palanquin va faire notre bonheur. On y est à merveille et sans danger. Chaque mulet est conduit par un moukre; inutile de s'en préoccuper. D'ailleurs, si l'un des deux tombe, l'autre est assez fort pour maintenir la chaise à porteur, qui elle-même, ouverte sur le devant, vous permet de vous dégager quand le danger s'accentue. J'ai demandé à passer par les chemins les plus difficiles, et tout a été fort bien, pour moi, du moins. Pour le mulet de l'arrière, c'est autre chose. Le pauvre animal doit avoir de singulières émotions! Avec sa tête, il touche à peu près au palanquin, et tandis que son honorable collègue choisit déjà très difficilement ses pas à travers des rochers détestables, lui doit le suivre, improvisant à tout instant et subito le mouvement droit ou tournant, en un mot, le stratagème qui le tirera des impasses où le mêne son capricieux compagnon. Il me rappelle ces rimeurs étranges à qui l'on jette, au cours de leur improvisation échevelée, les mots les plus disparates, mais de consonances analogues, avec l'ordre d'en faire des vers raisonnables ou même spirituels. J'appelle désormais ce pauvre animal l'improvisateur. Il en a toutes les douleurs et toutes les gloires.









En rentrant, je traite avec Joseph Bédaóur pour notre voyage juspu'à Damas. Nous partirons mardi matin.

Vendredi soir, 23 mars.

Aujourd'hui, les Juifs vont pleurer sur les ruines du temple, et nous tenons à nous méler à cette scène émouvante. Comme elle se passe vers les quatre heures, elle suspendra agréablement les dissertations archéologiques que va susciter notre visite du mur extérieur du Haram. projetée pour ce soir. Les Anglais ont, depuis vingt-cinq ans, très patiemment exploré ce pourtour de la grande enceinte, et quiconque s'intéresse à la topographie de Jérusalem, doit être au courant de leurs travaux. C'est du dehors qu'il importe d'examiner ce qui reste du temple. Les vicilles ruines qui sortent encore de terre, et surtout celles que les fouilles récentes ont révélées, gardent quelque chose d'étrangement imposant, et on se demande avec stupéfaction ce que furent les hommes qui édifièrent de si grandioses constructions. Le spectacle d'un glorieux passé à jamais évanoui rendra plus éloquente la douleur de ceux qui le pleurent.

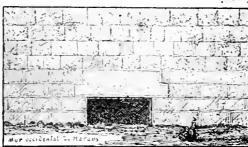
Nous commençous notre excursion par l'angle nord-ouest du Haram. C'est prendre la chose de loin, et en réalité tenter l'impossible et l'inutile. Le Séraï et des maisons particulières cachent les restes de l'antique muraille. Les portes qu'on y voit sont modernes, et d'ailleurs situées sur

















l'emplacement non pas du temple, mais de la tour Antonia. Josèphe précise que, vers l'occident, le mur du temple en avait quatre, l'une conduisant au palais du roi et par conséquent au mont Sion, deux donnant sur le faubourg qui était sans doute le Tyropéon, et la quatrième descendant par une série considérable de degrés dans la vallée, pour remonter de là vers l'autre ville. Trois d'entre elles paraissent sûrement fixées, l'une à l'arche de Robinson, l'autre à l'énorme linteau découvert par Barelay à la porte dite du Prophète, et la troisième aux fouilles de Wilson. Si la quatrième, comme on le prétend, se trouve encore plus haut, il est évident que les extravagantes théories de Fergusson reçoivent iei leur suprême démenti. Or le parallélisme des autres portes engage à placer la quatrième du côté du bazar des Marchands de Coton, Souk-el-Qattanim. Ce serait la porte des Bains.

C'est là qu'il nous faut aller directement. La rue qui s'ouvre à notre gauche sur le petit square de la porte de Damas nous y conduit. Avant d'atteindre ce point de l'enceinte nous remarquons sur notre droite un puits dont la bouche est à dix mètres au-dessus du sol et qui déverse ses eaux dans un bassin bâti sur le roc. On l'appelle Hammam-es-Chifa ou les Bains qui guérissent. Plusieurs ont voulu y voir la piscine de Béthesda, où le paralytique de trente-huit ans trouva sa guérison. C'est peu probable. La porte sarrazine que nous trouvons au bout du bazar et qu'on nomme la porte des Bains, se trouve à













serverait à la science archéologique les plus grandes surprises. En attendant, il est permis de présumer que l'arche de Wilson faisait partie d'un pont reliant le temple avec le Xystus, comme le pont indiqué plus bas par Robinson le reliait avec le mont Sion.

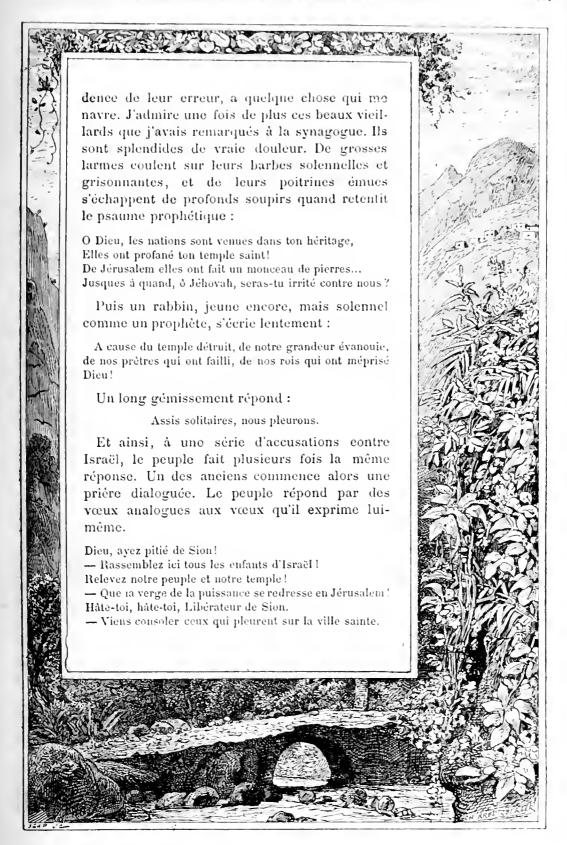
Le mur salomonien a été retrouvé ici dans ses plus belles proportions: vingt et une assises, à partir des fondations, ont des blocs variant de un mêtre à un mêtre vingt de hauteur, sur cinq et six de longueur. A travers de nombreux contours, allons le rejoindre au point où les Juifs sont déjà réunis pour pleurer sur ses restes tant de fois séculaires. Ce lieu est une petite place rectangulaire de trente mêtres de long sur quatre de large. Le mur du temple, tout enfoui qu'il soit à vingt mêtres de profondeur, y émerge encore par des assises admirablement belles. C'est la construction salomonienne dans ce qu'elle a de plus surprenant comme taille artistique, dimension et ajustement des blocs.

Les groupes des fils d'Israël sont déjà formés, et les lamentations commencent. Elles n'ont plus la délicieuse poésie des gémissements antiques, quand sur le fleuve de Babylone les jeunes filles d'Israël suspendaient leurs lyres muettes aux saules du rivage. C'est ici le désespoir concentré de l'humiliation nationale. Contre ces pierres foudroyées par la colère divine, les malheureux appuient tristement leurs têtes. Ils les palpent pieusement de leurs mains. L'expression de leur foi, inébranlable malgré l'évi-







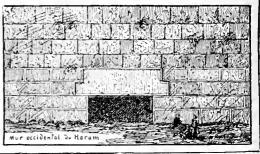






Les femmes ne sont ni les moins empressées ni les moins éloquentes dans ces manifestations variées de la douleur nationale. Quelques jeunes hommes et des enfants assis devant la vieille muraille, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine, prouvent qu'aucun âge ne se désintéresse de la pieuse démonstration. Mais, au lieu de courber ainsi sur ces pierres, témoins irrécusables de leur infidélité, leur front avili et marqué du sang du Juste, que ne lèvent-ils donc enfin leurs yeux au ciel pour y voir le vrai temple spirituel et impérissable où entrent en masse depuis des siècles les hommes de bonne volonté? Les insensés! en tuant le Messie parce qu'il avait dit : « Je détruirai ce temple, et en trois jours je le rebâtirai, » ils n'ont pas empêché l'accomplissement de sa prophétie. Le temple fait par la main de l'homme git dans la poussière, tandis que le temple spirituel de Jésus-Christ plane glorieusement dans les cieux. Pleurez sur vous, pauvres obstinés, et vos larmes cesseront d'être stériles. Toute religion nationale a fait son temps. Il n'y a plus de place ici-bas que pour la religion universelle, catholique et chrétienne qui incline dans une même adoration et pénètre d'un même souffle toute l'humanité. La restauration de votre temple, de votre patrie, de vos rois n'a plus de raison d'être. La semence déposée dans le sillon des siècles a donné son fruit. Son rôle est fini. Le christianisme est né, vous n'avez plus rien à faire ici-bas comme religion, comme peuple, comme symbole. Que





devient la tige quand elle a produit le froment? Le judaïsme n'a pas été fait pour lui, mais pour les autres. Aveugles, votre mission était plus grande que vous-mêmes, et vous ne l'avez pas soupçonné!

C'est à l'angle méridional de la petite place des Pleurs que, dans une cour déserte, se trouve la porte du Prophète, signalée par Barclay. Depuis longtemps elle est murée. Elle avait neuf mêtres cinquante de haut et cinq mètres cinquante de large. Son linteau monolithe dépasse à peine de trois mêtres le sol actuel, et se trouve d'autant au-dessous du Haram. Elle s'ouvrait sans doute, comme celles du mur méridional, sur un passage souterrain. Sous le seuil, qui est dallé. passe un aqueduc signaló déjà à l'arche de Wilson, et que l'on a retrouvé à celle de Robinson. Contournons la maison d'Abou-Saoûd, et nous verrons encore en place les arrachements de cette arche à laquelle Robinson, qui la signala le premier, a donné son nom. On avait ealculé qu'elle devait mesurer seize mètres soixante-dix centimètres d'ouverture. La découverte du pilier sur lequel elle reposait est venue prouver que le ealcul était fondé. D'après le point où il aboutissait sur le mont Sion, le pont avait cinq arches, et avec la largeur des piliers il mesurait cent sept mètres de long. C'est à ses deux entrées que, durant leur lutte funeste, Jean sur le Moriah et Simon du côté de Sion avaient bâti chaeun une tour de défense.

Des fouilles récentes ont amené ici encore la







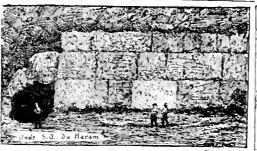
élevée sur le Saint des saints à côté de celle d'Adrien. Les voûtes intérieures et l'énorme pilier central, dont nous avons déjà admiré le chapiteau à feuilles d'acanthe imitant des palmes, remontent à la construction du temple.

Plus j'y pense, plus je me sens porté à croire que c'est iei l'entrée où le paralytique fut miraculeusement guéri par Pierre et Jean montant au temple. Le long vestibule couvert qui s'y trouve était très propiee pour une station de mendiants et peut-être le nom de Hulda qu'en lui donnait se rapportait-il, non pas à la prophétie du temps de Josias, mais à un cadran marquant les saisons et les heures, car le mot hulda par sa racine hébraïque veut dire le temps qui se précipite, absolument comme le terme employé au livre des Actes signifie la porte des Heures et non la porte Belle.

Une superbe assise salomonienne qui se montre ici à fleur de terre va jusqu'à l'angle sud-est du Haram. Elle sert d'appui aux pieds-droits de la Triple-Porte, actuellement murée, mais dont les trois areades eintrées donnaient jadis accès à une rampe conduisant au lieu saint. Aujourd'hui, avec la Simple-Porte, qui est à cinquante pas de là dans le même mur, mais ogivale et moderne, elles s'ouvriraient dans les souterrains dits les Écuries de Salomon, qui furent les Écuries des Templiers. Ce mur du sud est de la plus belle époque de l'architecture juive. Quelques bloes taillés en bossage ont jusqu'à un mètre quatrevingt centimètres de hauteur. Nous n'en avions





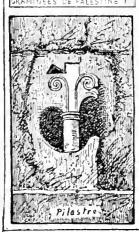




456 OPHEL





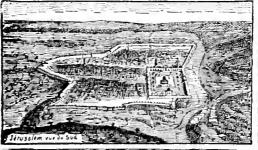




pas vus de semblables. On a estimé que la pierre d'angle, au sud-est, pèse mille quintaux. Le même problème sur la mécanique des anciens et leurs notions de la statique se pose ici, comme en Égypte au temple du Sphinx ou à la sépulture des bœufs Apis.

Ce rempart méridional sert de base à un triangle qui aboutit, par un plan incliné, à la jonetion du Tyropéon et du Cédron. Là fut jadis la colline d'Opliel. Un mur l'enfermait dans la ville. Deux rois, Joathan et Manassès, s'occupèrent de le bâtir et de le fortifier. Des fouilles, entreprises par l'intrépide capitaine Warren, ont constaté l'existence de ce mur. Il part de l'angle sud-est du Haram et se dirige vers le midi. Ses pierres, enfoncées dans la terre à un mètre de profondeur, sont taillées en bossage. Sa largeur est de quatre mètres. Après un parcours de vingt-cinq pas environ, il aboutit à une tour mesurant sept mètres de large et trois mètres de saillie, peutêtre celle dont il est question au livre d'Esdras. Continuant ensuite vers le sud-ouest, il suit la déclivité de la colline sur un espace de deux cent cinquante pas environ. Trois tours défendaient cette partie du rempart. En creusant le sol par intervalles, on a découvert de nombreux conduits qui dirigeaient les eaux du temple dans la vallée de Cédron. Qui donc aura le courage de reprendre ces intéressantes recherches pour ne les arrêter que quand, de ce côté, du moins, la eirconvallation ancienne sera mise à nu?

Les fouilles, à cette partie méridionale du Ha-





OPHEL 457





ram, établissent que le roc affleure au seuil de la Triple-Porte et va s'inclinant à droite et à gauche pour former la vallée du Cédron à l'orient et du Tyropéon à l'occident. Les assises du mur atteignent des profondeurs étonnantes jusqu'à vingt et vingt-quatre mètres. La partie qui est à gauche de la Double-Porte traverse le Tyropéon dans sa largeur, en sorte que la jonction des deux murs du Haram se fait sur le versant occidental de cette vallée. Ce fut peut-être là le fameux agrandissement qu'Hérode ménagea au temple. Cependant, les pierres y sont aussi belles que dans les constructions salomoniennes les plus incontestables.

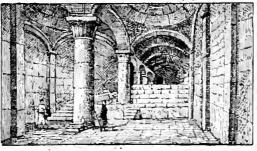
Après cela, où fut exactement le palais de Salomon? Où faut-il chercher les véritables murs du temple sur ses trois faces? N'aboutissait-on à la maison de Dieu que par des souterrains? Plus j'examine tous ces aecidents du roeher, ces travaux gigantesques qui se sont succèdés, croisés, supplantés, plus tout se remet en question dans ma tête, et je serais porté à croire que nous ne savons pas le premier mot de la topographie de Jérusalem. Ajoutons que ces murs à vingteinq mètres de profondeur passent sur un aqueduc taillé dans le roc, avec des ouvertures permettant aux habitants de la ville d'y puiser de l'eau, comme à l'aqueduc qui vient des vasques de Salomon. Quels bouleversements ont tout mêlé ici? Pêle-mêle à dix mètres sous le sol, on a recueilli le eachet d'Aggai, fils de Shebania, des lampes greeques avec inscriptions



















chrétiennes, des anses de vases avec ces mots: Au roi Zepha. Dans le roe qui ferme l'angle sudest, une petite cruche a été trouvée debout. Les ouvriers phéniciens l'avaient oubliée là, ou bien avaient-ils voulu ménager une surprise à ceux qui devaient, trois mille ans plus tard, inspecter leurs trayaux?

A notre droite des femmes en habit de fête montent par le sentier qui vient de la fontaine de la Vierge. Elles chantent en s'accompagnant du tambourin. Pourquoi? Je n'en sais rien. D'autres, à notre gauehe, couvertes de longs voiles blancs, sont inclinées sur une tombe. Elles sanglotent, gémissent, murmurent un air plein de tristesse et de monotonie. Ce sont des musulmanes qui ont apporté leurs offrandes à celui qui dort sous la pierre. Comme le mort ne mange pas, elles les reprendront pour en faire un festin ce soir. Aussi leur tristesse fait-elle bientôt place à la joie, et elles s'en retournent non moins bruyantes que le groupe de tout à l'heure. C'est le cas de dire que, pour ce monde oriental, les extrêmes se touchent quand ils ne sont pas identiques.

A l'est, le mur du Haram sert de rempart à la ville. Sa pierre d'angle est enchâssée dans le rocher. Sur plusieurs bloes on a observé des signes peints ou sommairement gravés. Faut-il y reconnaître des caractères phéniciens, lettres ou chiffres, peut-être même simples marques arbitraires employées par les maçons d'Hiram pour diriger la pose des assises? M. Deutseh,











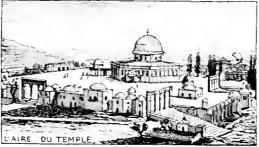
qui les a comparés avec des indications analogues trouvées sur d'autres constructions phéniciennes à Sidon, est porté à le croire. Les plus belles pierres sont ici. Quelques-unes mesurent huit mêtres de long et sont admirablement taillées. La partie qui suit vers le nord a été, au contraire, fort maltraitée par le temps et mal réparée par les hommes. A soixante-quinze pas environ, la muraille en saillie est reconstruite avec des matériaux insuffisants, sur un parcours de deux cents mètres. C'est ici que se trouve le fût de colonne débouchant dans l'intérieur du Haram, comme un eanon placé à une meurtrière. Les Arabes supposent qu'au jugement dernier Mahomet viendra s'y asseoir pour reconnaitre les siens. L'ouverture, depuis longtemps fermée, que nous observons, était l'ancienne porte des Funérailles, et la suivante, à quarante pas plus haut, est la porte Dorée avec sa deuble areade plein cintre et ses archivoltes chargées d'ornements finement sculptés. Faut-il la faire remonter à l'époque hérodienne? C'est possible. Notre-Seigneur est-il jamais passé par là? Je ne le pense pas. Le roc est à dix mètres sous le sol actuel. Elle est murée, parce que, selon la tradition musulmane, c'est par elle que les chrétiens vainqueurs doivent un jour pénétrer dans la ville. Comme ils ne pouvaient toucher aux sépultures arabes qui longent ce mur oriental, les explorateurs anglais pratiquèrent un tunnel beaucoup plus bas et dans la direction de la porte. A leur grande surprise, ils se heurtérent à plusieurs























murs très épais, et dont le dernier se trouva à peu près semblable à celui du Haram. Un pilier qui était resté suspendu au milieu des ruines semblait avoir servi de cadran solaire. On constata que les pierres étaient reliées entre elles par un ciment dont la pioche des Arabes n'eut pas raison. C'était un mélange de chaux, d'huile et de terre rouge qui pourrait heureusement s'employer dans nos modernes constructions.

A travers le cimetière musulman nous suivons toujours le mur, où les blocs salomoniens reparaissent encore, mais assez rares. La tour qui, à sa partie haute, fait saillie de deux mètres sur le rempart, garde encore le nom d'Antonia. Elle marque peut-être la place de quelque tour d'angle de l'ancienne forteresse. Notre inspection archéologique est finie pour ce soir, il n'y a plus qu'à rentrer chez nous.

Samedi, 24 mars.

Nous logeons à quelques pas de la grotte de Jérémie. Il est temps d'aller la voir. Pourquoi le nom du prophète a-t-il été donné à ces excavations, qui sont tout simplement la continuation des Cavernes Royales? Je l'ignore. D'ici furent tirées en grande partie les pierres du rempart et du temple, et lorsque Agrippa fit ouvrir la large tranchée que l'on voit encore entre l'enceinte fortifiée et la colline, cette partie des carrières se trouva rejetée au nord et séparée de l'autre que nous visiterons tout à l'heure. Quant à







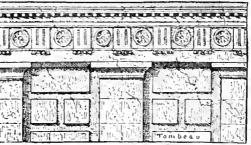






salles solidement soutenues de loin en loin par des colonnes taillées dans le massif du roc par les ouvriers, qui voulaient se préserver des éboulements. Quelle prodigieuse quantité de pierres on a retirée d'iei! Suivant le système égyptien, les carriers juifs pratiquaient les fentes perpendiculaires et parallèles dans le roc. Ils y introduisaient ensuite des coins de bois sec, qu'ils arrosaient patiemment jusqu'à ce que leur gonflement détachât les blocs de la paroi postérieure. On voit dans les rainures le petit godet où les travailleurs faisaient tremper dans l'huile la mèche qui les éclairait. A mesure qu'ils pratiquaient la fente plus profonde, ils avançaient la mèche qui a laissé des traces de fumée sur la pierre blanche. Josèphe appelle ces cavernes royales probablement parce qu'elles étaient la propriété du roi et de l'État. Les pierres blanches qu'il mentionne si souvent dans la description des monuments publics sont celles-ci, car leur blancheur est extrême. Le calcaire est bien le même que celui des vieux murs du temple, et plus d'un bloe salomonien retrouverait sa place dans ces excavations. Des infiltrations d'eau, tenant en dissolution des sels calcaires, ont semé le long des voûtes des dentelures de stalactites très remarquables. La lueur des torches qui se projette dans les anfractuosités profondes est d'un effet superbe, mais la chaleur devient si étouffante, qu'on a hâte de sortir.

Nous suivons le rempart dans la direction de l'orient pour compléter nos idées sur l'enceinte









Pères d'Afrique installés à la maison française de Sainte-Anne.

Le jeune supérieur nous fait un aimable accueil. Nous examinons attentivement la riche collection de monnaies qu'il a créée en peu de temps, et les inscriptions recueillies dans les fouilles du couvent. L'une d'elles, en hébreu, nous intrigue beaucoup. M. Vigouroux déclare qu'elle ne peut se déchiffrer qu'à tête reposée. Comme il est plus compétent que moi en cette matière, j'opine du bonnet. La pensée de former ici un clergé oriental conservant sa langue et ses rites traditionnels, mais adoptant nos idées et notre tenue absolument orthodoxes, est assurément des plus heureuses, et nous offrons à ceux qui l'ont conçue nos vœux pour sa parfaite réalisation.

L'église autour de laquelle vivent les Pères et leurs séminaristes appartient à la France. Elle porte le titre de Sainte-Anne. Les bons religieux possèdent encore à quelques pas d'ici, près de la piscine qui fut sans doute celle de Béthesda, les ruines d'un sanctuaire plus vénérable et appelé église de la très Sainte Vierge par le pèlerin Théodosius vers 530. En effet, le sanctuaire que le pieux visiteur a vénéré se trouvait près de la piscine Probatique, où les malades venaient se laver et chercher de miraculeuses guérisons. C'est de lui encore qu'Antonin de Plaisance parle un siècle plus tard. Nul toutefois, en Occident, ne prétendait que Marie fût née à Jérusalem. Il faut arriver, je crois, au tomps de











romaine suit de près l'indication scripturaire en disant que non seulement elle vécut, mais qu'elle était née dans cette ville. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qui se compliquent de deux autres en faveur, l'une de Bethlehem, et l'autre de Séphoris, l'église de Sainte-Anne, où nous entrons, est une œuvre des Croisés, restaurée avec beaucoup de goût par M. Mauss, architecte français. Elle a trois nefs. Cello du milieu, plus large, est plus élevée que les deux autres. Trois absides rondes la terminent. Le transept est couronné par une coupole qui se détache extérieurement sur les toits plats de l'édifice. A droite du transept nous descendons dans une jolie crypte qui se compose d'un narthex, d'une chapelle et de deux absidioles. Là même aurait été la maison de sainte Anne et le lieu du berceau de Marie. Ilélas? encore un groupe de personnages bibliques que l'on tient à faire naître et vivre sous terre et dans des excavations sans air et sans soleil! En sortant, le P. Supérieur nous fait remarquer dans le tympan de la porte ogivale une inscription arabe rappelant que Saladin avait mis ici un collège musulman, avec son secretaire Boadin pour directeur. Les maitres ne pouvaient trouver de meilleurs modèles, comme éducateurs de la jeunesse, que le vénérable couple patriareal veillant sur l'enfance si pure et si admirable de leur fille Marie. Au quinzième siècle, cette école de théologie fut délaissée. Souhaitons de plus longs jours à l'œuvre du cardinal Lavigerie.





Au fond de la cour, à une jetée de pierre de l'église, vers le nord-ouest, on continue des fouilles que nous visitons avec intérêt. Elles ont mis à jour les restes de l'église, qui bâtie à côté d'un réservoir, répond exactement à l'église de Sainte-Marie près de Béthesda. La piscine parait avoir eu les einq portiques dont parle l'Évangile, et les einq travées sont visibles. Au dessus étaient des chambres qui communiquaient avec les galeries souterraines par un escalier. De nombreux débris de colonnes et de statues constituent dans la cour une sorte de musée en plein vent. Un des objets les plus curieux qui aient été trouvés ici est allé enrichir le musée du Louvre; c'est un pied de marbre qui, d'après son inscription grecque, fut un exvoto de Lucia Pompilia. Le témoignage de Théodosius sur les guérisons obtenues à la piseine Probatique, près de laquelle était le sanctuaire de la bienheureuse Vierge, se trouve ainsi magnifiquement confirmé.

Nous revoyons en rentrant les restes des églises de la Madeleine, de Saint-Pierre et de la Nativité de Marie, un site rival de celui que nous venons de visiter. On l'appelle aujourd'hui couvent des Lentilles. Cette ruine est habitée par de pauvres gens. Les Croisés avaient pris plaisir à orner de pieux sanctuaires la partie de la ville par où ils étaient entrés vainqueurs.











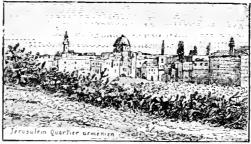


bites occupent ce lieu, qui pourrait être authentique, s'il ne se trouvait à douze mètres audessus du niveau de la Jérusalem d'Hérode. Ils y montrent sous un dais la place où la sainte Vierge fut baptisée, et une peinture de saint Luc qu'on aurait mieux fait de produire au huitième siècle pour fermer la bouche aux iconoclastes.

A travers les ruelles de plus en plus désertes, nous arrivons au couvent des Arméniens. Un prêtre nous accueille par des signes bienveillants et nous ouvre l'église, qui est fort riche et proprement tenue. On croit qu'elle a été érigée au lieu même où fut martyrisé Jacques, frère de Jean et fils de Zébédée. Rien ne semble plus naturel que de trouver marqués par des sanctuaires les lieux où furent immolés nos premiers martyrs. Ces grandes lignes devraient suffire aux bons religieux. Leur vrai bonheur est de préciser que la tête du vaillant apôtre tomba, non pas seulement dans la petite chapelle surchargée d'ornements qui est à notre gauche, mais sous l'autel même qui y a été dressé. Je ne suppose pas que saint Macaire, dont nous voyons ici le tombeau, - on comprend qu'un évêque de Jérusalem ait souhaité d'être enseveli en ce lieu, sanctifié par le martyre de son illustre prédécesseur, - tout en étant plus près de nos origines chrétiennes, ait jamais songé à préciser les dalles sous lesquelles le sang de l'apôtre avait coulé.

On nous montre trois pierres: l'une du Sinaï, l'autre du Jourdain, et la troisième du Thabor; nous n'en discutons pas la provenance. Ce qui







FIFURS

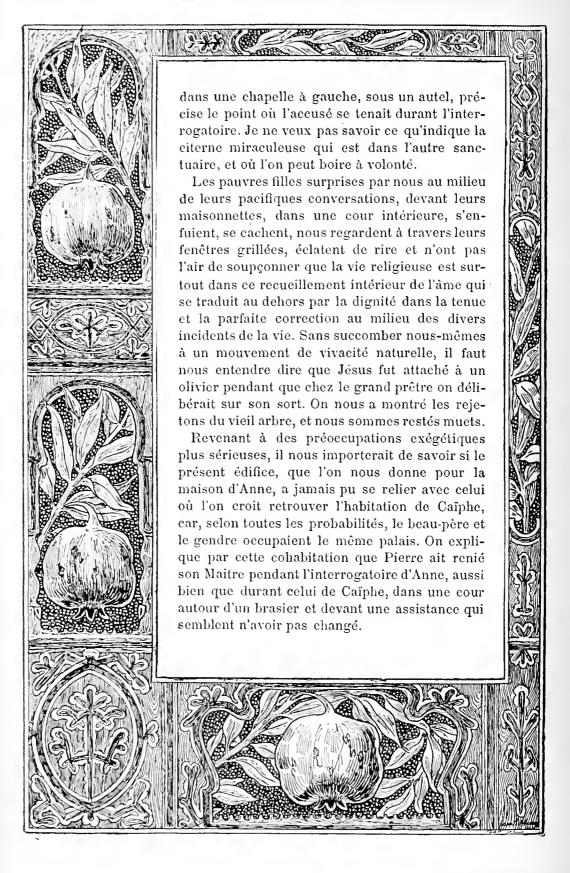
est plus intéressant, c'est de voir administrer le sacrement de pénitence à deux bonnes religieuses, qui nous édifient par leur simplicité. Le prêtre est assis sur une natte; la pénitente se prosterne devant lui. Les eas de conscience sont vite discutés, et en quelques mots tont est dit. Le vieillard, étendant sa main sur la tête de la pauvre fille, prononce aussitot l'absolution sacramentelle. Cette simplicité primitive supprime les confessionnaux. Un appareil assez curieux appelé simantra remplace chez les Arménieus les clochers et les cloches; c'est une longue barre que l'on frappe en cadence pour inviter les fidèles à la prière. L'invention n'est pas à recommander, et les sons que l'on obtient valent aussi peu que l'instrument d'où ils procèdent.

Le patriarche réside ici. Le séminaire, un hospice, une bibliothèque remarquable par ses manuscrits et le couvent des religieuses occupent la série des édifices où nous défilons comme à travers un labyrinthe. Dans le Deïr Zeïtoun, où sont les femmes, on nous montre des pierres de la maison d'Anne ou Hananus, le beau-père de Caïphe et le chef du judaïsme au temps de Notre-Seigneur. Selon une ancienne tradition, nous serions iei sur l'emplacement même de son palais. Quelle est la valeur historique de cette affirmation? Je l'ignore. Nous visitons deux oratoires qui se communiquent, et dont le plus grand sert d'église à la communauté. Ils marquent la place où Anne somma Jésus de s'expliquer sur ses disciples et sa doctrine. Une pierre













A cent soixante-quinze mêtres d'ici, en ligne droite, se trouve la maison dite de Caïphe, où nous arrivons par la porte de David ou de Sion. C'est un espace trop considérable, même quand il s'agit de la maison des grands prêtres, pour admettre la communication des deux palais. Hormis le temple avec ses portiques, aucun monument de Jérusalem n'était bâti dans de telles proportions. Or l'authenticité de la maison de Caïphe étant soutenue par une tradition qui remonte au quatrième siècle, celle du palais d'Anne au couvent des sœurs arméniennes semble fort compromise. C'est ici, en effet, que le pélerin de Bordeaux vint, en 333, vénérer le lieu où Jésus avait été interrogé par l'autorité religieuse, renié par Pierre, et indignement traité par les valets du grand prêtre. Les scènes odicuses qui s'étaient passées chez Caïphe avaient dû rendre de bonne heure ces ruines tristement célèbres. L'injustice, l'orgueil, l'hypocrisie du grand prêtre, l'impudence des faux témoins, les indignes traitements infligés à l'innocent, et par-dessus tout l'apostasie lamentable de Pierre, avaient laissé dans l'Église naissante un douloureux et persévérant souvenir. Les récits détaillés que nous en donnent les synoptiques, résumés vivants de la tradition orale primitive, en sont la preuve.

Hâtons-nous de dire que le sanctuaire délabré n'est pas à la hauteur des douloureux incidents qu'il rappelle et de sa probable authenticité. Jamais la fausse religion ne s'est montrée plus

















hideuse ni la vraie plus sublime que dans ce palais de Caïphe. En un siècle qui se plait à calomnier la charité, le sacrifice, la sainteté, et qui a recours, pour les flétrir, aux faux témoignages; en réponse à la génération cynique qui frappe la vertu au visage et la somme de prophétiser, je voudrais qu'une âme française élevât ici un temple à Jésus défiant par sa modération, son silence et son impassibilité, la colère, le fanatisme et l'ironie des méchants. Devant le grand prêtre et ses valets sa grandeur fut autrement sublime que celle de l'homme fort dont le poète a dit: Impavidum ferient ruinæ. Puisque les caractères s'effacent de plus en plus, e'est à l'Église de présenter ici même au monde décadent, sous une coupole digne de lui, Jésus modèle de l'homme qui, malgré toutes les violences, demeure debout pour défendre la vérité. Je recommande mon vœu à M. de Piellat et à tous les vaillants qui, ayant l'énergie du bien, souhaitent à l'humanité de montrer moins de faiblesses. Les Arméniens ne possèdent pas ici tout le terrain de l'antique maison de Caïphe, et d'ailleurs on peut se contenter de l'à peu près des lieux lorsqu'une grande pensée préside aux délimitations. Observons en passant que, d'après l'Évangile, le Sanhédrin se réunit réellement à la maison de Caïphe, et non dans la salle du temple appelée Gazzith. L'Écriture est catégorique sur ce point, et elle s'accorde avec la tradition talmudique. Celle-ci atteste, en effet, que, quarante ans avant la ruine du temple, le





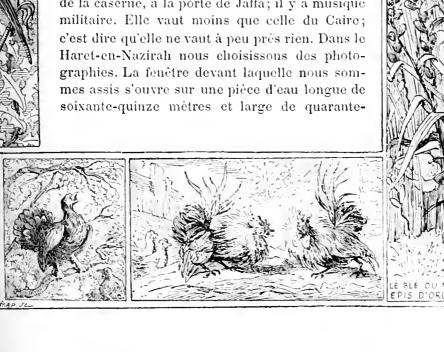


Sanhédrin commença à tenir ses séances un pou

C'est le goût pervers des détails qui a fait imaginer ici une prison où Jésus fut enfermé, le licu où était Pierre quand le Maître le regarda, la place même où le coq chanta pour rappeler au devoir le malheureux disciple. De tout cela je ne retiendrais, dans la basilique projetée tout à l'heure, que le souvenir de Pierre foudroyé par le regard de Jésus, couvrant sa tête de son manteau et sortant en toute hâte pour aller pleurer son crime dans l'isolement. Que de renégats de la vie religieuse, sociale et privée pourraient être invités à venir porter leurs ex-voto, sinon leurs larmes, dans la chapelle de l'apôtre détestant amèrement son ingratitude et sa criminelle trahison!

On prétend que la pierre de l'autel, au fond de l'abside, serait celle qui fermait l'entrée du saint Sépulcre. Elle est d'un caleaire rougeâtre et de forme demi-circulaire. Les Arméniens s'en seraient emparés depuis longtemps. J'ignore s'ils l'ont réellement volée ou seulement inventée; l'un serait pire que l'autre.

En rentrant, nous trouvons la foule réunie près de la caserne, à la porte de Jaffa; il y a musique











quatre. Les murailles qui l'entourent ont un caractère d'évidente antiquité. Les hirondelles se jouent à la surface de la piseine en poursuivant des insectes. L'eau y vient du Birket-Mamillah. Est-ce la piscine d'Ézéchias? Il est dit que ce prince arrêta l'épanchement des eaux de Gihon supérieur, et qu'il les dirigea sous terre vers l'occident de la ville de David. Si c'était elle, comme selon toutes les probabilités le roi l'enferma dans la seconde enceinte de la ville, nos raisonnements, fondés sur les restes de vieux murs trouvés à l'orient du terrain des Chevaliers de Saint-Jean et des fouilles des Russes, seraient fort compromis. Il faudrait, en effet, placer la porte de Gennath très près, ou même absolument à côté des tours Phasaël et Mariamne pour faire remonter la deuxième enceinte le long du mur occidental de la piscine. Or, comme par des fouilles récentes il a été établi que la piscine se prolongeait encore de vingt mètres au nord dans la maison des Coptes, le rempart, en tournant ici vers l'est comme tout exprès pour faire place au Saint-Sépulcre, n'en passerait pas moins, si peu qu'il eût une épaisseur convenable, sur le rocher du Calvaire.

Y a-t-il des raisons suffisantes pour attribuer à Ézéchias le réservoir vulgairement dit du Patriarche? Est-il à l'occident de la ville de David? Assurément non. Ajoutons que le Birket-Mamillah peut bien n'être pas le Gihon supérieur, car l'expression « diriger les eaux vers l'occident » suppose assez naturellement le point de











départ à l'orient. Un autre passage des Paralipomênes semble même changer ce doute en certitude. Il y est dit de Manassès qu'il bâtit un mur en dehors de la cité de David à l'occident de Gihon, vers l'entrée de la porte des Poissons. Donc Gihon était réellement à l'est de la cité de David, peut-être au point où aboutissent les eaux vives de l'aqueduc de Salomon, ou à la source inexplorée qui dans le Tyropéon alimentait l'aqueduc inférieur retrouvé par Warren et Wilson. Le travail d'Ézéchias put consister à en diriger une partie dans la cité de David. C'est ce qui est dit en un autre endroit de l'Écriture : « Avec le fer il tailla le rocher, conduisit l'eau au milieu de la ville et fit un puits pour la recevoir.» Peut-être ces travaux d'Ézéchias ne sont-ils pas autres que ces vastes aquedues et réservoirs mis à jour par les ouvriers qui creusèrent les fondations de l'église anglicane? Quoi qu'il en soit, je ne crois pas du tout que le Birket-el-Batrak soit la piseine d'Ézéchias, et il faut se garder, pour le soutenir, de risquer les données déjà acquises et énergiquement confirmées par les plus récentes découvertes sur le péribole de la deuxième enceinte. Mieux vaut chercher en un point plus satisfaisant la royale piscine. Nous rencontrons au coin de la rue des Frandj l'excellent M. Guérin, à qui je communique mes arguments. Il avait, de confiance, adopté sur ce point les vues de M. de Sauley, en observant qu'il fallait distinguer deux Gihon. Je crois qu'avec un seul on peut tout expliquer. Nous nous serrons la main



















en promettant de revenir sur la simplification que j'indique. Il est nuit close. Les honnêtes gens n'ont plus le droit d'être dans la rue.

Dimanche des Rameaux, 25 mars.

La fête a été belle au Saint-Sépulcre vers les cinq heures du matin. M. Vigouroux me rapporte ses pieuses impressions avec une branche de palmier. Après ma messe je m'achemine vers le torrent de Cédron.

C'est là qu'en imagination je veux célébrer le glorieux anniversaire de l'entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem. Je m'assieds sur une tombe musulmane. Quand le Maître s'assiéra-t-il, lui aussi, sur l'islamisme et toutes les fausses religions ensevelies dans un éternel discrédit? Quand tous les peuples, sans distinction de races, crieront-ils: « Hosanna au Fils de David? »

C'est de là-bas, au sud du mont des Oliviers, que les groupes galiléens, formés depuis Bethphagé et Béthanie, débouchèrent en masse, suivant ou précédant leur Roi-Messie. Celui-ci était monté sur l'ânon, fils de l'ânesse, comme dit le prophète, et se présentait à sa nation, pauvre malgré sa royauté, modeste malgré sa gloire, pacifique malgré sa force. Témoin de cette manifestation grandiose dans sa simplicité, le peuple se laissait aller au plus vif enthousisme. On avait d'abord quitté des vêtements pour en couvrir la monture du Roi-Messie, on

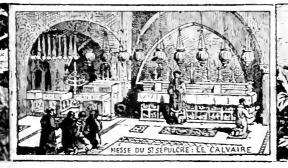






se mit à en jeter d'autres en guise de tapis sur son passage. Les nouveaux arrivants voulaient aussi manifester leur joie, et, coupant des branches d'arbres, ils les agitaient triomphalement dans l'air. Tous criaient : « llosanna! salut et bénédiction à celui qui vient au nom du Scigneur. » L'instinct naturel des peuples est d'acclamer le Christ tant qu'un souffle de scepticisme ou de haine n'est pas venu troubler leur droiture native. Observons cependant que, même à ce premier triomphe de Jésus, les notes discordantes ne firent pas défaut. Des trembleurs ou des jaloux disaient : « Maitre, faites-les taire. » D'autres, ennemis déclarés, observant à distance, et peutêtre du point où je me trouve, la marche du Roi-Messie, répétaient entre eux : « Vous le voyez, nous n'avançons rien et tout le monde va à lui. »

Jésus laissait faire, mais, quand il fut là-bas, en face de la ville, — sur quel point précis, je n'en sais rien, — il regarda Jérusalem avec autant de tristesse que d'amour. Au-dessus d'elle, son œil prophètique venait de voir les armées romaines accourant pour la détruire, le peuple dispersé, la nation maudite. Des larmes inon-dèrent son visage et, à travers un sanglot, il s'écria : « Ah! si, du moins, à cette heure, la dernière qui t'est donnée, tu voulais reconnaître, toi aussi, ce qui peut t'assurer la paix. Mais non, tu ne sauras pas le voir; aussi vont venir pour toi les jours terribles; tu seras couchée dans la poussière, parce que tu n'as pas voulu







le vent du désert soufflait du feu, et il nous rendait fort intelligible l'expression d'Osée : « Il séche les sources », ou celle d'Ézéchiel : « Il brûle les vignes. » Aujourd'hui, c'est le vent de la mer, tout impregné d'une humidite glaciale. Je suis obligé d'envoyer prendre au couvent un surcroit de vêtements pour continuer la promenade.

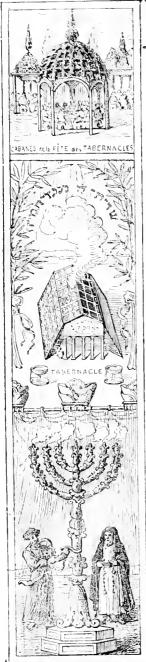
Nous passons d'abord par le Birket-Mamillah, Ce vaste réservoir, qui a cent mêtres de long sur soixante-dix de large, est-il l'étang des Serpents, limite du nivellement de terrain quo Titus entreprit pour rapprocher son camp de la ville? C'est probable. Nous constatons dans le texte de Joséphe que l'espace s'étendant d'ici au Scopus était couvert de jardins et de bosquets clos de murs. Il n'en reste pas trace, et la transformation a été radicale.

Non loin d'ici vers le sud, on a découvert cinq caveaux funéraires assez médiocrement construits. Des ruines considérables les encombraient. Est-ce là l'œuvre d'architectes juifs et la place des monuments d'Hérode? Je ne le crois guère. Il est sûr toutefois que ces monuments furent près d'ici. Leur position est assez nettement déterminée dans Josèphe. Pourquoi ne les chercherait-on pas à l'établissement des Russes, où l'on a trouvé dans le sous-sol des fragments de colonnes et des débris de belle architecture? Le Birket-Mamillah est à peu près sec. Je ne crois pas du tout qu'il soit ce Gihon où Sadoc et Nathan sacrèrent Salomon roi d'Israël. Il est dit







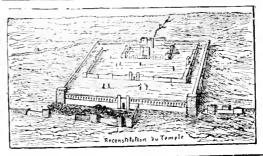




que pour aller à Gihon ils descendirent, ce que nous n'avons pas fait en nous rendant ici. Son nom actuel lui vient d'une chapelle dédiée à sainte Mamilla, femme pieuse qui, au temps de Chrosroës, avait fait ensevelir en ce lieu les restes des martyrs. Il est de construction très ancienne, et on pourrait l'identifier avec l'étang supérieur près duquel Isaïe alla rassurer Achaz, en prophétisant contre Israël et la Syrie, « ces deux bouts de tisons fumants » que Jéhovalı se chargeait d'éteindre. Ici encore aurait été faite la grande promesse messianique : « Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. »

Tout en nous honorant d'un accueil poli, le docteur Schick, à qui nous exposons le but de notre visite, soulève quelques difficultés sur l'inopportunité du jour. C'est dimanche, et il considère, je ne sais trop pourquoi, l'exhibition de son temple comme une œuvre servile. Enfin nous parvenons à lui former la conscience, et, malgré les inquiétudes persévérantes de sa pieuse femme, il nous explique son petit chefd'œuvre en le démontant pièce à pièce. C'est très ingénieux. Il a construit d'abord le rocher du Moriah avec les citernes qu'il renferme et les inégalités de terrain constatées par les sondages ou les fouilles de tous les explorateurs. Sur cette base il édifie d'abord le temple de Salomon, dont les pièces s'enlèvent pour faire place, quand on le veut, aux combinaisons dernières du temple d'Hérode. Ses théories sur certains détails







peuvent être discutées, mais l'excellence de l'ensemble est incontestable. Après l'avoir vivement remercié et pris une de ses collections photographiques, nous visitons l'établissement des Russes. C'est vraiment digne d'un grand empire. Consulat, mission, hospice, hôpitaux, chapelle, tout est là dans les meilleures conditions d'hygiène, de sécurité et même de beauté architecturale.

La France commence, elle aussi, à bâtir pour ses pèlerins. Un vaillant chrétien, M. de Piellat, soutenu par les RR. PP. Augustins de l'Assomption, a pris l'initiative, et plus d'une famille chrétienne a déjà envoyé son offrande pour bâtir à l'hôtellerie de Notre-Dame de France une cellule sous le vocable du saint protecteur qu'elle se choisissait. Les vieux noms de la patrie emaillent çà et là la glorieuse liste des donateurs et des protecteurs. Geneviève de Paris, Germaine de Toulouse, Jeanne d'Arc, ont leurs fenêtres dans le bel édifice, à côté de celles d'Hilaire de Poitiers, de Bernard de Clairvaux, de Godefroi de Bouillon. L'œuvre, déjà fortement esquissée, sera splendide. Elle dominera tout ce réseau de fondations françaises qui enlace la Ville sainte : orphelinat de Saint-Pierre à l'occident, Frères des Écoles chrétiennes plus près de nous, Pères Dominicains à notre gauche, Dames de Sion et Pères d'Afrique au nord du Haram, Carmélites du Pater au mont des Oliviers, Fils du P. d'Alzon au mont Sion, Sœurs de Saint-Joseph et de Saint-François au milieu du peuple, filles de la



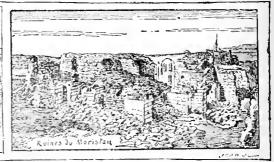
Charité, que l'Arabe appelle les oiseaux blancs ou les colombes bénies, au chevet de toutes les souffrances et à la tête des œuvres les plus héroïques. Au sommet de la coupole centrale, à côté de la croix, flottera notre drapeau et, à l'ombre de ces deux symboles, également sacrés, se grouperont tous les cœurs amis pour crier à Dieu: « Oubliez ses fautes, car voici ses charités et sa foi! Vive la France! » Ce sont nos chevaliers qui, les premiers de tous, plantèrent les fanions français sur la brèche, quand, il y a huit siècles, on força les murs de Jérusalem. Noblesse oblige. En fait de générosité et de vaillance, c'est à nous de marquer le pas.

Lundi, 26 mars.

Je vais dire la messe au Calvaire et répandre une dernière fois mon âme en ce lieu, le plus auguste que je connaisse ici. Demain, nous partons.

A la sortie du Saint-Sépulcre, je visite l'ancien hòpital des Chevaliers de Saint-Jean. Il a été donné à la Prusse par le sultan en 1869. Là où furent les preux du moyen âge, l'islamisme avait mis d'abord un khan, et puis rien. On a commencé de déblayer ces immenses ruines. Des citernes, dont les voûtes mesurent seize mètres de haut, ont été mises à jour. Des colonnes ont été retrouvées. Ce qui m'y intéresse plus particulièrement, ce sont les traces de la seconde





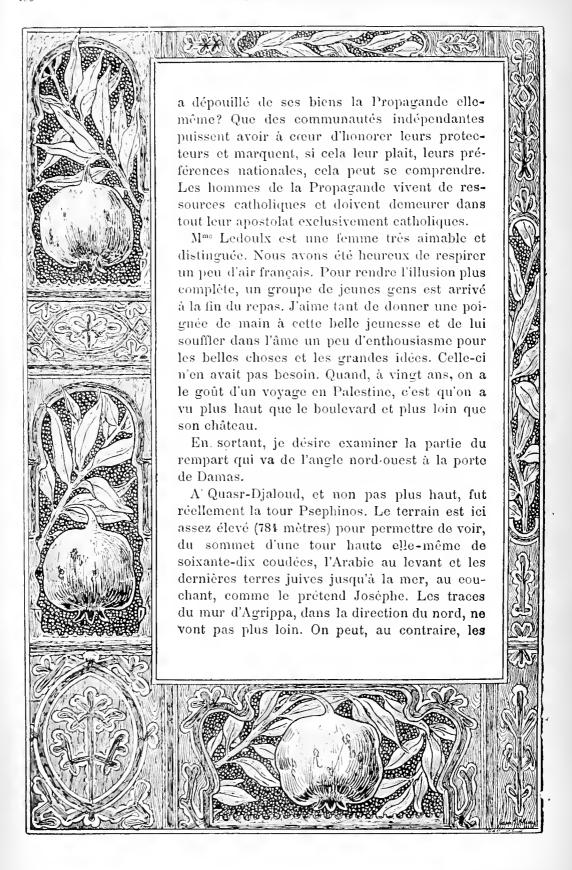
enceinte, qui se retrouve ici dans la direction même du mur déjà visité aux fouilles des Russes.

Je vais ensuite présenter mes devoirs au révérendissime P. Custode des Saints Lieux, et j'apprécie sa parfaite aménité. Il a pour vicaire un de mes compatriotes, âme ardente, loyale et capable de courageuses et nécessaires innovations, si on lui laissait quelque initiative. Le couvent de Saint-Sauveur, comme distribution, architecture et développement, m'a paru bien insuffisant.

Nous déjeunons chez notre consul général, M. Ledoulx. La conversation roule sur le protectorat français, question mise à l'ordre du jour par l'influence italienne et allemande sur le personnel de quelques couvents. La France a ici des droits séculaires et assez chèrement acquis pour être imprescriptibles. Il n'appartient à aucun des moines qui relèvent directement de la Propagande de les méconnaître. Le Pape d'ailleurs se dispose à les consacrer par une communication officielle adressée à ces religieux, qui menacent de devenir plus nationaux que catholiques. On n'est pas peu étonné de trouver exposés dans leurs parloirs les portraits du roi et de la reine d'Italie et d'apprendre que l'anniversaire de la naissance du roi Humbert s'y célèbre au son des cloches et par des offices solennels. Quand même ce prince ne serait pas l'usurpateur du domaine pontifical, on ne voit guère ce qu'il vient faire ici. Est-il le bienfaiteur des maisons relevant de la Propagande, lui qui









suivre en se dirigeant vers l'est, où elles s'identifient le plus souvent avec le rempart actuel. Nous cherchons jusqu'à deux cents mètres vers ele nord les aggeres de Titus, que M. de Sauley avait observés. Certaines levées de terre (rallum), sur lesquelles s'établissaient les palissades et des affaissements parallèles de terrain correspondant aux tranchées qui les précédaient (fossa), semblent indiquer, en effet, des travaux stratégiques fort anciens. Est-ce l'œuvre des Romains ou des Croisés?

Voilà que nous avons fini de tout voir dans cette ville où nous n'avons le temps de rien découvrir. C'est notre dernière soirée. Tandis que mon ami rentre pour boucler ses malles ou se reposer, j'arrive chez les Dames de Sion. Je sens le besoin de contempler une dernière fois, du haut de leur belle terrasse, l'ensemble de la cité sainte. L'assistante de la supérieure veut m'y suivre. Lui est-il agréable d'entrevoir les émotions d'un pèlerin à la veille de quitter ce qu'il est venu de si loin étudier et vénèrer? Cette femme est intelligente, et je sens tout d'abord que son âme est en haut. Elle ne me gêne pas.

Le soleil couchant dore de ses rayons les rares arbres qui dominent le mont Sion, et la villo s'étend à mes pieds comme un lineaul gris en s'inclinant de l'occident à l'orient. Aucun cri de joie, d'enthousiasme, de vie, ne monte de là-bas. On dirait que le lineaul couvre un sépulere.

Et e'est vrai. Il n'y a iei qu'un immense tombeau, comme je l'avais senti des le premier jour,





















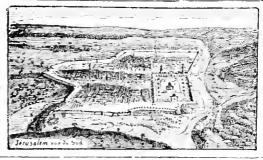


et tous les efforts de la seience sont encore demeurés impuissants à reconstituer le squelette glorieux qu'il renferme.

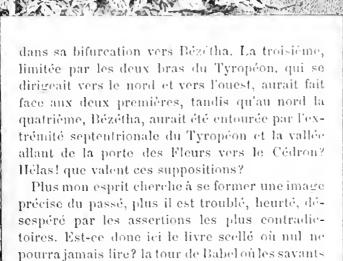
Combien y eut-il de collines? Où furent-elles? Combien de vallées? Dans quelles directions? Nul ne peut le dire. Après cela, comment ressusciter la vieille ville? Où passèrent sùrement les trois enceintes? Nous avons fait des hypothèses, et rien de plus.

Une forte dépression de terrain allant du sud au nord, le long du mur occidental du temple, demeure encore parfaitement visible, et les fouilles des Anglais ont prouvé que la Jérusalem d'autrefois, étagée sur le versant de deux collines, descendait au moins jusqu'à vingt-einq mètres au-dessous du sol aetuel. Mais, à partir du Mehkémèh, mon œil ne la suit plus. Tourne-telle à la rue de la Chaîne vers la porte de Jaffa? Il me le semble. Les découvertes du sol antique, à dix-sept mètres de profondeur, derrière le Moristân, ne contredisent pas cette impression. A ee compte, des quatre montagnes mentionnées par Josèphe, la première, où furent la Ville Haute et le Marché Supérieur, aurait été entourée par la vallée de Hinnom et le Tyropéon dans son inflexion vers la porte de Jaffa ou la citadelle de David. Elle renfermait le palais d'Hérode à l'ouest et celui d'Agrippa à l'est. La seconde, Akra, comprenant Ophel et le Moriah avec leurs célèbres monuments, se serait trouvée enveloppée par le Tyropéon dans son prolongement vers la porte actuelle de Damas, et par le Cédron







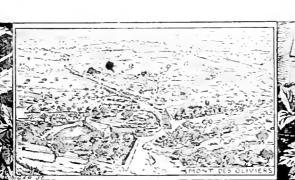


devront désespérer de s'entendre?

Et pourtant il semble bien légitime, ce désir de nos cœurs, qui voudraient reconstituer le cadre d'un passé autrement glorieux que celui de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce. Sans doute le cadre n'est pas nécessaire pour faire comprendre, aimer et adorer à travers les siècles la divine physionomie qu'il devrait mettre en relief. Mais quel triomphe pour notre foi et notre amour si nous pouvions rétablir ce que les hom-

Et ma tête est tombée dans mes deux mains, et, accoudé sur l'acrotère de la terrasse, je n'ai plus voulu rien regarder. Et alors toutes les voix du passé retentissaient à mon oreille. Les prophètes, aux portes de la ville, disaient leurs oracles; David, devant l'arche, chantait ses hymnes; Salomon, dans son palais, prononçait ses sages sentences; Dieu, dans son temple,

mes et les siècles nous ont ravi!

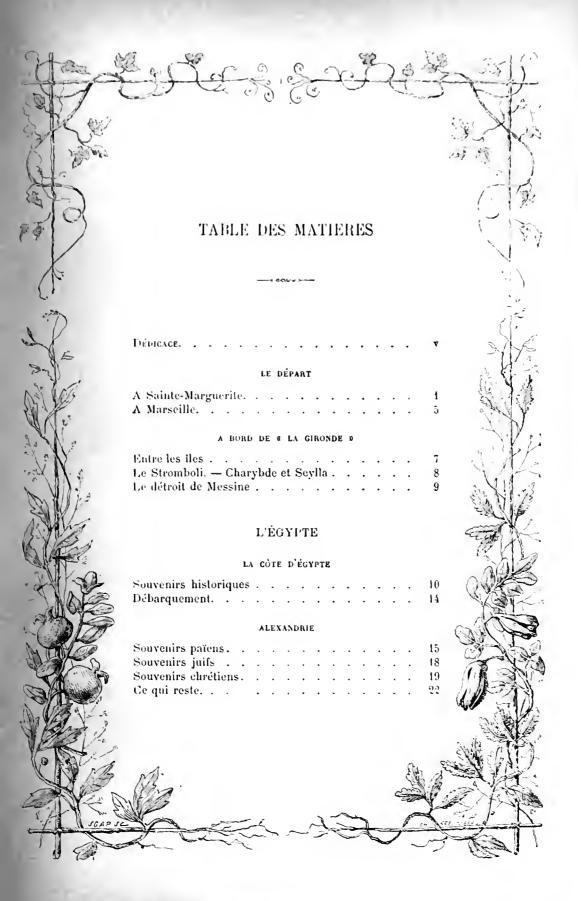




DÉPAICT 491

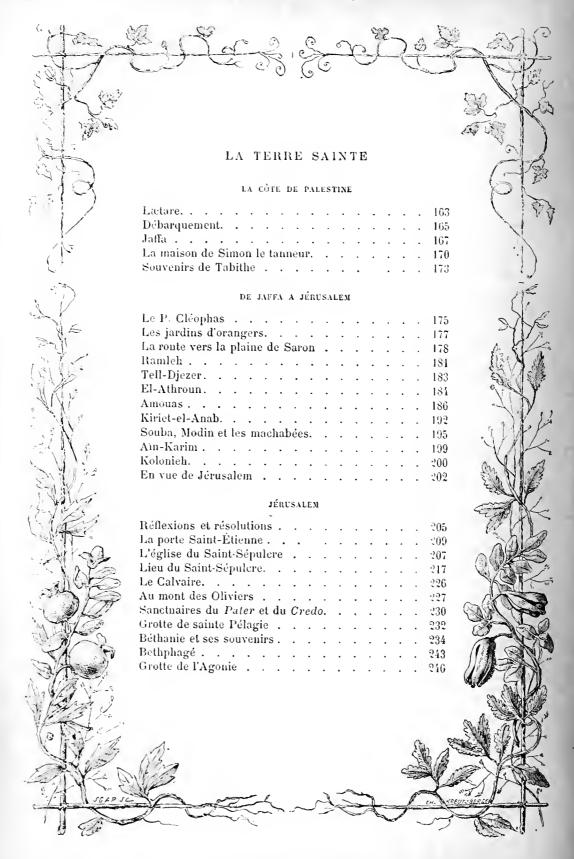


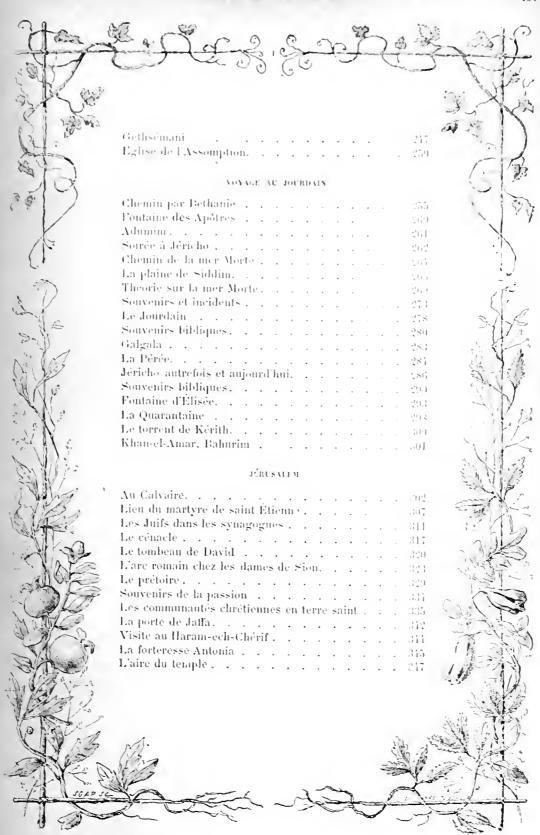




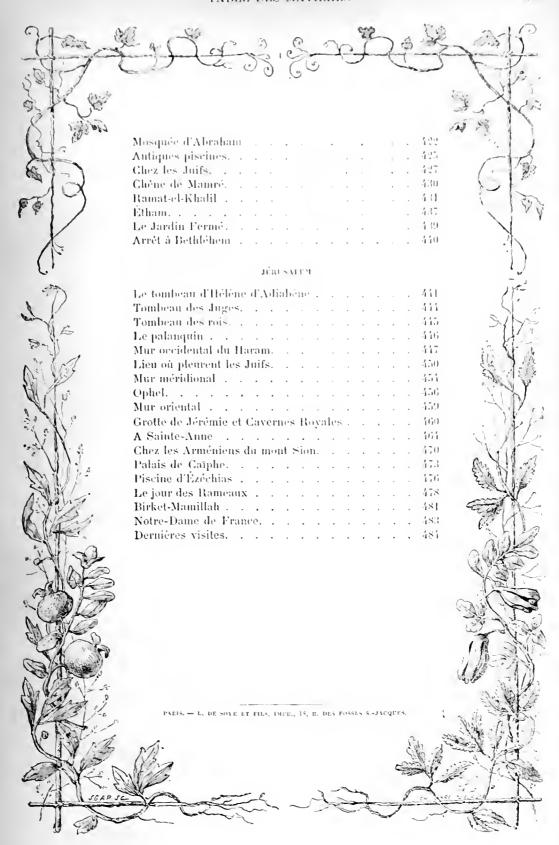
The state of the s	2	
De la constantination	D'ALEXANDRIE AU CAIRE Le lac Mariotis	
事事	Damanhour. 27 Naucratis. 28 Tantah 30 Athribis. 31	50
	LE CAIRE	:1
	L'arrivée et coup d'œil général. 32 Musée de Boulaq. 35 Fête juive de Purim. 49	
S V	LES PYRAVIDES DE GIIIZEII	ANG.
	Les trois pyramides. ,	
A. C.	LE CAIRE	710
	Dans les rues et à l'Esbekieh 65 Quelques mosquées. 66 La citadelle. 69 Le vieux Caire. 71 Roudah, Nil et Nilomètre. 73 El-Azhar. 77	
R. Lewis	BÉLIOPOLIS	
	L'arbre de Mataryeh	
	LE CAIRE	
	Sur le Nil	
SCAPSE		

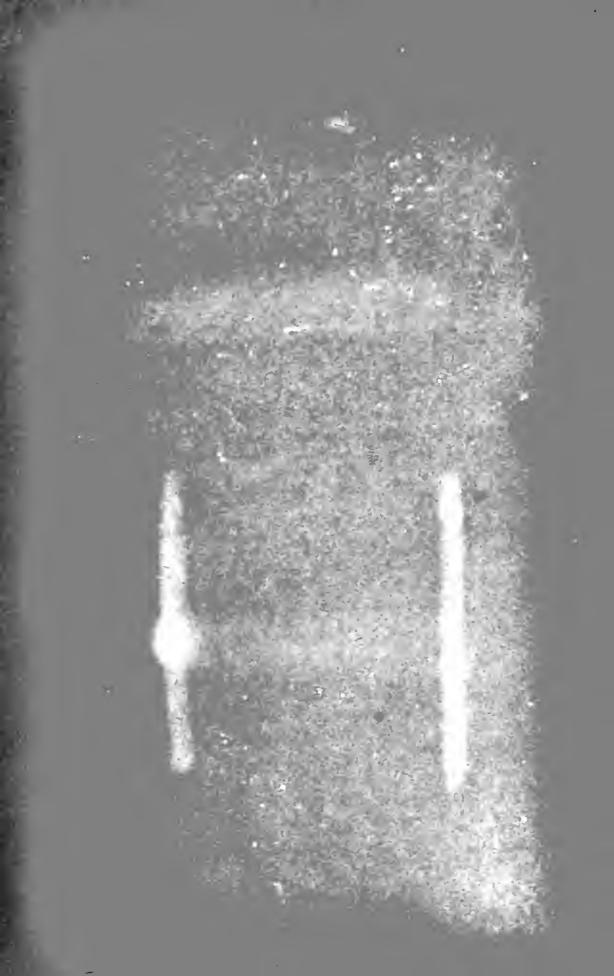
7100	E . C	<u>ඉ</u> ල	2	200	7 6	1 22	25	P
	20	3,00		-	T		7	027
Every Constraint		.0					10.0	See Co
33							3	di
1 3000	Les Coptes					103	A TO	1
120	Le khamsin					106	0	1
8	La population du Caire.			٠		107	(:	图
3510		MEMPHIS						30
()	Le site de Memphis					108	\	1
. //	Nécropole de Sakkarah.						\	,
	Sérapéum						j	
	Tombeau de Tih					119	•	1)
\mathcal{L}_i	Souvenirs bibliques		•			125		
()	TELL	EL YAOUDER					,	155
and I	Ruines					127	5	1 .
VE	La colonie d'Onias						74	17 1
3-1				. ,		•••	12	
Nº1 (03)		ZAGAGIG						
1	Chez les missionnaires a					130	e in	11
MINIO	Ruines de Bubaste					131	1	N
2. W "	Branche du Nil					137	1	11
2 1 0 M	La terre de Gessen					138		100
· ** \ \ \	Le village de Colombes				• •	143		- ~
Marie and the second		TAMS					En h	1.73
531	Ruines					146	J. Silver	1.2
As William	Souvenirs bibliques					148	Carried A	1
		PITHON						11
Contract of the second	City de la milla biblione					120	20	dil
· LAY CA	Site de la ville biblique Chemin des israélites ver						A 11/2	
- Alas	Passage de la mer Rouge						1	
	Tassage de la met Ronge	· · ·			•	100	The same of the sa	
7	FONTAL	NES DE Mois	1.				1 160	
MARIE	Exenrsion aux fontaines					155	The state of	1360
Co Co	Snez					159	1	1-20
	Port-Saïd					161	/ / / /	361
Co Co	Adieux à l'Egypte					162	1115	1/2
			~	•	ر م			
SCAPS		× ~ ;	1	1	-/-		- An	1
1	and for			-		~	Elin A!	11





242 6	
The state of the s	
·	00 60
500	
会と、管	
13000	Le temple d'Hérode
Fig.	Mosquée d'Omar
ET S	El-Aksa et ses souterrains
The state of the s	La porte Dorée
80 150	Le Birket Israel
19	Aux fonilles des Russes
	Vers la vallée de Hinnom
	La citadelle
	L'aqueduc el-Bourek
Ć.	Hakel-Dama
37.5	
	Les lépreux
Bandy	Fontaine de la Vierge
	Sacellum égyptien
(34)	Tombeaux dans la vallée de Josaphat 382
V3 (V3	
	VOYAGE A BETHLÉHEM
A Chi	202
3 7 11 11	Le chemin de Bethléhem
E (2))	Bethlehem
W View	Église de la Nativité
	La Sainte Grotte
D 11 12 2	En allant aux champs des Pasteurs 400
331111	Souvenirs de Booz
A STATE OF THE STA	La grotte des Pasteurs 405
1 623	Soirée à Bethlehem 406
Marie Control	La messe à la Crèche 408
The sale	
	VOYAGE A HÉBRON
	La Fontaine-Scellée
	Vasques de Salomon 411
	Lisière du désert de Juda 412
MINIS	Aïn-Diroueh 413
	Bethsour
The same of the sa	Sur la route d'Hébron
ST.	Hébron
Sha (F3 1	
A Party of	
10	
100	
The state of the s	
1. JOAPS	C. NOBELLEGICAL
1	
13 836	Same?





PORTRAITS

DU

XIX SIÈCLE

PAR

LÉON GAUTIER

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

1. - POÈTES ET ROMANCIERS

LAMARTINE. — VICTOR HUGO. — MISTRAL. — GŒTHE. — JASMIN. — PONSARD.

BRIZEUX. — AUG. BARBIER. — ANDRÉ CHÉNIER.

JULES SANDEAU. — GUSTAVE FLAUBERT. — ERCKMAN-CHATRIAN.

ED. OURLIAC. — M^{me} CRAVEN. — EMILE ZOLA. — FRANCIS WEY.

II. - HISTORIENS ET CRITIQUES

GUIZOT. — TAINE. — RENAN. — ABOUT. — E. LITTRÉ. — VICTOR HUGO.

VILLEMAIN. — MONTALEMBERT. — MICHBLET. — OZANAM.

CHARLES BLANC. — G. BOISSIER. — CAMILLE ROUSSET. — G. DE SCHLEGEL.

RIO. — G. CANTU. — PAULIN PARIS.

III. - ÉCRIVAINS CATHOLIQUES ET APOLOGISTES

Chateaubriand — Louis Veuillot.

Mgr Berteaud, évêque de Tulle. — Montalembert. — Mgr Gerret. — Ernest Hello.

Aug Nicolas. — Dom Guéranger.

HENRI LASSERRE. — LE PÈRE FABER. — MGT FREPPEL.

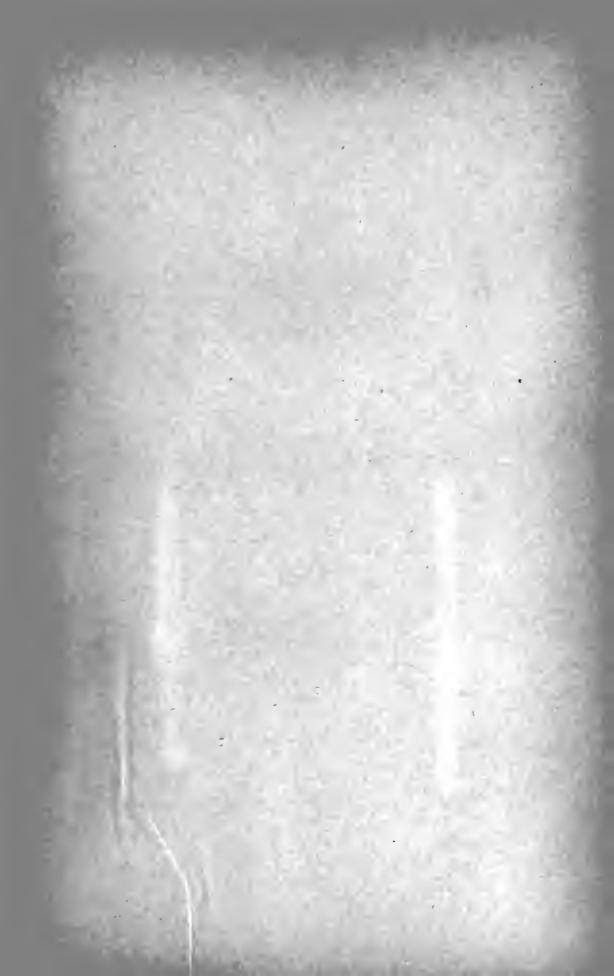
LE CARDINAL MANNING. — RAYMOND BRUCKER.

LE P. MONSABRÉ. — E. DE GUÉRIN. — A. COCHIN. — GUIZOT.

Trois magnifiques volumes in-8° raisin, 25 1/2 × 17 c., de 360 pages

ILLESTRÉS I DE 16. H ET III DE 17 PORTRAITS HORS TEXTE

Chaque volume, converture illustrée en 3 couleurs. Broché .	4 50
Broché, couvert, souple, papier maroquin, plaque spéciale.	5 »
Relié, percaline, plaque spéciale, tranches dorées	6 50





LE CAMUS, F.P.C.

Notre voyage aux Pays

Biblique.

DATE

LE CAMUS, E.P.C.

Notre voyage aux Pays Biblique.

SSUED TO

BS
629

LL4

v.2

LE CAMUS, E.P.C.

Notre voyage aux Pays Biblique.

629

LL4

v.2

